

Introduction

La Mare au diable (1846), *François le champi* (1848) et *la Petite Fadette* (1849) sont des romans champêtres de G. Sand. Ces trois romans abordent le monde paysan du Berry de G. Sand. Celle-ci est installée à Nohant en Berry en 1839 et ses sentiments démocratiques prennent la forme plus concrète d'un vif intérêt pour les paysans de Berry. Ce qui nous montre que George Sand s'intéresse aux paysans, c'est que les trois romans champêtres sont successifs.

0-1-Motif du choix

Nous choisissons George Sand comme écrivain car elle est la première auteure française qui évoque le monde paysan à travers la littérature. De plus, nous choisissons la société rurale comme sujet à étudier car nous voulons savoir le monde paysan que G. Sand nous peint à travers ces romans champêtres. Ensuite nous choisissons les trois romans champêtres «*La Mare au diable, François le Champi* et *La Petite Fadette*» comme œuvres de base car les trois romans sont successifs et ils vont, nous pensons, nous donner une vision plus complète du monde paysan de George Sand.

0-2-Objectifs

Pour savoir

- 1- Le monde paysan du Berry de George Sand.
- 2- Comment est la vie champêtre chez les paysans.
- 3- L'amour chez les paysans.
- 4- Le mariage du veuf chez les paysans.
- 5- Les coutumes et les traditions de monde paysan.
- 6- La situation de l'enfant abandonné dans la société rurale
- 7- La vie des jumeaux à la campagne.

0-3-L'importance de l'étude

L'étude va nous faire savoir le monde paysan berrichon de la région natale de George Sand. De plus, elle va nous donner une image de la société rurale au dix-neuvième siècle à travers *la Mare au diable*, *François le champi* et *la petite Fadette*.

0-4-Limitation du travail

Notre travail est limité sur les trois romans champêtres de George Sand «*La Mare au diable*, *François le Champi* et *La Petite Fadette*», nous allons aborder la société rurale dans le Berry de George Sand au XIXe siècle à travers ces trois romans.

0-5-Problématique

George Sand est la première auteure française qui évoque le monde paysan dans la littérature, voyant que le monde paysan est négligé littérairement, elle écrit des romans champêtres en s'inspirant son style champêtre du Berry, sa région natale où elle y a passé une grande partie de son enfance. Alors nous choisissons ce titre: «L'image de la société rurale au 19e siècle à travers *la Mare au diable*, *François le champi* et *la Petite Fadette* de George Sand», comme sujet de notre recherche pour savoir «Quel monde paysan G. Sand nous donne à travers ces trois romans champêtres? Précisément, nous voulons savoir:

- 1-Quelle est la vie champêtre paysanne?
- 2-Comment se présente l'amour chez les paysans?
- 3-Comment se fait le mariage du veuf à la campagne?
- 4-Quels sont les coutumes et les traditions de monde paysan au mariage?
- 5-Quelle est la situation de l'enfant abandonné dans la société rurale?
- 6-Quelle est la vie des jumeaux à la campagne.

0-6-Hypothèses

Nous pensons que:

- 1- G. Sand donne un monde paysan souffrant.
- 2- Les paysans travaillent durement pour gagner leur pain.
- 3- Les paysans riches ne peuvent pas aimer et se marier avec les pauvres.
- 4- Le veuf paysan ne peut pas se marier avec une jeune et pauvre femme.
- 5- Le mariage paysan suit les coutumes et traditions de la région.
- 6- La société rurale méprise l'existence de l'enfant abandonné.
- 7- La séparation des jumeaux est très difficile.

0-7-Méthodologie du travail

Selon le sociologue français Émile Durkheim «*une société n'est pas seulement un groupe d'individus qui habitent dans le même endroit géographique, mais elle est avant tout un ensemble d'idées, de croyances, de sentiments de toutes sortes, qui se réalisent par les individus*» (É. Durkheim, 1974, p 79). En s'appuyant à cette définition de la société, nous considérons les (personnages) comme les (individus) et les (thèmes) comme les (idées, les croyances et les sentiments). Donc, nous étudierons «l'image de la société rurale au dix-neuvième siècle à travers *la Mare au diable, François le champi et la petite Fadette* de George Sand» à travers les personnages et les thèmes. Nous suivrons donc la méthode d'analyse littéraire d'un personnage et d'un thème.

Selon J. Vassivière et al, «*Les personnages sont le matériau du roman. Ils forment un système au sein duquel chacun d'eux se définit par rapport aux autres. La caractérisation des personnages est à envisager dans sa dimension purement textuelle. On peut considérer un personnage comme une «étiquette sémantique» vide au départ et qui se construit par l'accumulation des informations fournies par le texte. Les composantes des personnages sont : les*

noms, les traits physiques, les traits sociaux et les traits psychologiques. Par ailleurs, le personnage est porteur de significations idéologiques et sociologiques, qui se dégagent à partir de ses actions et de son langage ; il apparaît donc comme un instrument de la mimésis, un moyen de la représentation du réel, de la société. De ce point de vue, il exerce ses fonctions». (J. Vassivière et al, 2014, p 89). Notre méthode d'analyse du personnage est donc inspirée de cette conception du personnage comme étant représentant de la société. Nous donnerons d'abord: une description physique et morale de chaque personnage en observant ce qu'il dit, ce qu'il pense et ce qu'il fait. Ensuite, nous étudierons la fonction du personnage en étudiant sa situation initiale, l'événement perturbateur auquel il est confronté, et sa situation finale (V. Propp, 1928, p 65). Enfin, nous étudieront le rapport du personnage avec les autres personnages de son milieu.

Quant au thème, *«Le thème: en analyse littéraire, désigne une caractéristique récurrente et abstraite d'un texte».* (G. Winter et al, 2004, p 57). *«Le thème s'agit d'un sujet abordé dans le texte, étudier les thèmes, c'est découvrir et analyser les idées contenues dans le corpus envisagé. L'étude thématique consistera à isoler les idées ou propositions contenues dans une œuvre»* (Y. Gilli, 1985, p 89). Selon le linguiste François Rastier, *«Le thème peut se définir selon différentes voies que l'on privilégie dans le signe le signifiant ou le signifié. La voie lexicographique définit le thème comme un «mot-vedette» auquel sont rapportées d'autres unités lexicales».* «F. Rastier cité par A. Vergnioux, 2009, p 41). En nous appuyant sur ces définitions, nous analyserons le thème de la manière suivante: nous préciserons le thème, puis nous suivrons sa récurrence dans le texte. Ensuite, nous regrouperons les idées contenues dans le texte.

0-8-La division du travail

Notre travail est constitué de quatre chapitres: Dans le premier chapitre, nous parlerons de la vie de George Sand, de George Sand et l'image de Berry, de George Sand et les romans champêtres, de la situation de la société rurale au dix-neuvième siècle, de la révolution industrielle et ses conséquences sur le monde de la campagne. Enfin, nous donnerons des résumés des trois romans «*La Mare au diable, François le champi et la Petite Fadette*» et des présentations des personnages de trois romans.

Dans le deuxième chapitre, nous aborderons la société rurale dans le roman *la Mare au diable*. Donc nous donnerons une étude analytique de *la Mare au diable*: Nous ferons une présentation de l'œuvre, une étude des personnages principaux et secondaires. Enfin nous traiterons les thèmes dans le roman.

Le troisième chapitre, nous le consacrerons à la société rurale dans *François le champi*. Nous ferons une étude analytique du roman *François le champi*: Nous donnerons une présentation de l'œuvre, étude des personnages principaux et secondaires. Enfin nous aborderons les thèmes du roman.

Quant au quatrième chapitre, nous en donnerons la société rurale dans le roman *la petite Fadette*. Nous donnerons une étude analytique du roman: Nous ferons une présentation de l'œuvre, une étude des personnages principaux et secondaires du roman. Enfin, nous analyserons les thèmes du roman.

1-L'auteure, la ruralité au dix-neuvième siècle et présentation des œuvres choisies

Introduction

Dans ce chapitre, nous parlerons de George Sand dans son temps, George Sand et son pays, le Berry et George Sand et ses romans champêtres. Ensuite, nous parlerons de la société rurale au dix-neuvième siècle et après de la révolution industrielle et son influence sur le monde paysan qui cause l'exode rural. Puis nous donnerons résumés et présentations des personnages des œuvres de base (*la Mare au diable, la Petite Fadette et François le champi*).

1-1- George Sand dans son temps

1-1-1- Biographie de George Sand

Aurore Dupin naît à Paris, au n°15 de la rue Meslay, le 1er juillet 1804. Son père, aide de camp du prince Murat, accompagne celui-ci lors de l'expédition d'Espagne. Au mois d'avril 1808, Sophie Delaborde, sa femme, et sa fille le rejoignent à Madrid. Dès l'été suivant, la famille Dupin est de retour en France, dans la propriété familiale de Nohant appartenant à Mme Dupin mère, fille naturelle du maréchal Maurice de Saxe, et donc née Marie-Aurore de Saxe. Le 16 septembre de la même année, Maurice Dupin fait une chute de cheval mortelle. L'enfant est alors confiée à sa grand-mère, qui s'en voit attribuée officiellement la tutelle par sa belle-fille le 28 janvier 1809. Elle grandira donc dans l'Indre, effectuant néanmoins quelques séjours auprès de sa mère dans la capitale parisienne.

Confiée d'abord aux bons soins d'un précepteur, Deschartres, le 18 janvier 1818, Aurore entre comme pensionnaire au couvent des Augustines anglaises,¹

www.19e.org/biographies/S/sand.htm/consulté le 4/7/ 2013

rue des Fossé-Saint-Jacques à Paris. Elle quitte l'institution le 12 avril 1820, non sans avoir connu l'été précédent une véritable crise mystique². Avec le décès de sa grand-mère, le 26 décembre 1821, se pose de nouveau le problème de la tutelle de la jeune fille, partagée entre sa mère et une tierce personne choisie par Mme Dupin. Afin de s'éloigner de ces intrigues, Aurore séjourne au printemps 1822 chez des amis de son père, les Roettiers du Plessis, au Plessis-Picard, près de Melun. Elle fait alors la rencontre de François-Casimir Dudevant, saint-cyrien et licencié en droit, fils de notable et bon parti, qu'elle épouse le 17 septembre suivant.

Cette union est un échec sentimental, malgré la naissance de deux enfants, Maurice venu au monde le 30 juin 1823 puis Solange, quelques années plus tard, le 13 septembre 1828. Celle-ci d'ailleurs est peut-être la fille de Stéphane Ajasson de Grandsagne, un jeune nobliau des environs, collaborateur du baron Cuvier au Museum d'Histoire naturelle, avec lequel Aurore a eu une liaison de quelques mois. Le 30 juillet 1830, la jeune femme fait également la connaissance de Jules Sandeau, âgé à l'époque de dix-neuf ans, lors d'une réception chez des amis, les Duvernet, au château voisin de Coudray. Celui-ci devient rapidement son amant. Aurore obtient l'accord de son mari de partager désormais son temps entre Nohant et Paris, celui-ci acceptant également de lui verser une rente de 1.500 Francs. Elle retrouve alors Jules Sandeau, qui fait son droit dans la capitale, l'année suivante.

Ensemble, ils logent dans un appartement, 31 rue de Seine-Saint-Germain, avant de s'installer au quai Saint-Michel. Sandeau a des ambitions littéraires qu'il fait partager à sa maîtresse. Les deux amants publient un premier roman, *Le Commissionnaire*, écrit de concert, qui paraît le 24 septembre 1830, puis *Rose et Blanche* au mois de décembre suivant. Cette dernière œuvre est

www.19e.org/biographies/S/sand.htm/consulté le 4/7/ 2013

d'ailleurs signée Jules Sand. L'année suivante, Aurore Dudevant rédige seule *Indiana*, un roman d'amour contant l'histoire d'une jeune fille mal mariée, qui paraît le 18 mai sous le pseudonyme de G. Sand. Malgré l'épidémie de choléra qui sévit à Paris et occupe les esprits, celui-ci connaît un vif succès. Au mois de novembre 1831, *Valentine*, premier roman berrichon, portera pour nom d'auteur George Sand. Celle-ci entame une collaboration avec *La Revue des Deux-Mondes*, pour laquelle elle s'engage à rédiger une chronique. Le 29 mai 1836, dans ces pages très courues, elle dénonce ainsi le silence qui règne sous les toits, les affres de la vie conjugale. L'écrivain se lie aussi avec des personnalités du monde des lettres et des arts: le critique Sainte-Beuve, l'actrice Marie Dorval.

George Sand fait la rencontre d'Alfred de Musset en juin 1833, lors d'un dîner qui réunit les collaborateurs de *La Revue*. Quelques semaines plus tard, le poète devient son amant. Ensemble, ils partent, le 12 décembre suivant, avec la malle-poste pour un voyage romantique à destination de l'Italie. En compagnie de Stendhal - qui rejoint Civitavecchia et son poste de consul -, Sand et Musset descendent la vallée du Rhône en bateau avant de s'installer, le 1er janvier 1834, à l'Hôtel Albergo Reale Danieli à Venise. Musset tombe alors gravement malade. Au mois de juillet, George Sand quitte enfin Venise après un séjour idyllique et passionné, assombrie cependant par les tromperies réciproques. La fin de l'année est d'ailleurs faite de ruptures et de réconciliations entre Alfred de Musset et George Sand. Celle-ci entretient une liaison avec un autre amant, le médecin italien Pagello qui avait soigné l'écrivain pour sa dysenterie dans la cité vénitienne. La séparation est à présent rendue inévitable.³

Au cours de ces quelques mois de passion amoureuse, George Sand multiplie les publications : *Lélia*, le 18 juillet 1833; *Le Secrétaire intime*, le 19 mars 1834 et enfin *Jacques* le 20 septembre de la même année. L'écrivain, qui

www.19e.org/biographies/S/sand.htm/consulté le 4/7/ 2013

trouve avec la vente de ses livres, une indispensable indépendance financière, met en scène l'amour, s'interrogeant au passage sur l'utilité du mariage. Elle est de retour à Nohant, seule, le 19 août 1834. C'est alors que survient un événement d'importance dans sa vie de femme: Aurore Dupin obtient la séparation d'avec son mari, prononcée par le tribunal de La Châtre, le 16 février 1836. Toujours avide de voyages, de paysages et de rencontres, George Sand passe ensuite le reste de l'année en villégiature en Suisse, en compagnie du compositeur Franz Liszt et de Marie d'Agoult. Paraît bientôt un nouveau roman intitulé *Simon*, suivi de *Mauprat* en 1837.

Au mois de juin 1838, débutent de nouvelles amours, avec Frédéric Chopin. Ensemble, ils effectuent à partir du mois d'octobre suivant un long séjour aux îles Baléares. De retour à Nohant, les deux amants organisent leur existence entre Paris et la province, leur vie de couple en compagnie des enfants de George Sand. Celle-ci poursuit son travail de plume. Paraît *Le Compagnon du Tour de France*, le 12 décembre 1840, un récit issu de l'amitié qui lie à présent Sand à Agricol Perdiguier, dit Avignonnais la Vertu, chantre du bel ouvrage. *Suivron Pauline* en 1841, puis *Consuelo* au mois de février 1842. Viennent ensuite *Le Meunier d'Angibault* en 1845 et enfin *La Mare au diable*, le 6 février de l'année suivante. Solange, sa fille, se marie au sculpteur Auguste Clesinger, le 19 mai 1847. Tandis que George Sand adresse le 28 juillet suivant à Frédéric Chopin une lettre se terminant par ces mots: "Adieu mon" ami. ⁴

Par le passé, inspiré par ses relations avec les penseurs socialistes - Leroux, Cabet... -, Georges Sand s'était essayée au journalisme, en fondant La Revue indépendante, ainsi que L'Éclairer de l'Indre. Le 1er mars 1848, l'écrivain est maintenant à Paris, prenant fait et cause pour la Seconde République, aux côtés de son ami Louis Blanc, d'Alexandre Ledru-Rollin alors membre du

⁴ www.19e.org/biographies/S/sand.htm/consulté le 4/7/ 2013

Gouvernement provisoire. Après avoir créé un journal, *La Cause du Peuple*, elle participe à la rédaction des *Bulletins de la République* et publie également plusieurs pamphlets : *Aux Riches*, *Histoire de France* écrite sous la dictée de Blaise Bonnin... Cependant le tour conservateur pris par le nouveau régime déçoit George Sand. Avec l'échec de la manifestation du 15 mai 1848 et les Journées de Juin, celle-ci est bientôt de retour à Nohant, quittant définitivement la scène politique.

L'écrivain est très affecté par la disparition de l'actrice Marie Dorval, puis de celle de son ancien amant Frédéric Chopin. Elle se consacre l'année suivante à la création du Petit Théâtre de Nohant, installé dans la chambre des Marionnettes de la propriété familiale. Celui-ci est inauguré au mois de décembre. Vient également la publication de *François le Champi* au mois de décembre 1847, de *La Petite Fadette* le 1er décembre 1848. En 1850, commence sa liaison avec le graveur Alexandre Manceau, un ami de son fils, devenu son secrétaire. Alors que le ménage Clésinger se sépare en 1854, leur fille Jeanne décède l'année suivante. George Sand est de nouveau envahie par la tristesse. Elle se décide à partir pour un voyage en Italie, le 28 février 1855, désirant prendre le large de cette atmosphère pesante qui était devenu son lot quotidien

Dans les années qui suivent, l'œuvre de George Sand va de nouveau changer d'aspect. Après s'être intéressée aux relations amoureuses, délaissant désormais les romans champêtres, avec *La Daniella*, publié au mois de janvier 1857, elle s'inspire de ses souvenirs italiens.⁵ L'écrivain poursuit également la rédaction de ses *Histoires de ma vie* commencées en 1854. Paraît ensuite, à partir du 1er octobre 1857, un grand roman de cape et d'épée intitulé *Ces Beaux messieurs de Bois-Doré* mais aussi *Elle et lui*, du 15 janvier au 1er mars 1859 dans *La Revue des Deux-Mondes*. Cette dernière œuvre est un hommage à

⁵ www.19e.org/biographies/S/sand.htm/consulté le 4/7/ 2013

l'amour passionné qui l'avait saisi au temps de sa liaison avec Alfred de Musset, récemment disparu. George Sand se consacre également à la publication de pièces de théâtre.

L'écrivain effectue quelques voyages en province au cours de ces années. Un séjour en Auvergne lui inspire *Jean de la Roche* en 1859 puis *Le Marquis de Villemer*, une aimable idylle mondaine publiée le 15 juillet de 1860. C'est alors que pendant l'automne 1860, George Sand est atteinte d'une grave crise de maladie. Aussi passe-t-elle quelques temps à Tamaris, près de Toulon, au printemps 1861. C'est d'ailleurs le titre d'un roman provençal publié peu après. Vient ensuite *Mademoiselle La Quintinie*, une œuvre violemment anticléricale rédigée en 1863, qui suscite des réactions passionnées dans l'opinion. L'année suivante, l'écrivain et son compagnon Alexandre Manceau décident de s'installer à Palaiseau.

Le 18 février 1865, paraît une deuxième œuvre inspirée du cadre provençal, *La Confession d'une jeune fille*. George Sand effectue ensuite un séjour à Croisset auprès de Gustave Flaubert avec lequel elle entretient une correspondance depuis le mois de janvier 1863. L'écrivain, qui autrefois avait apporté son aide aux proscrits du 2 décembre, participe d'ailleurs en sa compagnie aux "dîners Magny", retrouvant à la table du restaurant parisien quelques-unes des grandes plumes de l'époque: Ernest Renan, Charles Augustin Sainte-Beuve et les frères Jules et Edmond de Goncourt. Se succèdent ensuite de nouveaux textes parmi lesquels des Contes d'une grand-mère qu'elle destine à ses petites filles, le premier volume paraissant le 15 novembre 1873.⁶

George Sand décède le 8 juin 1876 à Nohant d'une occlusion intestinale jugée inopérable. Le 10 juin suivant, ont lieu ses obsèques en présence de son

ami Flaubert, d'Alexandre Dumas fils et du Prince Napoléon venus de Paris. L'écrivain, auteur de plus de quatre-vingt-dix romans, est inhumé dans la propriété familiale.⁷

1-1-2- George Sand et le goût de l'absolu et de l'idéal

Nous trouvons que les circonstances de sa vie, sa formation exceptionnelle influent grandement sur les prises de position d'Aurore Dupin, mais ni circonstances, ni éducation ne changent sa nature profonde, faite d'amour et d'absolu, d'idéalisme et de spiritualité.

«Cette fuite dans le rêve ou dans l'illusion offertes par l'occultisme est refusée comme une démission par ce qu'anime également le dégoût d'une société qui semble à leurs yeux s'enfoncer dans le matérialisme et l'hypocrisie bourgeoise. Sa dénonciation s'accompagne chez eux, et notamment chez George Sand, d'une rêverie à caractère idéaliste, qui s'alimente essentiellement aux utopies échafaudée par les penseurs de l'époque» (F. Egéa, D. Rincé, O. Got, 1988, p 283).

Elle accorde à l'idée et au sentiment le pouvoir de transformer la nature et les sociétés humaines, elle est donc l'idéaliste modèle. A double titre: elle donne à l'idée la primauté mais elle a aussi un objectif transcendant. En tout, elle recherche le parfait, vraie mystique, elle prête un sens caché aux choses de ce monde et même, en quelques occasions, elle a l'impression de pouvoir connaître dieu sans intermédiaires, face à face. Le choc entre la nature d'Aurore et celle de Casimir provient- il surtout de ce sens, de ce goût de l'absolu qu'elle a depuis son enfance .

⁷ www.19e.org/biographies/S/sand.html/ consulté le 4/7/ 2013.

La vie d'Aurore, puis de George, est une recherche de l'amour à travers dieu, à travers un être humain (enfant, ami, amant), à travers l'humanité. Comme tous les romantiques elle vit dans l'idée mystique de l'amour, dans l'illusion de l'amour. (F. Mallet, 1976, p39). Ce goût de l'absolu, ce désir de la perfection, sont les moteurs de toutes ses actions, de toutes ses pensées. Là se trouve le profond du problème.

L'incompréhension dont ce goût est l'objet permet de traiter de dévergondée. Ce goût de l'absolu l'empêche d'admettre un mariage raté et lui donne le courage de braver l'opinion, toujours redoutable. Cette quête de l'absolu l'amène souvent à changer d'amant, à la poursuite de l'amour unique, l'amour parfait, où elle veut à la fois se donner toute et tout recevoir.

George Sand sacrifie allégrement son art à son idéal: l'art n'est plus but suprême, égoïste, mais instrument d'un engagement missionnaire. Cela explique à la fois la force et les faiblesses de son œuvre. Ce goût de l'absolu et ce sens de l'idéal, enfin, conduisent dans le camp des utopistes cette femme qui sait, quand elle le veut, être si réaliste. Il est l'explication de sa vie, de ses opinions religieuses, politiques et sociales, de sa philosophie et de son caractère.

Nous pouvons dire que son époque, sa classe, l'instruction qu'elle reçoit, l'éducation perfectionniste donnée par sa grand- mère, la solitude, le contact de la nature, l'éloignement du monde contribuent à accentuer chez elle un idéalisme foncier. (F. Mallet, op. cit, p 40).

1-1-3 Le forçat littéraire de George Sand:

L'idée de gagner sa vie est très rare chez une femme de son milieu, peut-être le vieux rêve, caressé dans son enfance, de tirer l'aiguille dans la boutique de mode que sa mère prétendait être sur le point d'ouvrir, a- t- resurgi? Cela deviendra pour elle le " to be or not to be" de la vie moderne.

George Sand ne s'en cache pas devant son mari. Elle annonce clairement qu'elle a l'intention de travailler, pour gagner de l'argent. Elle met cela sur le compte de son originalité et ne va pas chercher plus loin, par un raccourci révélateur, elle disait déjà: "Ma profession est la liberté".

Aurore compte donc sur son talent de peintre: ses paysages ont du charme, ses portraits sont ressemblants. Elle a déjà confectionné pour ses amis des boîtes, ou autres colifichets, de soie, de bois et de cuir bouilli, ornés avec esprit et finesse. Elle sait que certaines femmes, appauvries par les coups politiques d'une période troublée, tirent de leur ingéniosité et de leurs habiletés quelques louis. (Ibid. p 95).

Arrivée à Paris, elle s'aperçoit vite que les femmes dans ce cas sont légion. Tenir un crayon, manier un pinceau ou tirer l'aiguille est tout ce qu'on leur a appris; elles forment une "triste cohorte" vouée à la misère dorée. Le marché est encombré. Son jeune amant Jules Sandeau, fier de lui montrer dans les salles de rédaction, lui permet de mettre à excusion un projet dont elle n'a encore guère parlé. Elle. Elle a une autre corde à son arc. Comme sa grand-mère, autrefois, ses amies de couvent, son cousin Vallet de Villeneuve, croient à son talent littéraire. Bien sûr, personne ne songe qu'elle puisse en tirer quelque bénéfice. Mais, elle a l'audace d'y penser. Elle est partie de Nohant en 1830 munie de deux recommandations: L'une pour Latouche, l'autre pour Kératry auquel lui envoie le député Duris- Dufresne.

En janvier 1831, Kératry, le romancier à la mode, la reçoit benoîtement, ne voulant pas désobliger le député: elle compte sur lui, plus que sur l'atrabilaire Latouche. Keratry, au-delà de ses bonnes paroles, ne fera rien pour elle. Elle traduit son amertume de manière espiègle en fabulant, dans *Histoire de ma vie*, une réception qui fait plus honneur à son imagination et à son esprit qu'à sa

sincérité, mais qui traduit peut- être très bien les pensées de Keratry. Il l'aurait renvoyée avec ce seul conseil: "Faites, plutôt des enfants".

Hyacinthe de Latouche, auquel lui adresse un ami de La Châtre vaguement parent, voit arriver, dans le bureau de son petit journal" satirique et frondeur", Le Figaro, une jeune femme habillée d'une redingote qui ressemble ainsi à un étudiant de première année. Dans ce milieu, mêlé à cette faune spéciale, son originalité fait merveille. Elle est tout de suite engagée au journal et son premier article produit une forte impression. Dès qu'elle entre en littérature, celle qui ne s'appelle pas encore George Sand connaît un travail forcé les rigueurs du baigne littéraire. (Ibid. p 96). Il ne s'agit plus d'écrire à son gré, comme quelques années auparavant, les faits et les gestes de son voyage en Auvergne.

Nous trouvons que George Sand est une femme mystique, éprise d'absolu, désintéressée, est amenée, étrange paradoxe, à se battre sans cesse et avec âpreté pour de l'argent. Elle se bat davantage pour son idéal littéraire.

Si les débuts de George Sand au Figaro sont facilités par le charme de son étrangeté, auquel Latouche n'est pas insensible, elle s'aperçoit vite qu'un directeur n'est ni accommodant, ni malléable et les servitudes du journalisme lui apparaissent. Elle songe même à quitter cette profession. (Ibid. p 97).

1-2- George Sand et l'image de Berry:

Nous pouvons dire que le lien entre George Sand et le Berry nous paraît toujours couler de source, l'implantation de l'écrivaine à Nohant est en fait le fruit de circonstances fortuites: *«Cependant elle est installée à Nohant en 1839 et ses sentiments démocratiques prennent la forme la plus concrète d'un vif intérêt pour les paysans de Berry, qu'elle a appris à connaître dès son enfance. Elle donne ainsi en 1846, un premier roman champêtre, La Mare au diable, que*

vont suivre *François le champi* en 1847, *La Petite Fadette* en 1848, et le chef d'œuvre du genre, *les maîtres sonneurs*, en 1853» (A. Lagarde, L. Michard, 1969, p 295).

«Lorsqu'il s'agit d'étudier plus particulièrement la vie et les coutumes des paysans et d'inventer ainsi les romans champêtres, c'est le Berry, région de sa famille paternelle et de son enfance, que George Sand privilégie» (G. Sand, 1999, p 212). Donc la vie de George Sand au Berry l'aide à comprendre les paysans et à écrire ses romans champêtres.

Nous trouvons que George Sand passera même environ deux ans à Paris au couvent des Augustines Anglaises pour parfaire son éducation, mais la majeure partie de son enfance et de son adolescence se déroule à Nohant, petit village berrichon, véritable archétype de la ruralité «*C'est dans un coin du Berry, où j'ai passé ma vie, que je serai forcée de localiser mes légendes*» (G. Sand, 1980, p 4).

Nous pouvons dire que, d'une façon générale, l'œuvre berrichonne de George Sand touchant à tout, langue, folklore, musique, philologies et musicologues.

Nous trouvons que George Sand, en vivant à Nohant, sont constituées en elle une expérience et une inspiration originales: Aurore Dupin devenue George Sand se souviendra aussi bien des hameaux que des châteaux, et pourra porter sur la vie rurale un regard éclairé. D'ailleurs, même si ce n'était pas la matière qui lui apportait le plus de plaisir, elle a passé de longues heures en compagnie de son précepteur Deschartres à s'initier au fonctionnement et à la gestion d'un domaine au grand dam du précepteur qui croyait la convaincre de la nécessité de l'autorité et de la précision.

Nous voyons également dans ce récit plaisant que George Sand aimait aussi dans sa vie rurale le contact permanent avec une nature qu'elle connaît bien (elle a de solides connaissances en botanique) et dont elle perçoit déjà les qualités esthétiques.

Mais il ne faut pas oublier que George Sand a côtoyé et même dans une certaine mesure partagé la vie quotidienne des paysans: Je dévorais les livres qu'on me mettait entre les mains, et puis tout à coup je sautais par la fenêtre du rez-de-chaussée, quand elle se trouvait plus près de moi que la porte, et j'allais m'ébattre dans le jardin ou dans la campagne, comme un poulain échappé. J'aimais la solitude de passion, j'aimais la société des autres enfants avec une passion égale ; j'avais partout des amis et des compagnons. Je savais dans quel champ, dans quel pré, dans quel chemin je trouverais Fanchon, Pierrot, Liline, Rosette ou Sylvain. Nous faisions le ravage dans les fossés, sur les arbres, dans les ruisseaux. Nous gardions les troupeaux, c'est-à-dire que nous ne les gardions pas du tout, et que, pendant que les chèvres et les moutons faisaient bonne chère dans les jeunes blés, nous formions des danses échevelées, ou bien nous goûtions sur l'herbe avec nos galettes, notre fromage et notre pain bis. On ne se gênait pas pour traire les chèvres et les brebis, voire les vaches et les juments quand elles n'étaient pas trop récalcitrantes. On faisait cuire des oiseaux ou des pommes de terre sous la cendre. Les poires et les pommes sauvages, les prunelles, les murs de buisson, les racines, tout nous était régal.

C'est tout cela qui lui a permis de comprendre le détail de leur vie quotidienne, et bientôt de leurs difficultés, car elle a pu mesurer leur pauvreté matérielle et intellectuelle et elle s'est attachée à les dépeindre pour les faire connaître et pour les défendre ; par-là, jouant à la fois de l'idéalisation de héros emblématiques et de la description concrète et réaliste de la vie tous les jours, elle manifeste son engagement politique et apporte un témoignage historique de

première main, participant à l'évolution de la réflexion sociale de son siècle et aux premiers essais de l'ethnologie.

Les paysans et le peuple rural en général apparaissent donc logiquement très tôt dans son œuvre, dans une société dont ils ne sont que l'ultime maillon, comme dans *Valentine* (1832), *André* (1834) ou *Simon* (1836), mais déjà les détails de la vie sont très présents: dans *Valentine*, la fête au village donne l'occasion de décrire les danses, les costumes, les coutumes, qui s'insèrent dans la trame romanesque, comme le traditionnel baiser de début de bourrée que Valentine, demoiselle de petite noblesse, doit accepter de Bénédict, un paysan qui la trouble fort. Dans *André*, c'est une partie de campagne qui met en relation (et décrit avec finesse) les classes de la société provinciale: petites artisanes de La Châtre, hobereaux campagnards, paysans. (M. Caors, 2004, p 3).

Les années 1844-1846 marquent un tournant avec trois romans, *Jeanne*, *Le Meunier d'Angibault* et *La Mare au Diable*. Le récit y donne en effet de plus en plus de place aux personnages paysans, même si Jeanne, dont la simplicité et l'ignorance font un personnage encore réaliste, reste une héroïne exceptionnelle par son caractère et sa destinée: aimée du châtelain de Boussac, demandée en mariage par un jeune anglais fort riche, elle ne peut pas vraiment représenter la réalité d'une destinée paysanne mais c'est malheureusement dans sa mort qu'elle rejoint le réel: poursuivie par un troisième homme, petit bourgeois sans scrupules, elle meurt des suites d'une chute qu'elle a faite pour échapper à son persécuteur.

Dans *Le Meunier d'Angibault* toutefois la description du monde rural est plus complète, depuis le châtelain et le fermier enrichi jusqu'au journalier et au dernier mendiant, et déjà George Sand en profite pour étudier l'évolution des mœurs dans les campagnes; on y voit notamment au début la description de trois générations de femmes, avec leur costume, leurs habitudes mais aussi leur degré

de culture. L'image de ce monde est plus contrastée aussi, jouant encore sur l'idéalisation des héros et le réalisme des seconds rôles mais y ajoutant souvent la vigueur de la caricature - la description du fermier Bricolin, notamment, en fournit un exemple d'une méchanceté réjouissante et roborative, que l'on n'attend pas de Sand quand on ne la connaît que superficiellement : ...il suffisait de voir ses yeux un peu bridés, son vaste abdomen, son nez luisant, et le tremblement nerveux que l'habitude du coup du matin (c'est-à-dire les deux bouteilles de vin blanc à jeun en guise de café), donnait à sa main robuste, pour présager l'époque prochaine où cet homme si dispos, si matinal, si prévoyant et si impitoyable en affaires, perdrait la santé, la mémoire, le jugement et jusqu'à la dureté de son âme, pour devenir un ivrogne épuisé, un bavard très lourd, et un maître facile à tromper...

Il avait une blouse grise à ceinture et à plis fixés sur sa taille courte, qui lui donnait l'aspect d'une barrique cerclée. Ses guêtres exhalaient une odeur d'étable indélébile, et sa cravate de soie noire était d'un luisant .

Si ce dernier aspect n'apparaît guère dans *La Mare au Diable*, en revanche une restriction de champ remarquable y attire l'attention sur un hameau peuplé de simples paysans qui pour la première fois sans doute se trouvent être les héros d'un roman digne et sobre. Sans doute Germain, le personnage principal, peut paraître un peu trop beau et trop honnête, mais il n'en reste pas moins un paysan de son temps, un homme simple, inculte, dont la réflexion et la parole sont limités. Et si nous pouvons trouver aussi trop esthétique et trop littéraire l'admirable description du labour qui ouvre le roman, nous verrons précisément dans le cours de l'histoire le travail constant et pénible, le difficile équilibre de la survie des familles, le dénuement de Marie et de sa mère. C'est là également, avec l'Appendice du roman intitulé les Noces de Campagnes, que George Sand, après avoir multiplié les détails authentiques de

la vie rurale, utilise le prétexte du mariage de ses personnages pour décrire avec la minutie d'un ethnologue des cérémonies et des traditions dont elle perçoit l'exemplarité et pressent la disparition prochaine: Le Berry est resté stationnaire, et je crois qu'après la Bretagne et quelques provinces de l'extrême sud de la France, c'est le pays le plus conservé qui se puisse trouver à l'heure qu'il est. Certaines coutumes sont si étranges, si curieuses, que j'espère t'amuser encore un instant, cher lecteur, si tu permets que je te raconte en détail une noce de campagne, celle de Germain, par exemple, à laquelle j'eus le plaisir d'assister il y a quelques années. Car, hélas! Tout s'en va. Depuis seulement que j'existe il s'est fait plus de mouvement dans les idées et dans les coutumes de mon village, qu'il ne s'en était vu durant des siècles avant la Révolution.

Les romans que l'on appelle «champêtres» poursuivent cette évolution. En effet George Sand apporte deux changements importants. Le premier prend place dans le schéma narratif car elle a alors recours à un narrateur principal : le chanvreur itinérant qui en automne vient broyer le chanvre de ferme en ferme et enrichit ainsi les veillées de tous les potins et nouvelles du pays (ce personnage apparaît déjà dans l'Appendice de *La Mare au Diable*, où il était de la même façon présenté comme le dépositaire de la culture et des traditions locales). Par là elle donne la parole directement aux paysans, dont les récits et les aventures vont faire entrer le lecteur plus profondément encore dans le quotidien authentique des paysans berrichons, puisqu'ils évoquent ainsi directement et naturellement leurs occupations, leurs activités, les objets qui les environnent.

Le second changement, c'est que cette évolution narrative en entraîne une autre, dans le domaine stylistique cette fois, George Sand s'efforçant, en faisant parler des paysans, de faire entendre, dans une langue qui reste littéraire, le vocabulaire expressif, le langage particulier, le ton général de ses personnages. C'est dans le prologue de *François le Champi* que George Sand

explique cette nouvelle recherche, tandis qu'elle se dépeint, bavardant dans un chemin creux avec son ami François Rollinat, à qui elle prête cette formule désormais célèbre : Raconte-la moi [l'histoire du Champi] comme si tu avais à ta droite un Parisien parlant la langue moderne, et à ta gauche un paysan devant lequel tu ne voudrais pas dire une phrase, un mot où il ne pourrait pas pénétrer (M. Caors, 2000, p 2).

La Petite Fadette (1849), *Les Maîtres Sonneurs* (1853) poursuivront cette expérience originale, en allant toujours plus loin dans l'intériorisation de la représentation paysanne: dans *Les Maîtres Sonneurs*, le même chanvreur devient le narrateur de sa propre histoire – c'est sans doute le premier récit où un paysan prend la parole, et il la prend pour raconter une vie où le romanesque n'éclipse pas la description d'une ruralité authentique.

George Sand évoquera encore les paysans berrichons dans le reste de son œuvre, mais d'une façon plus sporadique, à l'exception de *Nanon* (1872), roman historique qui décrit la progression intellectuelle et la réussite sociale d'une jeune paysanne pendant la Révolution.

Par le fait, tout se passe comme si les relations privilégiées que George Sand entretient avec le Berry se trouvaient à la source de ses engagements intellectuels, et que la passion d'une terre bien-aimée l'ait conduite à une réflexion tant morale qu'esthétique. Il faudrait un livre pour relever dans la correspondance toutes les lettres où elle évoque son amour de ce terroir simple et ignoré. Citons, parmi tant d'autres, une lettre de 1844: Le pays n'est pas beau, il a des petits coins agréables que j'adore et que je trouve sublimes, mais c'est de l'orgueil de village et l'amour du clocher. Enfin les habitants, depuis quarante ans que je vis avec eux, me paraissent la meilleure population de l'univers. Cependant j'entends dire à d'autres que c'est la plus détestable. (Correspondance, VI, p. 388, lettre à Auguste Richard de la Hautière, 18 janvier

1844). Cette lettre, peut-être moins connue que d'autres sur le même sujet, présente à mes yeux l'intérêt de souligner la clairvoyance de Sand dans ses affections – elle n'ignore pas les faiblesses du pays comme des gens, et elle en sourit – ainsi que de lier indissolublement les uns et l'autre.

George Sand n'aura alors de cesse de faire connaître son Berry, un monde rural dont elle veut montrer les grandeurs et les beautés. Si elle commence, comme nous l'avons vu plus haut, par décrire des costumes, des fêtes, des traditions, elle y joint aussitôt de superbes descriptions des paysages de ce qu'elle baptise, dès *Valentine* en 1832, *la Vallée Noire*: expression poétique d'un réel bien-aimé que résume la phrase bien connue: Il me semblait que la *Vallée Noire* c'était moi-même, c'était le vêtement de ma propre existence. Mais elle ne restera pas sur ce plan purement esthétique: les gens qui l'entourent, ces gens qu'elle connaît et qu'elle a su aimer, lui permettent de passer d'une admiration égoïste à une prise de conscience, peut-être justement via la distorsion qu'elle constate entre cette beauté qu'elle comprend et les difficultés de ceux qui y vivent sans la voir ni pouvoir l'apprécier: Mais, hélas! Cet homme n'a jamais compris le mystère du beau, cet enfant ne le comprendra jamais! dit-elle de Germain et le petit Pierre,...il manque à cet homme une partie des jouissances que je possède.

De même qu'elle avait voulu se faire l'avocate des femmes brimées (Adieu les ignobles passions et l'imbécile métier de dupe! Que le nom de quiconque sait mentir soit effacé à jamais de mon souvenir, mais que le mensonge soit flétri, et que l'esclavage féminin ait aussi son Spartacus. Je le serai ou je mourrai à la peine.» avril-mai 37, à Frédéric Girerd), de même elle décide de se faire le porte-parole des paysans, et à travers eux, de tout un peuple défavorisé : Ceux qui l'ont condamné à la servitude dès le ventre de sa mère, ne pouvant lui ôter la rêverie, lui ôté la réflexion .

Il est d'ailleurs frappant de constater que c'est en 1843, juste avant l'écriture de *Jeanne*, du *Meunier d'Angibault* et de *La Mare au Diable* et le tournant que marquent ces romans dans l'évocation des paysans, que George Sand crée un personnage, de fiction mais non de roman, à qui elle confiera le soin de représenter le peuple des campagnes: Blaise Bonnin. Il est présenté comme un paysan sans fortune mais un peu dégrossi (il sait lire et, conseiller municipal, il espère devenir maire aux élections suivantes), il écrit à un sien parent pour lui raconter un fait-divers qui vient d'avoir lieu à La Châtre. Lettre fictive, mais anecdote tristement authentique: on a conduit à l'hospice de La Châtre une enfant trouvée, une grande fillette muette et visiblement attardée. Comme elle ne comprend pas qu'elle doit rester chez la femme chez qui on l'a placée et revient constamment à l'hospice, les administrateurs encombrés décident de se débarrasser d'elle en la perdant dans la campagne. Scandalisée d'un procédé aussi inhumain, George Sand décide d'alerter l'opinion publique, mais, plutôt que parler en son nom propre, elle préfère créer le personnage de Blaise Bonnin, quitte à prendre la parole à sa suite pour confirmer la véracité de l'histoire et en commenter les implications. Par la même occasion, ne négligeant pas les besoins matériels, elle regroupe tous les textes écrits à ce sujet dans une plaquette qu'elle fera vendre au profit de Fanchette. De cette circonstance précise est né un personnage qu'elle utilisera à plusieurs reprises pour défendre la cause des paysans, et dont l'aspect politique et révolutionnaire apparaît clairement quand on sait qu'elle l'utilisera à plusieurs reprises, et une dernière fois pour tenter d'expliquer les événements de 1848 (*Histoire de France* écrite sous la dictée de Blaise Bonnin et *Paroles de Blaise Bonnin aux bons citoyens*). Sand avait parlé des paysans avant 1843 et l'affaire Fanchette, mais à partir de ce coup de colère qui passe par la parole d'un paysan, sa perception, son intention et sa parole gagnent en engagement et en profondeur, parallèlement à

sa culture politique et philosophique, surtout sous l'influence de Pierre Leroux et de tout le courant socialiste de l'époque (M. Caors, op, cit, p 5).

Elle décrira avec justesse et précision les conditions de travail des ouvriers parisiens (Les ouvriers boulangers de Paris, l'Eclaireur de l'Indre, septembre 1844), elle expliquera l'incohérence de certaines lois agraires, comme la vente des communaux (Lettre d'un paysan de la Vallée Noire, écrite sous la dictée de Blaise Bonnin, l'Eclaireur de l'Indre, octobre 1844). Elle demandera, pour les paysans comme pour les femmes, le droit à l'éducation, mettant la main à la pâte en apprenant à lire et à écrire aux domestiques et aux paysans qui le souhaitent. Elle demandera, pour les indigents, les attardés, les infirmes, une aide décente de l'Etat, au nom de leur incapacité et de la solidarité publique. Mais surtout, après avoir décrit le drame des déclassés (*André, Simon, Le Compagnon du Tour de France...*) elle revendique pour tous le droit de progresser, de s'élever, sans pour autant devoir abandonner leur condition: pourquoi n'existerait-il pas des paysans instruits, des ouvriers cultivés? Pourquoi faudrait-il se déraciner pour évoluer? Bien sûr, notre société nous montre encore combien les clivages sociaux-culturels se sont maintenus. Mais nous devons au moins à George Sand d'avoir formulé l'espoir d'une évolution.

Nous remarquons que l'amour que George Sand a porté à cette humble terre berrichonne et aux hommes aussi humbles qu'elle portait, a certainement été le premier moteur de sa réflexion philosophique et politique et l'a conduite à créer à la fois un cadre, un personnage et un style originaux, que l'on peut considérer aussi bien comme un témoignage historique fidèle de la vie des paysans berrichons au XIXe siècle, comme une œuvre littéraire originale et comme une profession de foi (Ibid).

1-3- George Sand et les romans champêtres

Nous trouvons que le récit rustique existe depuis les premiers balbutiements de la littérature. Déjà dans *Les Travaux et les Jours*, Hésiode décrit le bonheur de l'homme qui vit par la nature et en harmonie avec elle. Ainsi, tout au long de l'histoire, la littérature a fait écho à la beauté et à la simplicité de la vie campagnarde. En France, George Sand est la représentante du roman rustique au XIXe siècle «*George Sand entreprend une suite de récits champêtres où elle témoigne de son amour pour la terre natale et de sa sympathie profonde pour les paysans. Ainsi paraissent successivement la Mare au diable (1846), la petite Fadette (1849), François le champi (1850) et les Maitres sonneurs (1853)*». (P. G. Castex, P. Surer, G. Becker, 1951, p 179)

«*George Sand rend perceptible une façon d'être, de raisonner sans arrière-pensée, en posant son problème simplement, avec ses enjeux et ses contraintes, et en initiant le lecteur de son époque à la vie de la campagne, à ce qu'elle apprécie et perçoit ses mœurs*» (P. Berthier, M. Jarrety, 2006, p 23).

Nous voyons donc dès maintenant les grands traits qui caractérisent la naissance du roman rustique. En France, il est le produit du génie de George Sand qui combine vers 1835 deux tendances qui lui sont chères: le socialisme et l'amour des champs «*Dès 1839, George Sand s'est retirée dans sa propriété de Nohant (dans le Berry) et l'inspiration sociale se mêlent les thèmes rustiques qui domineront (la Mare au diable en 1846, la Petite Fadette en 1849 et François le champi en 1850)*» (D. Rincé, B. Le charbonnier, 1986, p 150).

Donc nous pouvons dire que les thèmes rustiques viennent à George Sand grâce à son installation à son Berry «*Il devient donc de plus en plus difficile d'apprécier avec quelle exactitude l'auteur de la Petite Fadette, a fait revivre, dans ses œuvres, le Berry*» (V. Marie Luise, 1978, p 7)

George Sand est souvent considérée comme la gardienne de la vision idyllique du paysan, elle se consacre au style champêtre durant une longue décennie, soit entre 1844 et 1853. C'est durant ces années qu'elle écrit, entre autres, *La Mare au diable*, *François le Champi* et *Les Maîtres Sonneurs*. C'est à travers ces trois œuvres que le style rustique de la romancière est analysé. Plusieurs caractéristiques, parfois contradictoires, sont associées à ce style: vision idyllique, optimisme naïf, réalisme social, folklorisme. Voilà l'avis de Paul Benichou sur le style rustique chez George Sand «*On peut admettre que George Sand a bien connu "la vie rustique en générale" et que les souvenirs de la vie campagnarde commentés avec faveur, abondent dans son œuvre*» (P. Benichou, 1970, p 152).

Nous trouvons que les romans champêtres ont toujours joui d'un prestige incontesté auprès du public bourgeois. Leur consécration dans la deuxième moitié du XIXe siècle a fait oublier quelque peu qu'elle ne concernait qu'une partie de ce qu'il faut bien appeler «roman champêtre» dans l'œuvre de George Sand. C'est d'abord cette sélection qui limite singulièrement l'idée admise de «roman champêtre»; mais c'est aussi une interprétation pour le moins partielle qui les a rangés pendant très longtemps parmi les œuvres destinées à la jeunesse. Le petit Marcel de la Recherche du temps perdu lit *La Mare au diable*, *François le Champi*, *La Petite Fadette* et *Les Maîtres sonneurs*, ce qui correspond à peu près au choix du public bourgeois (il va de soi qu'on ne lisait pas à l'enfant des livres aussi dangereux *Indiana* ...). Ainsi, *François le Champi* permet au petit Marcel l'initiation à l'autre monde qui n'est pas réservé aux adultes: le «roman champêtre» représente pour lui l'essence même du roman. L'analyse que nous en trouvons chez Proust ne prouve pas seulement le succès du roman de 1847 met aussi en relief les limites de cette lecture bourgeoise qui privilégie les romans nostalgiques. On goûte «les expressions tombées en désuétude» et on estime la «distinction morale de cette prose». Elle n'est d'ailleurs pas si distinguée que

cela: pour le petit garçon, on censurera les intrigues amoureuses qui pourraient le choquer, aussi innocentes qu'elles fussent. Certes, l'histoire littéraire ne peut pas faire abstraction des lectures successives d'une œuvre littéraire; d'autant que cette histoire des lectures successives comporte un intérêt indéniable du point de vue sociologique et idéologique. Mais l'histoire littéraire se doit aussi de redécouvrir, au-delà des sélections, canonisations et sanctions d'une seule lecture historique, celle qui était impliquée dans le projet initial de l'auteur. Pour y arriver, au moins partiellement, il faudra reconsidérer ensemble des textes qui se rattachent entre 1844 et au genre littéraire du «roman champêtre» et reconstituer ce qui en était l'esthétique implicite (T. Mark-Spire, 1954, p 102).

Nous essaierons donc trop rapidement de remettre en question un certain nombre de schémas plus ou moins reçus. Nous partons de la thèse que George Sand avait originellement l'intention de transformer dans ses «romans champêtres», au profit de l'esthétique de l'Art Social, la tradition du «roman bucolique». Par la suite, ce «roman champêtre social» a été modifié profondément, si bien qu'on peut parler de deux modèles successifs. Il est vrai que cette évolution interne du genre littéraire créé par George Sand mène à une nette dépolitisation. Mais cette évolution ne coïncide nullement, comme on l'a dit trop souvent, avec les déceptions politiques et idéologiques de 1848.

Le premier modèle qui accentue encore explicitement le cheminement vers l'Art Social est représenté par *Jeanne* (1844), *Le Meunier d'Angibault* (1845) et *Le Péché de Monsieur Antoine* (1845). Le deuxième modèle a été consacré plus tard; il est représenté par les quatre romans que nous avons retrouvés dans la Recherche du temps perdu: *La Mare au diable* (1846), *François de Champi* (1847), *La Petite Fadette* (1849) et *Les Maîtres sonneurs* (1853). Certes, en marge du «roman champêtre» il y aurait d'autres textes à mentionner : par exemple la technique de ce qu'on appelle le «premier modèle»

a été expérimentée d'abord dans *Le Compagnon du tour de France* (1840). Nous insisterons plus particulièrement sur ce premier modèle, beaucoup moins connu que le deuxième.

«Je me suis souvent demandé pourquoi il n'y avait plus de bergers», nous dit George Sand dans une préface de 1847. Elle pense surtout au «roman bucolique» qui depuis *Arcadia de Sannazaro* (1504) jusqu'aux derniers roman de Florian avait formé un genre littéraire des plus établis dans la littérature européenne. A première vue, il peut surprendre que George Sand se soit réclamée plusieurs fois très explicitement de ce genre vétusté, étroitement lié à l'Ancien Régime et au public de la cour et de la ville. Sainte-Beuve venait d'ailleurs de l'exécuter gentiment. Il est vrai que George Sand ne pose nulle part l'identité pure et simple du «roman bucolique» et du «roman champêtre»; elle pense plutôt à une disposition anthropologique, à un besoin permanent de l'humanité qui aurait produit les deux genres littéraires comme deux expressions successives du même (idéal de tous les hommes et de tous les temps).

Selon une analyse récente de la fonction du roman bucolique, celui-ci aurait permis la confrontation littéraire de la réalité sociale avec un état social sans antagonismes profonds et non encore aliéné. Si l'on part de cette fonction du «roman bucolique» on comprend mieux pourquoi George Sand se référerait à ce genre littéraire assez baroque. Quand elle parle du «roman de mœurs champêtres» qui aurait toujours existé, quand elle évoque «le rêve de la vie champêtre» et sa «simplicité», elle reprend à son compte des formules qu'on peut aussi trouver dans les articles de l'encyclopédie sur les genres bucoliques, ce qui n'est pas tout à fait fortuit.

Pour George Sand le «roman bucolique» et le «roman champêtre» ont ceci de commun qu'ils décrivent des relations sociales simples, à peine aliénées. Cette société fictive est localisée dans la campagne et s'approche plus ou moins

d'un état primitif de la société humaine, aussi hypothétique qu'il soit. Mais la bergerie n'est pas suffisamment définie par ce désir permanent de l'humanité d'une vie simple dans l'égalité; elle est toujours située dans la perspective des classes supérieures et privilégiées. Les bergers y sont vus non seulement du dehors (ce qui est inévitable), mais aussi d'en haut. Le genre bucolique implique l'inégalité sociale, elle en est même un résultat littéraire qui la légitime d'une certaine façon. L'inégalité sociale n'est pas seulement la condition de la littérature bucolique; ce genre littéraire a «intériorisé» les contradictions sociales.

C'est justement cette perspective «sentimentale» et pas du tout «naïve», pour reprendre l'expression de Schiller, qui devra être dépassée par le «roman champêtre». Le «roman champêtre» fait appel à la même disposition anthropologique et il s'adresse à peu près au même public que le «roman bucolique», mais leurs finalités sont différentes. Le «roman champ être», lui, a l'intention avoué de «convertir» son public par l'identification aux bergers devenus paysans. Par des procédés littéraires différents, le «roman champêtre» veut rompre la perspective «sentimentale» et provoquer une véritable fusion de classes, tout au moins préfigurer un « déclassé » possible de tel ou tel protagoniste, partant de tel ou tel lecteur bourgeois ou noble. Les bergers devenus paysans reflètent d'une part un passé égalitaire, assez hypothétique, et préfigurent d'autre part un avenir égalitaire, utopique mais possible.

Pour résumer ces réflexions, nous pourrions dire que la vérité des bergeries était qu'elles représentaient un monde non aliéné, simple et naturel, un monde de l'égalité; leur mensonge était qu'elles acceptaient implicitement l'inégalité de fait. Par leur transfert de l'égalité dans l'allégorisme, les bergeries affirmaient indirectement une réalité sociale peu bucolique.

Cette dialectique du «roman bucolique», fort bien analysée par George Sand dans les préfaces successives de ses romans champêtres, est particulièrement évidente dans l'évolution de ce genre littéraire pendant le XVIIIe siècle, par exemple chez Florian qui accumulait déjà des traits réalistes et rapprochait les «bergers» allégoriques des «paysans» réalistes dans son *Estelle* (1787). Le «roman bucolique» bourgeois suivait dans cette évolution les propositions des encyclopédistes et on peut situer les «romans champêtres» de George Sand dans le prolongement de cette évolution. Seulement, la structure fondamentale du «roman bucolique», son allégorisme latent, ne permettait pas de réalisme trop poussé. Il faut que les bergers restent suffisamment allégoriques pour qu'on les puisse déchiffrer comme autre chose qu'eux, comme des nobles ou comme des bourgeois idéalisés. Les bergers sont des protagonistes référentiels: ils se réfèrent aux campagnards réels, mais ils doivent rester allégoriques pour pouvoir «fonctionner», si nous osons dire, dans le processus du «roman bucolique» qui construit une société où tous les antagonismes sont harmonisés par personne interposée. La référence à la réalité de la vie des campagnes ne doit donc pas être concrétisée outre mesure.

L'identification du lecteur d'un «roman bucolique» avec les bergers n'a évidemment rien à voir avec la solidarité demandée par l'Art Social avec «la classe la plus pauvre et la plus démunie». *L'Estelle de Florian*, un roman que George Sand cite plusieurs fois, se situe déjà à l'extrême limite du genre, puisqu'il permet deux lectures différentes, allégoriques et réalistes. C'est justement cette contradiction interne qui a fait disparaître les bergers: à partir du moment où ce sont les vrais paysans qui deviennent eux-mêmes paradigmatiques par un procédé littéraire que George Sand appellera «idéalisation», le «roman bucolique» a perdu sa raison d'être. Le «roman champêtre» est un essai de transformation profonde du «roman bucolique». Il veut rompre avec la perspective «sentimentale», avec l'allégorisme latent, mais

surtout il veut remplacer l'identification fictive par une solidarité concrète que George Sand nommera « conversion ».

Pour nous expliquer sur ce que nous avons appelé le « premier modèle » nous revenons à *Jeanne* (1844), un des romans les plus injustement méconnus de George Sand. Nous trouvons dans ce premier « roman champêtre » des protagonistes qui représentent la totalité de la société : l'aristocratie, la bourgeoisie et le peuple. Marsillat, un avocat aussi libéral que libertin est le seul protagoniste bourgeois. Il reflète toute l'amoralité de sa classe, entretient des relations très tendues avec les protagonistes nobles mais d'autant plus étroites avec ce que nous appellerions un sous-prolétariat campagnard qui lui facilite la conquête de jeunes paysannes. Le bourgeois a hérité le rôle des anciens seigneurs féodaux. Il est devenu l'ennemi essentiel du peuple.

Contrairement à la bourgeoisie, la noblesse est représentée par plusieurs protagonistes assez différents. Il faut mentionner d'abord le jeune Guillaume de Boussac, imbu des idées du Génie du Christianisme et qui se cache la différence entre l'Ancien Régime et la Restauration. Le premier romantisme lui a inculqué des idées chevaleresques et généreuses, mais il est loin de penser à la réalisation d'une pensée aussi noble. Son ami anglais, Sir Arthur Harley, au contraire, croit sincèrement à une future fusion des classes sociales et ne voit pas de contradictions insurmontables entre Chateaubriand et Béranger. C'est le seul libéral sincère, malgré quelques excentricités, alors que chez Guillaume tout reste attitude littéraire, et que chez Marsillat tout est remplacé par le calcul. Je ne parlerai pas des autres représentants de la noblesse : à une exception près il s'agit de personnages qui reflètent la triste réalité de la noblesse de campagne. Il faudra mentionner quand même Marie de Boussac, la sœur de Guillaume, qui contrairement à son frère, tire les conséquences de son christianisme évangélique et enthousiaste, s'approchant ainsi de Jeanne. La représentation

différencié des protagonistes de la noblesse est d'ailleurs un phénomène assez répandu dans les romans français entre 1830 et 1848 et qui reflète des changements sociaux réels depuis la Révolution de Juillet.

Nous pourrions s'attendre à une idéalisation sans nuances des protagonistes paysans, mais il n'en est rien. Évidemment, il y a *Jeanne*, identifiée avec la nature elle-même, mais il y a aussi le sous-prolétariat campagnard et sa collaboration assez douteuse avec Marsillat. Ce n'est pas un simple hasard si l'on se rappelle *les Paysans* de Balzac, dont la première partie a été publiée la même année que *Jeanne*.

Il y a donc des contradictions et des oppositions parmi les protagonistes nobles et parmi les protagonistes paysans. C'est ainsi que Jeanne défend sa virginité, alors que Claudine est séduite par Marsillat ; ce qui n'empêche pas que Claudine vaut toujours mieux qu'une petite bourgeoise. Il y a l'opposition entre la Mère Tula et la Grand' Gothe, la mère et la tante de Jeanne : ces oppositions se reflètent dans la pensée paysanne par un dualisme primitif entre ceux qui ont le « secret du bien » et ceux qui ont le « secret du mal », entre fées et sorcières. Mais le fondement de ce dualisme est toujours de caractère social. Reste le personnage central qu'est Jeanne, jeune fille qui a enchanté Balzac. Elle est idéalisée à l'extrême, jusqu'aux allusions mariologiques. George Sand utilise la technique littéraire des légendes pour l'identifier avec Jeanne d'Arc et elle construit tout un système de métaphores végétales pour souligner l'harmonie de Jeanne avec la simplicité de la nature. Cette idéalisation absolue révèle une « véritable organisation rustique » qui n'est pas encore corrompue par la civilisation bourgeoise. En même temps, elle préfigure une société humaine en parfait accord avec la nature.

Les autres protagonistes sont jugés selon leur position vis-à-vis de cette incarnation de l'idéal rustique. Pour Marsillat, Jeanne n'est qu'une créature

rustique, objet de convoitise comme tant d'autres ; pour Guillaume de Boussac elle forme le sujet de tout un roman très peu réaliste; seul Sir Arthur l'accepte comme partenaire. La même constellation se produit d'ailleurs quand il s'agit de juger la religion syncrétiste des campagnes: Marsillat veut détruire définitivement la superstition et l'abrutissement du peuple; Guillaume défend «la fièvre de l'imagination» dans la foi demi-païenne des paysans, alors que Sir Arthur ne voit pas de contradiction absolue entre Voltaire et «la légende poétique».

Le premier «roman champêtre» nous offre donc une distribution assez complète de protagonistes représentant l'ensemble de la société. Il y a des oppositions à l'intérieur de certaines classes sociales et des oppositions entre les classes elles-mêmes. L'action du roman est organisée de telle sorte que ces oppositions permettent une évolution vers l'harmonie. Les éléments progressifs, dans la noblesse par exemple, peuvent virtuellement arriver à une collaboration avec les éléments les plus authentiques du peuple. En revanche la bourgeoisie est la seule classe, dans ce roman, qui ne peut collaborer avec les autres, sinon sous une forme perverse avec le sous-prolétariat. Les relations entre Jeanne et Guillaume comme entre Jeanne et Marie se limitent à une générosité romantique finalement indifférente et qui cache mal le vieux paternalisme noble.

Le projet implicite du roman est sans doute le dépassement des conflits de classes par l'amour, autrement dit la transposition romanesque d'une thèse de l'Art Social: l'appel au dépassement des oppositions sociales par des «déclassements» individuels. Le mariage entre Jeanne et Sir Arthur serait le symbole institutionnel de cette fusion de classes. Mais, dans ce roman, l'idéalisation est poussée trop loin pour permettre ce dénouement; il ne reste qu'une conclusion tragique: la mort de Jeanne. Nous trouvons que la distribution universelle des protagonistes et la différenciation à l'intérieur des classes,

permettant à George Sand la transposition romanesque de l'inégalité sociale et, en même temps, la réorganisation expérimentale.

Contrairement au «roman bucolique», cette harmonie n'est plus un a priori mais un résultat. C'est dans les romans de *Walter Scott* que George Sand a trouvé ce schéma de l'action romanesque. Mais l'utilisation de la mésalliance pour transposer dans un texte romanesque la fusion de classes prônée par les socialistes romantiques était évidemment loin de la pensée de *Walter Scott*: chez lui les amantes pauvres finissent toujours par découvrir leurs origines nobles. Dans *Jeanne*, véritable roman de contraste, les paysans ne sont pas paradigmatiques dans leur ensemble, mais seulement pour quelques protagonistes idéalisés, ce qui permet une description relativement réaliste de la vie du peuple.

Dans tous les romans du «premier modèle» George Sand utilise le schéma que nous venons de décrire. C'est assez évident pour *le Meunier d'Angibault* et pour *le Péché de Monsieur Antoine*. Cependant, il faudrait nuancer quelque peu. Dans *le Meunier Angibault*, la position de la bourgeoisie est occupée par une famille de paysans parvenus qui s'est emparée des biens d'un noble. Le double mariage entre Rose et le Meunier d'Angibault, entre Marcelle et Lémor symbolise une collaboration de classes, cette fois-ci entre une noble et un ouvrier, une bourgeoise de campagne et un meunier. Dans *Le Péché de Monsieur Antoine*, le mariage se fait entre une noble appauvrie, Gilberte, et un jeune bourgeois aux idées avancées, Emile Cardonnet. Chaque fois, il y a «déclassement» d'en haut, librement consenti. Dans tous ces romans, ce sont les protagonistes du peuple qui ont les positions les plus avancées, même s'ils ne sont plus aussi idéalisés que *Jeanne*: le meunier dans *Le Meunier d'Angibault*, Jean Jappeloup dans *le Péché de Monsieur Antoine*. La «transformation sans discorde» de la société se fait toujours par des «mésalliances». Mais dans les

«romans champêtres» depuis *La Mare au diable*, George Sand ne construit plus des «romans de contraste» et renonce aux protagonistes bourgeois et nobles.

L'auteur nous a donné les raisons de ce changement de «modèle»: selon elle une idéalisation conséquente du peuple n'était pas possible si des milieux aussi différents se confrontent. George Sand renoncera donc progressivement à cette narration réflexive qui lui avait permis, dans les romans du «premier modèle», de discuter, à l'intérieur même des romans, de questions théoriques et de faire directement œuvre de propagande. La raison d'être des antagonismes de protagonistes dans les romans du premier modèle était toujours de caractère social. Dans une certaine mesure c'est encore vrai pour les romans du «deuxième modèle». Puisqu'il n'y a plus que des protagonistes campagnards, on trouvera des conflits entre une paysannerie déjà fortement embourgeoisée et une population campagnarde totalement dépourvue. Dans *La Mare au diable*, la distribution tripartite des protagonistes du premier modèle est remplacée par un dualisme à l'intérieur même du peuple. Le fermier ressemble étrangement au séducteur vil que nous avons rencontré par exemple en la personne de Marsillat. D'une certaine manière on peut prendre la pauvre Marie pour une réplique plus réaliste de Jeanne. On pourrait même admettre une distribution tripartite si l'on pense au sous-prolétariat des campagnes que nous trouvons aussi dans *La Mare au diable*. Mais c'est un roman de transition. Déjà dans *François le Champi*, les oppositions ne sont plus motivées par des raisons sociales proprement dites, même si l'on y trouve encore une sorte de bourgeoisie campagnarde dans la personne de Madame Sévère et même si François est évidemment un sous-privilegié de par sa naissance. C'est vrai aussi pour *La petite Fadette* où Landry et Fadette appartiennent à des milieux sociaux bien différenciés. Mais l'obstacle réel de l'amour des protagonistes vient maintenant de préjugés moraux plutôt que sociaux. Dans son dernier «roman champêtre », George Sand va encore plus loin, puisque, dans les *Maîtres sonneurs*, c'est le contraste entre les habitants de

la plaine et ceux de la montagne qui constitue le ressort principal de l'action. La réduction des protagonistes aux représentants d'une seule classe ne permet plus d'utiliser un amour exemplaire pour mettre en œuvre la fusion de classes. L'appel social direct n'est plus possible et les conflits romanesques redeviennent des conflits de toujours qui n'ont rien à voir avec l'inégalité de la société présente.

Nous ne pouvons pas passer sous silence d'autres divergences entre les deux modèles du « roman champêtre ». Dans les romans du « premier modèle », le narrateur se trouve en dehors de l'action, il commente et juge; dans les derniers romans il y a, en quelque sorte, un narrateur collectif: c'est le peuple lui-même qui raconte. Ceci a pour conséquence que tout un système référentiel des romans du premier modèle n'est plus praticable: dans les premiers romans, les protagonistes discutaient en effet de Chateaubriand, de Béranger, de Voltaire et des différentes écoles du socialisme romantique, ce qui n'est plus possible quand c'est le seul peuple qui parle.

Tout cela contribue à l'unité du milieu, mais ne permet plus une orientation directe du public bourgeois auquel s'adressent les romans. Dans les premiers romans, George Sand ne se fait pas encore à l'exemplarité du milieu et des protagonistes idéalisés; elle disait aux lecteurs explicitement la portée idéologique de ses romans. Dans les romans du (deuxième modèle) elle ne peut plus empêcher une lecture qui n'y trouve que des idylles.

Nous faisons donc un résumé: nous avons insisté particulièrement sur les romans du premier modèle qui sont aujourd'hui les moins connus et qui, à notre sens, modifient sensiblement la tradition du « roman bucolique » pour la transformer en un « roman champêtre » au service de l'Art Social. L'allégorisme latent des bergers est remplacé par l'idéalisation extrême de quelques paysans. L'inégalité réelle de la société n'est plus exclue, mais elle est intégrée dans le

corps du roman. L'action est paradigmatique en ce sens qu'elle préfigure une possible fusion de classes. Le deuxième modèle ne présente plus cette structure dialectique mais préfère l'unité de milieu et l'homogénéité du genre à la transposition romanesque des idées du socialisme romantique. C'est cette nouvelle conception du genre littéraire qui a produit la nette dépolitisation des derniers romans champêtres de George Sand. Sa déception politique n'y est pour rien, même si quelques préfaces tardives et circonstanciées le laissent entendre. (Grimm REINHOLD R., 1977, p 64- 70).

Nous voyons que George Sand, en mettant l'amour dans les romans et dans les champs, elle était à son aise pour le peindre, parce que, dans les champs et surtout dans les romans, rien ne gêne l'expression de l'amour. Il n'en est pas de même dans le monde. Le niveau monotone que l'esprit de la société fait passer sur tous les caractères semble avoir aussi passé sur l'amour. (M. Saint- Girardin, 1859, p 520). Nous pouvons dire que George Sand par son amour pour les champs, qu'elle écrit ses romans champêtres.

1-4- La situation de la société rurale au dix-neuvième siècle

Nous trouvons qu'au XIXe, la France est encore un pays très rural. La plus grande partie de la population française vit encore dans les campagnes, mais c'est tout un monde qui change sous la double influence de la révolution industrielle et de la révolution des transports. La petite propriété agricole demeure familiale, les ouvriers agricoles, sans terre, sont nombreux.

A côté des paysans, les artisans et les commerçants du monde rural ont également du mal à vivre. L'artisanat est concurrencé par les produits industriels. De nombreux ruraux quittent la terre et vont en ville en espérant y vivre mieux et trouver un emploi. C'est l'exode rural.

Nous trouvons que la société rurale était partagée entre les notables (riches paysans, bourgeois, châtelains, curés ...), qui menaient une vie relativement aisée et les paysans (petits propriétaires, fermiers, ou métayers), dont les conditions de vie étaient difficiles.

Ces derniers travaillaient durement et habitaient des chaumières peu confortables. Beaucoup utilisaient encore des outils rudimentaires comme la faux et la faucille, alors que dans les grands domaines du Bassin parisien, on commençait à se servir de la moissonneuse et de la batteuse à vapeur (C. Michelet, 1996, 87).

Nous pouvons dire donc au début du XIXe siècle, le monde paysan, marqué par une permanence des structures sociales et des techniques agraires, occupe une grande place dans la société française. Même si son importance est minimisée par sa place politique et sociale, la grande majorité des Français est alors composée de paysans. Le système agricole est encore très fragile et soumis à de nombreux aléas (notamment météorologiques), l'économie agricole est encore une juxtaposition de systèmes régionaux.

À la fin du XIXe siècle, le monde paysan a effectué une première révolution et a connu son apogée, l'agriculture s'est modernisée et le marché agricole s'est unifié; la paysannerie a un poids important dans la vie politique du pays. Au début du XXe siècle, elle semble entrer dans une phase de déclin, une vaste redistribution des hommes est en cours sur l'ensemble du territoire, l'agriculture n'est plus la seule source de production, le secteur industriel est en plein essor et la civilisation urbaine pénètre les campagnes.

1-4-1-L'exode rural en France au dix- neuvième siècle:

Nous trouvons que l'exode rural est cependant plus tardif en France qu'ailleurs, et ce n'est que lors des Trente Glorieuses que la modernisation réelle

de l'agriculture et du statut du paysan, qui périclita, remplacé par le statut d'exploitant agricole, est effective.

Il ne cessa de progresser au dix-neuvième siècle, favorisé par le développement des transports. Du fait de la croissance de la population, les terres devinrent insuffisantes pour que tous aient du travail et de nombreux paysans partirent s'installer en ville et travailler dans les usines.

Nous pouvons dire que l'exode rural a touché la France surtout à partir du 19ème siècle et le pays a connu le déplacement des populations des zones rurales vers les zones urbaines jusqu'en 1975 environ et ce phénomène a diminué au niveau des masses de population pour se stabiliser au milieu des années 1980.

Donc l'exode rural n'est plus vraiment une réalité en France tout simplement car beaucoup de villes et de villages ont pu se développer grâce à la création de nombreuses zones industrielles et commerciales aux alentours qui ont permis la création d'emplois et l'accessibilité à de nombreux services et commerces (Ibid).

Depuis le début des années 1990, on observe même un retournement de situations qui implique que les citadins retournent vivre à la campagne et ils peuvent mêler les avantages et la qualité de vie rurale à leur emploi souvent situé dans des zones urbaines notamment grâce au développement des routes et des autoroutes mais aussi grâce à quadrillage de ces zones rendus accessibles par divers moyens de transports qui permettent désormais de les desservir.

1-4-2- Les lentes mutations du monde paysan entre 1815 et 1870 : l'apogée du monde paysan

Nous remarquons que de 1815 jusqu'à la fin du Second Empire, la paysannerie française va connaître un ensemble de lentes mutations qui vont la mener à son apogée.

La croissance agricole est incontestable, entre 1815 et 1851 la production agricole augmente de 78 %, le blé progresse, comme la pomme de terre qui améliore grandement la sécurité alimentaire. Cette croissance est obtenue par une augmentation du travail et le recul de la jachère plus que par le progrès technique, l'agronomie n'est pas une priorité et le manque de possibilités de crédit hormis auprès des usuriers et notaires est un frein. Les impulsions données à l'agriculture sont plutôt extérieures, l'amélioration des communications, le lancement de grands travaux unifient le marché agricole et donnent une impulsion à certaines régions dont l'agriculture a des visées commerciales. Cependant le marché rural a encore un faible effet d'entraînement sur l'industrie naissante. Jusqu'en 1860, la terre constitue encore une source de rente, mais à partir de cette date l'immobilier et l'industrie deviennent de plus en plus attrayants (A. Moulin, 1988, p 46).

La population rurale pratique la pluriactivité afin de compléter ses revenus, en hiver les paysans inactifs pratiquent l'artisanat à domicile ou travaillent dans des manufactures installées en milieu rural (salarial occasionnel), c'est particulièrement vrai dans le textile et la confection. Les ouvriers de l'époque pratiquent occasionnellement la culture (moissons ou jardins ouvriers). Le surpeuplement rural que l'on peut constater par certains signes: la proportion de mendiants encore importante ou le malthusianisme des notables est dû à une natalité encore forte et à une amélioration de la nourriture. L'émigration rurale se fait plutôt vers les villes ou vers les régions agricoles où il

y a du travail saisonnier, très peu à l'étranger. L'exode rural vers les emplois industriels est un mythe, l'émigration rurale se fait pour échapper à sa condition, pas par attrait pour les emplois industriels. Le quotidien des paysans s'améliore tant au niveau de la nourriture qu'au niveau matériel: la majorité des paysans ont désormais du mobilier (exemple: pendule). L'amélioration des communications entraîne une ouverture culturelle plus grande, le début de l'instruction, Maurice Agulhon souligne le rôle du « monsieur » instruit, intermédiaire culturel et politique.

C'est aussi l'époque où la paysannerie entre en politique, la période de la Restauration a conféré un poids politique important à la propriété foncière du fait du cens, mais celui-ci exclut presque la totalité de la paysannerie qui n'est pas assez riche pour pouvoir voter. La paysannerie marginalisée n'est pas politisée et est encore largement influencée par les nobles, notables ruraux ou les curés, par exemple, (Tocqueville emmène ses paysans voté pour lui). La véritable entrée en politique se fait en 1848 avec le suffrage universel : à ce moment, les paysans constituent plus de 75 % de la population, soit la majorité à eux seuls, et tous les courants politiques vont se lancer à l'assaut du vote paysan. Le soutien à l'Empire constitue peut-être un rejet de la république de la ville, des notables (républicains)... La paysannerie devient un fidèle soutien à l'Empire, sûrement à cause de cette volonté de sortir du clivage entre les « blancs » et les « rouges », de la conjoncture économique favorable, de la politique de grands travaux (voir le livre d'Alain Corbin, *Le village des cannibales*)...Le Second Empire constitue une période d'apogée du monde paysan au sein de la société du fait de la prospérité économique, du nombre encore important de paysans, du soutien politique qu'il constitue pour le régime, et de son identité culturelle encore forte (G. Walter, 1963, p 205).

1-4-3-La révolution industrielle et ses conséquences sur le monde de la campagne

La révolution industrielle, expression popularisée par Friedrich Engels et par Arnold Toynbee, désigne le processus historique du XIXe siècle qui fait basculer – de manière plus ou moins rapide selon les pays et les régions – une société à dominante agraire et artisanale vers une société commerciale et industrielle. Cette transformation, tirée par le boom ferroviaire des années 1840, affecte profondément l'agriculture, l'économie, la politique, la société et l'environnement.

Nous remarquons que le XVIIIe siècle est favorable aux productions rurales, grâce à l'expansion des marchés et à l'effritement des privilèges qui jusque-là protégeaient les corporations urbaines. Il existe plusieurs types de répartition des tâches et des responsabilités entre ville et campagne (la ville se chargeant toujours de la finition des vêtements et disposant de la maîtrise des capitaux) : elles sont soit nettement rassemblées sous la tutelle urbaine (système des « marchands-fabricants»), soit organisées triangulairement (entre marchands des villes, maîtres tisserands des bourgs et familles paysannes travaillant à domicile). Ces « nébuleuses » proto-industrielles existent un peu partout en Europe et travaillent chacune pour un marché précis : le lin des Flandres et de la Bretagne du Nord pour les Caraïbes et l'Amérique du Sud, la laine languedocienne pour les pays méditerranéens. Le système a d'ailleurs continué de prospérer au XIXe siècle., comme le montrent, côté français, la ruralisation des activités de la soierie lyonnaise à partir de 1820-1830 et le maintien de dizaines de milliers d'ouvrières à domicile dans les campagnes du Calvados (dentellerie), de la région de Saint-Étienne (bonneterie), ou du Nord (filature du lin) jusque vers 1900. .

L'industrialisation est donc le résultat d'une interaction entre différents facteurs: la croissance démographique de l'Europe à partir du XVIIIe siècle, les progrès de l'agriculture grâce à la généralisation des cultures fourragères, qui permettent d'éviter la jachère, l'amélioration des voies de communication (canaux, routes), la levée des contraintes s'opposant à la mécanisation de la production ainsi qu'à la création d'un marché national et, plus encore, les progrès techniques, à l'origine de cette mécanisation. Le développement du machinisme suppose, d'autre part, l'accumulation de capitaux, liée à l'essor des institutions de crédit et à la circulation de la monnaie (A. Moulin, 1988, p70).

Dès la fin du XVIIIe siècle, en Grande-Bretagne, diverses inventions permettent la mécanisation de la filature, puis du tissage, principalement du coton. C'est ainsi que, dans l'industrie textile, l'innovation est partie du tissage (avec la « navette volante » mise au point par John Kay vers 1730 et diffusée autour de 1760, améliorant beaucoup la productivité), puis est remontée vers la filature. La spinning-jenny et le water-frame mis au point en 1767-1768, et surtout la mule-jenny de Samuel Crompton, introduite en 1779, permettent d'obtenir un fil de coton à la fois fin et résistant avec une productivité bien supérieure à celle du rouet. Ce rétablissement de l'équilibre entre le filage et le tissage ouvre la voie, en Angleterre, à une rationalisation accélérée des méthodes de production. Il s'ensuit une chute des salaires des tisserands, une prolétarianisation et une féminisation de la main-d'œuvre, une transition vers l'usine, et surtout une mécanisation – qui s'impose entre la fin des guerres napoléoniennes et 1850, alors que le métier à tisser mécanique d'Edmund Cartwright était au point depuis 1780. L'événement essentiel consiste en l'utilisation de la vapeur, via la machine mise au point par Watt entre 1765 et 1785, qui contribue à accroître la concentration, dans la manufacture, autour de la source d'énergie.

Cette première révolution se traduit par un formidable essor de la production industrielle et des usines – supplantant les ateliers domestiques isolés –, par le développement des échanges commerciaux, par l'expansion d'un capitalisme commercial et financier et par la concentration des activités industrielles, notamment près des gisements de matières premières. En effet, les entrepreneurs sont amenés, pour satisfaire la croissance de la demande et garantir une qualité plus uniforme, à opter pour un système de production plus concentré. Cela peut aboutir à une prolétarianisation «sur place», les proto-ouvriers glissant vers l'activité professionnelle unique tout en conservant leur résidence villageoise et un jardin potager : de nombreux bourgs de tisserands de la laine, en Flandre française ou belge, sont ainsi entièrement professionnalisés dès le milieu du XVIIIe siècle. (Ch. Beauchamp, 1997, p 82).

À ces transformations économiques s'ajoutent des bouleversements sociaux, tels que l'accroissement considérable de la population urbaine, alimentée par l'exode rural. En effet, la population pauvre des campagnes, sans alternative, émigre vers les régions industrielles. Cette masse importante de main-d'œuvre est marquée par le déracinement et la perte des solidarités de type traditionnel. Subissant des conditions de travail très rudes – qui ne s'améliorent que très progressivement au cours du siècle –, elle contribue à la formation d'un prolétariat ouvrier, ou « classe ouvrière».

La deuxième révolution industrielle repose sur l'utilisation de nouvelles sources d'énergie : l'électricité (dont l'usage commence à se répandre dans les années 1880), le gaz et le pétrole (dont l'utilisation est rendue possible par la mise au point du moteur à explosion à la fin du XIXe siècle.). L'acier l'emporte sur le fer, tandis que se développe la chimie de synthèse, productrice de colorants, de textiles artificiels et d'engrais. De nouvelles inventions transforment la vie quotidienne (bicyclette, téléphone, lampe à incandescence

d'Edison). Puis l'automobile et l'avion révolutionnent les moyens de transport au début du XIXe siècle. Cette deuxième révolution industrielle est marquée par la concentration des entreprises et par l'accroissement du rôle joué par la recherche et les capitaux. Elle coïncide également avec l'impérialisme colonial. Parallèlement, cette période correspond à la confirmation de la «grande usine» comme modèle d'organisation productive, à l'approfondissement de la division du travail et au tournant taylorien des sociétés occidentales aux alentours de la Première Guerre mondiale (P. Verley, 1999, p72).

1-5- Résumés des trois romans, *la Mare au diable*, *la Petite Fadette* et *François le champi* et présentation des personnages

1-5-1- Résumé de *la Mare au diable*

Germain ne peut se consoler de la mort de sa femme qui l'a laissé seul avec trois enfants. Son beau-père l'engage à ne plus pleurer et à se remarier. Germain accepte, pour le bien de ses enfants. Une veuve d'une région voisine cherche à se remarier. Germain part lui rendre visite accompagné par Marie, une jeune fille du pays dont lui a confié la garde. Elle doit se placer dans une ferme proche du lieu où vit la veuve. Un des fils de Germain est aussi du voyage, en passager clandestin. Un orage les presse de quitter leur route pour se réfugier dans une forêt. Ils campent toute la nuit près d'une mare. C'est un lieu enchanté qui les rapproche irrésistiblement les uns des autres. Marie confie qu'elle préfère les hommes plus âgés qu'elle. Au matin, on reprend la route, la magie de la nuit s'étant dissipée. Ayant atteint le but de leur voyage, Germain et Marie doivent tous les deux faire face à de cruelles déconvenues.⁸ Germain n'est pas le seul prétendant auprès de la veuve qui joue les coquettes. Il est celui qu'elle préfère, mais il ne veut pas participer à une compétition qu'il juge humiliante. Il part

<http://www.mers-sur-indre.fr/index.php/-la-mare-au-diable/> consulté le 20/ 4/ 2013

chercher son fils qu'il a confié à Marie. Mais la jeune fille et l'enfant ont fui la ferme où le propriétaire a tenté d'abuser de Marie. Germain les retrouve dans les bois. Chacun rentre chez soi. Il faudra bien du temps à Germain pour s'avouer qu'il est amoureux de Marie et la demander en mariage.⁹

1-5-2-présentation des personnages de *la Mare au diable*

Germain: Il est le personnage principal. Il est un veuf de 28 ans. Il est un laboureur. Il a trois enfants. Son beau- père, le père Maurice, l'engage à ne plus pleurer et à chercher une nouvelle femme.

La Petite Marie: C'est une jeune fille de seize ans douce et belle. Elle travaille comme bergère. Elle est la voisine de Germain. Elle souffre de la misère.

Le petit Pierre: C'est le fils aîné de Germain. Il part avec son père et la petite Marie pour chercher la veuve qui habite dans un village voisin. Il aime beaucoup la petite Marie. C'est lui qui demande de son père de prendre la petite Marie comme une nouvelle mère pour lui.

Le père Maurice: C'est le beau- père de Germain. Il est très gentil. Il conseille à Germain de se remarier avec une veuve d'un village voisin. Il représente le rôle du chef de la famille.

1-5-3- Résumé de *François le champi*

François est dit Champi parce que, dans le Berry, on prénomme ainsi les enfants abandonnés dans les champs. Dans le roman de George Sand, il est élevé par la Zabelle, une pauvre femme qui survit grâce à l'argent donné par l'hospice. Un jour, alors qu'elle lave son linge à la fontaine, Madeleine, la belle meunière, rencontre le Champi tout fiévreux de misère. Elle décide de s'en occuper. Elle le nourrit, l'habille et elle aide la Zabelle à payer son loyer.

⁹ <http://www.mers-sur-indre.fr/index.php/-la-mare-au-diable/> consulté le 20/ 4/ 2013

Lorsque cette dernière meurt, Madeleine « adopte » François. Elle le considère et le traite comme son propre fils. Le mari de Madeleine accepte l'enfant comme garçon de son moulin. Cadet Blanchet n'est pas un bon époux. Il n'aime plus sa femme. Il dilapide sa fortune dans la boisson et le jeu. Il entretient une maîtresse qui accuse faussement François de lui « avoir compté fleurette ». Le Champi est devenu un beau jeune homme ! Fou de jalousie, son maître le renvoie.

François se loue alors à Jean Vertaud, un cultivateur près d'Aigurande qui possède un moulin. Le Champi travaille si bien qu'il fait prospérer le moulin de son nouveau maître. Trois ans plus tard, Cadet Blanchet meurt, laissant sa femme malade avec de nombreuses dettes. François apprend ces mauvaises nouvelles. Il se précipite au chevet de Madeleine. Il rétablit avec astuce la situation financière. La meunière se rétablit. À la fin du roman, l'amour filial qui unissait les deux héros se transforme en un grand amour.¹⁰

1-5-4- Présentation des personnages de *François le champi*

Isabelle Bigot: La Zabelle: C'est la mère adoptive du petit François. Elle est une vieille femme. Elle aménage avec son fils adoptif. Elle a aussi adopté beaucoup de champis de deux sexes.

François: C'est un petit enfant. Il est un champi abandonné dans les champs. Il est adopté par La Zabelle.

Cadet Blanchet: C'est un meunier. Il est le propriétaire de la maison où la Zabelle et François habitent. Il est un homme méchant et volage.

Mme Blanchet: C'est la mère du meunier. Elle est la locataire de la maison où ménagent François et la Zabelle.

Madeleine: C'est la femme de cadet Blanchet: le meunier. Elle est une jeune femme. Elle a un grand cœur.

1-5-5- Résumé de *la Petite Fadette*

En Cosse, la famille Barbeau, assez modeste, connaît la naissance de jumeaux: Sylvain, surnommé Sylvinet et Landry. Les jumeaux grandissent ensemble. À l'âge de 14 ans, il faut séparer les jumeaux pour leur santé. La nouvelle chagrine fort les bessons qui se mettent d'accord que ce sera Landry, le plus fort, qui sera placé chez le père Caillaud, de la Priche. Landry part secrètement le matin pour ne pas chagriner trop son besson. Le soir, Sylvinet va le voir tout chagriné qu'il ne l'ait pas prévenu et il l'est encore plus lorsque son frère, qui en a pourtant envie, ne le serre pas contre lui lors de leurs retrouvailles. Le temps passe. Landry s'accoutume à sa nouvelle situation, mais l'ennui et le chagrin de Sylvinet augmentent, si bien qu'un jour, il s'enfuit et ne revint pas. Alarmé, Landry part à sa recherche, en vain.

Françoise Fadet, une fille laide et mal habillée, vient le taquiner. On la croit sorcière. On la surnomme «la Petite Fadette» ou «Grelet» ou «Fanchon». Elle lui indique l'endroit où son frère se cache en échange de la promesse d'obtenir de Landry ce qu'elle voudra. Landry veut tellement voir son frère qu'il accepte. Les jumeaux rentrent à la maison sans que Landry ne révèle à son frère la peur qu'il lui a causée. Après l'accueil froid des parents pour Sylvinet, Landry rentre à la Priche, soucieux de la promesse faite à la Petite Fadette¹¹.

Le Grelet, cependant ne vient pas durant toute la saison réclamer sa récompense à Landry qui, lui, tente de l'éviter. Un an plus tard, par une nuit sombre, Landry, qui veut rentrer chez lui, se trompe de chemin et vient près de se noyer. La Petite Fadette l'aide à passer la rivière. Landry, n'étant pas ingrat,

https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Petite_Fadette/ consulté le 30/4/ 2013.

la remercie. Fadette lui reproche de ne l'avoir même pas remerciée de son aide lors de l'affaire avec Sylvinet, elle qui ne voulait pas d'argent. La petite Fadette exige de Landry, qui veut réparer son erreur, de danser avec elle sept fois pendant la fête du lendemain, la Saint Andoche. Mais il tient sa promesse, malgré qu'il courtise la Madelon, nièce de son patron. Les gens se moquent de ce couple, et pour défendre la Fadette, qu'il ne trouve pas si mauvaise, Landry réprimande les moqueurs et les commères sur la place de l'Église, puis il danse encore avec elle.

Landry rentre chez ses parents et raconte son aventure de la veille à son besson, qui estime que la Petite Fadette lui a joué un tour de sa sorcellerie pour l'humilier à la danse. Le soir même pour rentrer à la Priche, il emprunte, suivant le conseil de Sylvinet, un autre chemin qui ne passe pas par la maison de la Petite Fadette. Il entend tout à coup des gémissements poussés par la Fanchon qui pleure de honte des malheurs qu'elle a causés à Landry. Landry révèle ses défauts au Grelet qui raisonne de tout son cœur, si bien que Landry en est charmé et lui conseille de soigner sa personne. Se rendant compte que Landry a oublié d'embrasser la Fanchon à la fête, comme était la tradition, il essaie de force mais se repend dès qu'il se rend compte que la Fadette ne veut pas. Ils ne se rencontrent que le dimanche suivant et elle a accommodé ses vêtements et paraît plus belle que d'habitude.¹² Un an passe, et la Petite Fadette, qui n'est pas parvenue à changer l'opinion des gens à son égard, rencontre secrètement Landry. Or, Madelon, tout en restant éloignée de l'affaire, fait savoir dans toute la région l'amitié de Landry et Fanchon par jalousie ou vengeance. La nouvelle arrive aux parents de Landry qui le réprimandent et lui reprochent cette amitié. Sylvinet est très jaloux et tombe malade à cause de cette jalousie.

La Petite Fadette s'en va demeurer en ville pour se faire une autre vie et une autre réputation dans l'espoir de revenir et de pouvoir être considérée plus digne de l'amour qu'elle a pour Landry. Juste avant de partir, Landry demande à Fanchon si elle l'aime, elle lui répond que oui et ils s'embrassent, ils s'aiment tous les deux et ils le savent. Sylvinet, égoïste, se réjouit du départ de la Petite Fadette, mais tombe malade aussitôt que son frère se rapproche de lui. Alors, il est décidé d'éloigner les deux bessons, comme l'a recommandé la mère Sagette, la sage-femme, présente à leur naissance.

Landry est donc envoyé auprès du père Caillaud à Arton. Trois mois après le départ de Landry, après 2 ans d'absence, la petite Fadette revient soigner sa grand-mère qui meurt peu après en lui laissant une très grande fortune. Elle en informe le père Barbeau à qui elle demande de lui compter sa fortune héritée de sa grand-mère qui a gagné beaucoup, mais très peu dépensé, et aussi de la gérer sans que personne n'en sache le propriétaire.

Landry, venu voir sa bien-aimée en cachette, lui présente ses sympathies et lui demande de guérir l'âme de son besson. La mère Barbeau demande elle aussi, selon le conseil de la tante de la Petite Fadette, de guérir Sylvinet de sa fièvre, ce qu'elle fait.¹³ Après quelques enquêtes secrètes du père Barbeau à Château-Meillant, la ville où était partie la Fadette, les conclusions s'avèrent très favorables à Françoise Fadet. Sachant la sincérité et l'honnêteté de l'amour de la jeune fille pour Landry qui ne connaît rien de la richesse de sa bien-aimée, le père décide de marier Fanchon à son fils Landry.

Cependant, Sylvinet retombe malade, et la Petite Fadette entreprend de lui révéler ses défauts en le réprimandant et refait de même le lendemain mais avec douceur. Elle arriva à gagner la confiance et l'amitié de Sylvinet qui consent au

https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Petite_Fadette/ consulté le 30/4/ 2013.

mariage. Le mariage de Landry et Fanchon, qui est maintenant riche, se fait en même temps que celui de sa sœur Nanette avec Cadet Caillaud. Le petit Jeanet, le frère de Fanchon, demeure tranquillement avec sa sœur. Sylvinet, qui envie trop son frère, s'engage dans l'armée pour laisser vivre tranquillement son besson avec Fanchon.¹⁴

1-5-6- Présentation des personnages de *la Petite Fadette*

Landry: C'est un jumeau. Il est le plus fort des jumeaux. À l'âge de 14 ans, il est placé chez le père Caillaud de la Priche pour travailler pour aider sa modeste famille.

Silvain: C'est un jumeau. Il est surnommé sylvinet. Il est chagriné par la séparation de son jumeau. Il est très jaloux.

Françoise Fadet: C'est une fille laide et mal habillée. Elle taquine Landry. On la croit sorcière. On la surnomme « la Petite Fadette » ou « Grelet » ou «Fanchon».

Conclusion

Ce chapitre, nous le considérons comme un chapitre préliminaire qui nous permet de savoir notre écrivain, George Sand et le monde paysan au dix-neuvième siècle. Aussi il nous donne, à travers des résumés et des présentations des personnages des trois romans, des informations concernant les œuvres de base que nous allons étudier. Alors nous allons analyser les trois romans champêtres de George Sand, *la Mare au diable*, *François le champi* et *la petite Fadette* pour découvrir quel monde paysan G. Sand nous peint à travers ces romans champêtres. Nous commencerons par le premier roman champêtre de G. Sand, c'est *la Mare au diable*.

https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Petite_Fadette/ consulté le 30/4/ 2013.

2-La société rurale dans le roman *la Mare au diable*

Introduction

Dans ce chapitre, nous parlerons de la société rurale dans le roman *la Mare au diable* de George Sand. Nous donnerons premièrement une présentation de l'œuvre étudiée, puis nous parlerons des personnages principaux et secondaires du roman, ensuite nous aborderons les grands thèmes traités dans ce roman. Cela va nous donner une vision plus complète de la société rurale dans ce roman.

2-1Présentation de l'œuvre

La Mare au diable est le premier roman champêtre de George Sand, écrit en 1846. George Sand donne au roman le nom (*la Mare au diable*) à cause d'une mare (place maudite) où les trois héros de l'intrigue y passaient la nuit car il y avait un brouillard qui les oblige d'y rester toute la nuit. George dans ce roman aborde le monde paysan du Berry, sa région natale, ce sont les paysans berrichons. Alors George Sand considère que le paysan berrichon est comme le seul historien qui nous reste des temps antéhistoriques «*L'historien des sociabilités paysannes, berrichonnes ou non, le confirmerait, si besoin était*» (A. Paquet, 1998, p 247). Pierre Albouy dit que: «*La vérité est que la Mare au diable s'intéresse moins à créer une mythologie paysanne qu'à défendre l'idée que l'humanité sera sauvé par l'amour de l'homme et de la femme*» (P. Albouy, 1969, p 143). George Sand nous dit qu'elle donne l'appendice de *la Mare au diable* pour faire une mesure de son roman.

Les lieux où se déroule le roman de *la Mare au diable* sont: la métairie de Bélair où travaillent Germain et son beau-père, le père Maurice, la Mare au diable: dans le bois de Canteloube, la ferme des Ormeaux et Saint-Chartier: lieu du mariage de Germain et la petite Marie.

2-2 Les personnages principaux dans le roman *la Mare au Diable*

La plupart des personnages de cette œuvre font partie de la famille ou des proches de Germain, et ils sont des personnages vertueux et pleins de qualités. Lors de leur voyage, chacun pour une raison différente, Germain et Marie rencontreront d'autres personnages, aux mœurs beaucoup moins droites et vertueuses que les leurs. Ces rencontres les obligeront à écourter leur séjour et rentrer dans leur pays. Nous allons analyser les personnages principaux. Ils sont Germain, la petite Marie, le petit Pierre, le père Maurice.

2-2-1 Le personnage de Germain

2-2-1-1 Portrait physique

Germain est le personnage principal. Il a vingt- ans. Il est un fin laboureur «*Germai avait le teint frais, l'œil vif et bleu comme le ciel de mai, la bouche rose, des dents superbes, le corps élégant et souple comme celui d'un jeune cheval qui n'a pas encore quitté le pré.*» (G. Sand, 1973, p 65). Il est veuf depuis deux ans. Il est père de trois enfants dont l'aîné a sept ans. Son âge avancé (28 ans) fait de lui un homme presque vieux dans son milieu, où les traditions font qu'un homme passé cet âge- là ne peut plus prétendre se marier. Son âge lui est rappelé à plusieurs reprises, par son beau-père, puis par Marie, qui est bien plus jeune que lui, et prend le prétexte de son âge avancé pour refuser de l'épouser: «*Votre âge est vieux pour moi, Germain* » (G. Sand, op. cit, p 99).

Germain a pourtant l'apparence jeune, comme nous l'apprend la description physique qu'en fait le narrateur: «*Il était de force à labourer encore dix ans sans paraître vieux*» (Ibid. p 65). Donc malgré que Germain travaille dix ans au labourage, il est encore le plus bel homme de l'endroit et le travail ne le fait pas paraître vieux comme la plupart des paysans de son endroit.

Nous pouvons dire que Germain est un bel homme, d'une beauté simple, liée à l'harmonie de sa vie champêtre et au travail de la terre. Le

narrateur le décrit la première fois comme un jeune homme de bonne mine qui travaille dans son champ *«A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique: quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée»* (Ibid. p 39).

2-2-1-2Portrait moral

Germain est un homme bon, attaché aux valeurs traditionnelles du travail et de la famille. Il n'est caractérisé que d'une manière positive. C'est un «honnête homme», «d'un bon cœur». Il est d'une parfaite loyauté envers son beau-père, à qui il accorde une confiance totale. On sent chez lui un grand sens du devoir *«C'est bien, père Maurice, dit Germain, je ferai votre volonté comme je l'ai toujours faite»* (Ibid. p 49).

Germain cache derrière sa force tranquille une très grande sensibilité ainsi qu'une certaine naïveté. Il est très touché par la mort de son ancienne femme *«J'avais une brave femme, douce, courageuse, bonne à ses père et mère, bonne à son mari, bonne à ses enfants, bonne au travail, aux champs comme à la maison, adroite à l'ouvrage, bonne à tout enfin»* (Ibid. p 48).

Nous trouvons que Germain est très simple et naïf, c'est quand il parle au père Maurice concernant les affaires *«Quant à l'argent, ma mémoire est courte, et j'aimerais mieux tout céder que de disputer sur le tien et le mien. Je craindrais de me tromper et de réclamer ce qui ne m'est pas dû, et si les affaires n'étaient pas simples et claires, je ne m'y retrouverais jamais.»* (Ibid. p 55).

Germain est chaste comme les gens de son milieu qui ont de bons mœurs, c'est quand Germain emmène avec lui la Petite Marie en cherchant la femme

proposée, il ne pense pas à la petite Marie «*Il était impossible qu'il eût une coupable pensée auprès d'elle.*» (Ibid. p 65).

Germain, le héros du roman, est incapable de s'exprimer; il est celui qui ne peut pas parler «*Que je suis donc à plaindre, s'écrie-t-il, [...] de dire si mal ce que je pense.*» (Ibid. p111). L'effet miraculeux de l'amour est précisément de lui délier la langue.

2-2-1-3Le veuvage de Germain

Germain était veuf depuis deux ans. Marié à vingt ans, il n'avait aimé qu'une seule femme dans sa vie, c'est Catherine, sa femme morte et depuis son veuvage, Germain ne faisait aucune relation avec d'autre femme. Ce qui nous montre l'amour de Germain pour sa femme morte, c'est quand le père Maurice lui propose de se marier avec une veuve qui porte le même nom de sa défunte, Catherine, Germain est content car ce nom le fait rappeler sa défunte «*Catherine? Oui, ça me fera plaisir d'avoir à dire ce nom-là: Catherine! Et pourtant, si je ne peux pas l'aimer autant que l'autre, ça me fera encore plus de peine, ça me la rappellera plus souvent*» (Ibid. p 53). Donc Germain pour l'intérêt de tous, il va chercher cette veuve malgré qu'il porte fidèlement un véritable regret dans son cœur.

Germain souffre de son veuvage car il ne peut pas garder ses enfants. Nous voyons que ce sont les femmes qui s'occupent des jeunes enfants. C'est sans doute leur rôle le plus important, car c'est la raison principale qui pousse Germain à envisager de se remarier. Il a en effets trois enfants dont deux en bas âge «*C'est un sang vif comme toi: ça fera un bon ouvrier, mais ça fait un terrible enfant, et ma vieille ne court plus assez vite pour le rattraper quand il se sauve du côté de la fosse, ou quand il se jette sous les pieds des bêtes*». (Ibid. p 48). C'est d'ailleurs en voyant Marie s'occuper si bien de son fils Pierre que Germain commence à l'apprécier «*Et vraiment, tu es une trop bonne fille, petite Marie. Je ne sais pas pourquoi tu n'es pas entrée bergère chez nous à la Saint-Jean*

dernière. Tu aurais pris soin de mes enfants, et j'aurais mieux aimé te payer un bon prix pour les servir, que d'aller chercher une femme qui croira peut-être me faire beaucoup de grâce en ne les détestant pas » (Ibid. p 74).

Nous voyons que la petite Marie ne songe pas au mariage à cause de sa pauvreté et quand Germain lui demande de songer au mariage, la petite Marie lui dit *«Peut-être, dit-elle; mais je suis trop pauvre. Il faut au moins cent écus pour entrer en ménage et je dois travailler cinq ou six ans pour les amasser.»* (Ibid. p 89). Nous pouvons dire que la pauvre fille ne peut pas se marier à cause de la dot.

2-2-1-4Le père Maurice et le mariage de Germain

Le père Maurice, comme il est le chef de la famille, demande à Germain de se remarier et de cesser de ressentir de la tristesse qui dure deux ans après la mort de sa femme *«Germain, lui dit un jour son beau-père, il faut pourtant te décider à reprendre femme. Voilà bientôt deux ans que tu es veuf de ma fille, et ton aîné a sept ans»* (Ibid. p 47).

Germain accepte cette idée de son beau-père avec peine car il aime sa femme morte *«J'avais une brave femme, une belle femme, douce, courageuse, bonne à ses père et mère, bonne à son mari, bonne à ses enfants,bonne au travail, aux champs comme à la maison,adroite à l'ouvrage, bonne à tout enfin; et quand vous me l'avez donnée, quand je l'ai prise, nous n'avions pas mis dans nos conditions que je viendrais à l'oublier si j'avais le malheur de la perdre»* (Ibid. p 48).

Germain est plusieurs fois tiraillé entre sa loyauté envers son beau-père et l'écoute de ses propres sentiments. Une rencontre arrangée n'est pas ce qu'il souhaite *«Ce froid projet de mariage que lui montrait le père Maurice, cette fiancée inconnue, peut-être même tout ce bien qu'on lui disait de sa raison et de sa vertu, lui donnaient à penser.»* (Ibid. p 58). Cependant il est trop dévoué pour s'imaginer agir contre les intérêts de sa famille.

2-2-1-5Le voyage de Germain

Germain en voyageant à Fourche, est accompagné par la petite Marie et son fils, le petit Pierre. Celui-ci oblige les deux voyageurs à l'accepter comme compagnon de voyage, sans leur laisser une trop grande alternative, grâce à sa désobéissance obstinée, à l'intervention de Marie en sa faveur et à sa gentillesse désarmante, Germain accepte à l'emmener avec eux «*George Sand reprend, dans la Mare au diable, avec le personnage de Germain (le fin laboureur) la tradition narrative du héros- voyageur*» (B. Lane, 1988, p 71).

C'est de même le père Maurice, figure jupitérienne, qui impose à Germain pour ce voyage, qui s'annonce relativement simple, la compagnie de la Petite Marie. Il s'agit d'une bonne action puisque cette jeune voisine de seize ans est contrainte par la pauvreté à quitter sa mère pour aller se louer comme bergère aux Ormeaux, lieu marqué négativement, dès le départ, par l'imaginaire berrichon «*Un vilain pays de landes et de marécages, ou tu attraperas les fièvres d'automne, [et] où les bêtes à laine ne profitent pas*», dira plus tard Germain à Marie, en bon paysan» (G. Sand, op. cit, p 98).

Nous voyons que pendant le voyage, la petite Marie s'occupe du petit Pierre en lui faisant un lit du bois humide, elle dit à Germain «*Donnez-moi d'abord ici la bêtine. -Qu'en veux-tu faire? -Un lit pour le petit: non, pas comme ça, à l'envers; il ne roulera pas dans la ruelle; et c'est encore tout chaud du dos de la bête. Calez-moi ça de chaque côté avec ces pierres que vous voyez là!*» (Ibid. p 84). Alors cela nous montre l'habileté de la petite Marie.

Nous voyons que quand Germain est dans les bois, il moins d'esprit, car il a très faim et il ne songe pas à manger le gibier qu'il va présenter au père Léonard, mais c'est la petite Marie qui le conseille à faire ça «*Diantre! C'est une bonne idée! Mais le présent à mon futur beau-père?*» (Ibid. p 87).

Quand Germain est en train d'arriver à Fourche pour rencontrer la veuve, il a envie de ne pas y aller. Donc cela nous explique que Germain ne

pense pas à cette femme, mais il pense à la petite Marie, il dit *«Et qui te dit que je veuille aller à Fourche? répondit Germain avec humeur. Peut-être n'irai je pas!»* (Ibid. p 113).

Germain en arrivant chez la veuve Guérin à Fourche, celle-ci ne le plait pas, car il trouve chez elle trois prétendants. Alors il change sa demande de mariage avec la veuve, il dit au père Léonard, le père de la veuve *«Sachez donc que je ne suis pas venu ici dans la vue de demander votre fille en mariage, mais dans celle de vous acheter une paire de bœufs que vous voulez conduire en foire la semaine prochaine, et que mon beau-père suppose lui convenir»* (Ibid. p 124). Le récit de voyage de Germain et de Marie conduira à leur mariage, chacun a une quête différente de l'autre: Germain pour une femme et la petite Marie pour un emploi et de l'argent, est satisfaite à la fin de roman.

2-2-1-6L'amour de Germain qui conduit à son mariage

Germain aime profondément la petite Marie. Son amour pour elle commence quand ils sont passés la nuit dans la forêt à cause de l'adroitement de la petite Marie en s'occupant de son petit-fils Alors Germain est épris de la petite Marie à cause de son adroitement en s'occupant de son fils, bien que son beau-père lui ait déconseillé de prendre pour femme une fille trop jeune ou trop pauvre, l'amour qu'il éprouve pour elle va l'affranchir de cette autorité *«Marie, lui dit-il, tu me plais, et je suis bien malheureux de ne pas te plaire. Si tu voulais m'accepter pour ton mari, il n'y aurait ni beau-père, ni parents, ni voisins, ni conseils qui pussent m'empêcher de me donner à toi»* (Ibid. p 108). *«Le jeune veuf qui aime, parce qu'il aime. Mais aussi parce que Marie plait à son petit garçon et sait l'apaiser, le soigner, l'endormir; et aussi parce que Marie est vaillante et sobre.»* (É. Faguet, 1894, p 397). Alors cette nuit passée dans le bois avec Marie est particulièrement important en ce qui concerne l'évolution spirituelle de Germain. C'est pendant cette nuit d'initiation où lui sont révélées les dimensions profondes de l'amour

Germain voit que la petite Marie n'est pas seulement belle, mais elle a aussi de l'esprit *«Elle est jolie à voir comme un chevreau blanc!... Et puis, quel air doux et honnête! Comme on lit son bon cœur dans ses yeux, même lorsqu'ils sont fermés pour dormir!... Quant à de l'esprit, elle en a plus que ma chère Catherine n'en avait, il faut en convenir, et on ne s'ennuierait pas avec elle... C'est gai, c'est sage, c'est laborieux, c'est aimant, et c'est drôle. Je ne vois pas ce qu'on pourrait souhaiter de mieux»* (G. Sand. op. cit, p 102). Et vraiment la petite Marie refuse la demande de Germain quand celui-ci lui propose de se marier un vieux comme lui. La petite Marie lui dit qu'elle aime les jeunes hommes comme Bastien *«Votre âge est vieux pour moi, Germain; j'aimerais l'âge de Bastien, quoique Bastien ne soit pas si joli homme que vous.»* (Ibid. p 99).

Nous pouvons dire que ce sont la bonté et la dévotion de la petite Marie qui la poussent à renoncer à son propre confort au profit de celui des autres. Elle va jusqu'à refuser les avances de Germain, prétextant son âge, pour qu'il fasse un plus riche mariage, alors qu'elle est elle-même amoureuse de lui. C'est uniquement quand il reviendra la voir quelque temps plus tard, avec l'accord de ses beaux-parents, pour lui demander sa main, qu'elle lui avoue son amour. Germain ne devine pas que la petite Marie l'aime car celle-ci lui dit, auparavant, qu'il était trop vieux pour elle *«Et bien, elle lui avait dit, vers le début du roman, qu'elle ne l'aimait pas, et ne pourrait pas l'aimer, parce qu'il était trop vieux pour elle; et elle ne s'était jamais déditée»* (B. Demiraj et P. Dayan, 1997, p 57).

Nous pouvons dire que la petite Marie accepte l'amour de Germain car elle est une bonne femme *«C'est elle, grâce à son bon cœur et à son bon sens, et plusieurs circonstances heureuses aident, qui devient la femme de Germain»* (R. Zellweger, 1978, p 128). L'honnêteté de Marie particulièrement est valorisée, et c'est ce qui lui permettra d'être acceptée dans la famille de Germain *«C'est*

pourtant la vérité, elle me refuse. – Et quelles raisons vous en donne-t-elle ? – Que vous lui avez toujours fait du bien, que sa famille doit beaucoup à la vôtre, et qu'elle ne veut point vous déplaire en me détournant d'un mariage riche. – Si elle dit cela, elle prouve de bons sentiments, et c'est honnête de sa part». (G. Sand, op. cit, p146).

Le père Maurice, malgré qu'il conseille à Germain de prendre une femme ni jeune, ni pauvre, mais il n'oppose pas à Germain de se marier avec la petite Marie. Il est celui qui donne l'accord final sans lequel Germain ne pourrait se résoudre à épouser la petite Marie. Malgré sa raison, il est également sensible au malheur de son beau-fils dont il respecte les choix. C'est l'amour profond de Germain pour la petite Marie qui pousse les beaux-parents de Germain à accepter Marie pour bru, car ils ne supportent pas de savoir leur beau-fils triste *«Cette femme qu'il vous faut, prenez-là... »*. (Ibid. p 144). Germain veut épouser la plus jolie fille du pays, alors que le père Maurice lui avait rappelé qu'une jolie femme n'est pas toujours aussi rangée qu'une autre et que dans l'ethos du pays, on fait le plus grand cas d'une grande et grosse femme bien vermeille. Enfin la promesse semble exercer un très grand ascendant sur son promis, elle est peut être promise à porter la culotte.

Le remariage de Germain avec la petite Marie se faisant dans une grande fête qui dure trois jours. A travers ce remariage traditionnel, George Sand nous montre les coutumes des paysans berrichons *«Il est en effet irréaliste de décrire le remariage d'un veuf dans le Berry de George Sand sans faire état du charivari qui l'accompagne rituellement, a fortiori aux environs de carnaval»* (A. Van. Gennep, 1946, p 247).

George Sand, avec le personnage de Germain, nous donne une scène réelle de paysan qui travaille à la terre. Elle veut affirmer à tous, en voyant par ses propres yeux, que le paysan travaille durement, mais il gagne un peu à cause

des propriétaires de la terre «*Voilà un bien long prétexte pour une histoire modeste*».... *qui s'origine comme en surimpression dans une gravure d'Holbein et dans une scène réelle*» que l'auteur aurait eu sous les yeux dans le même moment au temps des semailles» (Sainte- Beuve, 1927, p 90).

2-2-1-7 Germain et sa belle-famille

Germain vivait chez sa belle-famille avec ses trois enfants. C'est la famille de sa femme morte qui se compose de ses beaux-parents, le père et la mère Maurice et sa belle-sœur. Germain avait aimé et respecté sa femme morte et n'avait jamais pensé à se remarier. Il aimait également profondément sa belle-famille qui le lui rendait bien. Donc en allant chercher cette nouvelle épouse de Fourche, proposée par son beau- père, il cède seulement, sans crainte et sans tristesse, à son père, le père Maurice, qui gouverne sagement la famille. Le père Maurice va, en fait, jusqu'à déterminer dans le détail, l'horaire et l'itinéraire du voyage pour Germain «*C'est demain samedi; tu partiras vers les deux heures après dîner ; tu seras à Fourche à la nuit; la lune est grande dans ce moment-ci, les chemins sont bons, et il n'y a pas plus de trois lieues de pays. C'est près de Magnier. D'ailleurs tu prendras la jument. [...] Tu reviendras avec un oui ou un non lundi matin*», lui dit-il» (G. Sand, op. cit, p 53).

Le père Maurice voit que les enfants de Germain sont très petits et ils ont besoin des soins d'une mère, car la belle-sœur de Germain, qui s'occupait de ses deux enfants plus jeunes, était sur le point de mettre au monde un nouvel enfant et n'aurait plus de temps à leur consacrer «*Et puis, avec cet autre que ma bru va mettre au monde, son avant-dernier va retomber pendant un an au moins sur les bras de ma femme*». (Ibid. p 48). Quant à sa belle-mère, elle vieillissait et la surveillance des enfants lui pesait de plus en plus; ceux-ci risquaient de se blesser si on les laissait trop souvent livrés à eux-mêmes.

Le père Maurice voit que si Germain aime vraiment sa femme morte, il doit épouser une autre femme pour éprouver cet amour «*Je sais que tu as aimé*

ma fille, que tu l'as rendue heureuse, et que si tu avais pu contenter la mort en passant à sa place, Catherine serait en vie à l'heure qu'il est, et toi dans le cimetière. Elle méritait bien d'être aimée de toi à ce point-là, et si tu ne t'en consoles pas, nous ne nous en consolons pas non plus.» (Ibid. p 49).

Le père Maurice, malgré qu'il conseille à Germain de prendre une femme ni jeune, ni pauvre, mais il n'oppose pas à Germain de se marier avec la petite Marie. Il est celui qui donne l'accord final sans lequel Germain ne pourrait se résoudre à épouser Marie. Malgré sa raison, il est également sensible au malheur de son beau-fils dont il respecte les choix.

Quant à la mère Maurice, elle aide Germain en le voyant triste à cause de son amour inégal pour la petite Marie *«Longtemps il hésite à se déclarer et ce n'est que poussé par la mère Maurice qu'il se décide enfin à parler»* (R. Zellweger, op. cit, p128). Quelque temps après le retour de Germain de sa rencontre avec la veuve, le voyant malheureux, elle s'inquiète de son état et le questionne *«Est-ce que quelqu'un de chez nous, ou nous-même, sans le savoir et sans le vouloir, vous avez fait de la peine?»*. (G. Sand, op. cit, p 143). En persévérant dans ses questions, elle finit par lui tirer les vers du nez et apprend qu'il est éperdument amoureux de Marie *«Il faudra donc que je m'en mêle, et que je voie si c'est possible. Vous allez me dire où elle est et comment on l'appelle.»* (Ibid. p144-45). La mère Maurice, en entendant les aveux de Germain, elle accepte de prendre Marie comme une belle-fille et promet de parler au père Maurice *«Voilà le pire! Elle dit que son cœur n'est point porté vers moi. – Si elle dit ce qu'elle ne pense pas, pour mieux vous éloigner d'elle, c'est une enfant qui mérite que nous l'aimions et que nous passions par-dessus sa jeunesse à cause de sa grande raison»* (Ibid. p 146- 147). Elle réussit à convaincre ensuite Germain de retourner parler à la petite Marie.

Nous voyons que même si la décision finale d'accepter la petite Marie dans la famille Maurice doit être acceptée par son mari, c'est la mère Maurice

qui va au-devant de Germain pour lui tirer les vers du nez et qui arrange les choses auprès de son mari «*Eh bien, mon fils, il faut lui parler maintenant; votre beau-père vous autorise à le faire. Allez, décidez-vous! Je vous le dis, et, s'il le faut, je le veux ; car vous ne pouvez pas rester dans ce doute-là* » (Ibid. p 149).

C'est d'ailleurs l'amour qui pousse les beaux-parents de Germain à accepter Marie pour bru, car ils ne supportent pas de savoir leur beau-fils triste «*Si donc vous savez où la prendre, cette femme qu'il vous faut, prenez-là; et qu'elle soit belle ou laide, jeune ou vieille, riche ou pauvre, nous sommes décidés, mon vieux et moi, à vous donner consentement; car nous sommes fatigués de vous voir triste, et nous ne pouvons pas vivre tranquilles si vous ne l'êtes point*». (Ibid. p 144).

2-2-1-8- Germain et la petite Marie

La petite Marie est une de des voisines de Germain qui souffre de la misère. Elle voyage avec Germain à Fourche en s'occupant du petit Pierre pendant leur séjour dans le bois à cause d'un brouillard qui les oblige de passer la nuit dans la forêt «*Marie soigne en petite maman le bambin. Germain, qui a du cœur et du bon sens, admire naïvement cette fille, qui n'est point sotte, qui pense à tout*» (J. Giraud, 1927, p 151). Alors le petit Pierre est épris de la petite Marie, il dit à son père de lui prendre la petite Marie comme une autre mère. Pendant que Germain et la petite Marie sont dans les bois, la petite Marie est toujours la plus patiente que Germain «*La petite Marie était en nage, mais elle ne se plaignait ni ne s'inquiétait de rien. Occupée seulement de l'enfant, elle s'assit sur le sable et le coucha sur ses genoux, tandis que Germain explorait les environs, après avoir passé les rênes de la Grise dans une branche d'arbre*» (G. Sand, op. cit, p 80).

La petite Marie est plus pauvre que Germain, celui-ci vient d'une famille bien aisée, c'est la famille du père Maurice. La petite Marie explique sa pauvreté à Germain en disant «*Moi? Pas du tout. Je ne suis pas habituée,*

comme vous, à faire quatre repas, et j'ai été tant de fois me coucher sans souper, qu'une fois de plus ne m'étonne guère.» (Ibid. p 87). Nous pouvons dire que la vie des paysans est très modeste et simple, c'est quand la petite Marie répond à Germain, quand celui-ci dit qu'il ne peut pas faire cuire le gibier, la petite Marie: «Je me charge de vous le faire cuire sous la cendre sans goût de fumée. Est-ce que vous n'avez jamais attrapé d'alouettes dans les champs, et que vous ne les avez pas fait cuire La petite Marie voit que la pensée qu'elle vient à Germain dans les bois, concernant l'amour de Germain pour elle, est fausse car Germain n'est pas de bonne humeur dans les bois *«Allons, Germain, ne pensez plus à cela: c'est une idée qui vous est venue dans la nuit, parce que cette mauvaise aventure avait un peu dérangé vos esprits.»* Donc la petite Marie veut dénoncer cette idée de Germain *«Mais à présent il faut que la raison vous revienne; je vous promets d'oublier ce que vous m'avez dit et de n'en jamais parler à personne»*. Germain veut confirmer à la petite Marie que l'idée se marier avec elle est sérieuse et il ne craint personne *«Eh! Parles- en si tu veux. Je n'ai pas l'habitude de renier mes paroles. Ce que je t'ai dit était vrai, honnête, et je n'en rougirai devant personne»* (Ibid. p 113- 114).

Germain trouve que la petite Marie est plus aimable que la veuve *«Il pensa qu'une si jolie parure et des manières si enjouées siérait à l'âge et à l'esprit fin de la petite Marie, mais que cette veuve avait la plaisanterie lourde et hasardée, et qu'elle portait sans distinction ses beaux atours»* (Ibid. p 117).

Germain et la Petite Marie, personnages de conte, deviennent la clef d'un bonheur collectif, mais c'est la collectivité elle-même qui leur a accordé la possibilité de connaître ce bonheur. Pour l'auteur de la Mare au Diable qui clamera en 1851*«Je ne crois ni aux sorciers, ni aux prodiges»*, le véritable prodige, c'est déjà, dans la Mare au Diable, la bonté individuelle car, au-delà de la bonté individuelle naît la bonté collective dont les idéologies diverses ne

sont jamais plus ou moins, après tout, que des formes d'évangélisme» (G. Sand, 1980, p 12).

2-2-1-9 Germain et la veuve Guérin

Germain, qui au départ de chercher la veuve, ne voulait pas se remarier car il ne s'imaginait jamais retrouver meilleure femme que sa regrettée à qui il pensait toujours en silence, écouta tous ces arguments et finit par accepter. Son beau-père avait déjà arrangé une rencontre avec une jeune veuve de bonne réputation, fille de l'un de ses amis, le père Léonard. Germain devait se rendre chez lui de la part de son beau-père pour rencontrer la jeune veuve et voir s'ils se plaisaient. Il partirait le lendemain, samedi, avec la jument grise, arriverait dans la nuit et pourrait passer le dimanche avec la veuve pour faire sa connaissance. Il rentrerait le lundi matin avec une réponse.

Nous voyons que George Sand crée une nouvelle image du paysan: image peut-être idéalisée mais libérale, car son but est à la fois mystique et social. La dernière image de Germain, à genoux dans les sillons, remerciant Dieu de son bonheur, sert de complément à celle de Germain «chevalier». Elle n'a pas seulement symboliquement élevé Germain, le laboureur, au rang social de «chevalier», mais elle l'a initié aussi à un niveau spirituel plus noble encore: celui de la sensibilité romantique, qui sous-entend qu'un être est en rapport direct avec la Nature et avec les forces spirituelles généreuses dont cette dernière n'est qu'un aspect.

2-2-2Le personnage de la petite Marie

2-2-2-1Portrait physique

La petite Marie est une jeune fille d'une famille pauvre. Elle est la voisine de Germain. Elle a à peine seize ans. Elle partage avec Germain l'héroïsme du roman Elle est d'un physique assez frêle, mais plaisant, comme elle transparaît dans la description qu'en fait Germain sous le feu de la passion qu'il éprouve *«Elle n'a pas beaucoup de couleur, mais elle a un petit visage frais*

comme une rose de buissons! Quelle gentille bouche et quel mignon petit nez! Elle n'est pas grande pour son âge, mais elle est faite comme une petite caille et légère comme un petit pinson! [...] Comme on lit son bon cœur dans ses yeux, même lorsqu'ils sont fermés pour dormir!... Quant à de l'esprit, elle en a plus que ma chère Catherine n'en avait, il faut en convenir, et on ne s'ennuierait pas avec elle». (G. Sand, op. cit, p 101- 102).

La petite Marie est également désignée comme «la petite fille», ou «la petite Marie». Elle-même se désigne non comme une femme, mais comme une enfant «*Je ne suis pas une femme, dit naïvement Marie [...] Eh bien! Oui, je suis une enfant, dit-elle*». (Ibid. p 110).

2-2-2-2Portrait moral

La petite Marie est une fille courageuse car elle peut aller plus loin de chez elle et de se séparer de sa mère pour apporter de l'argent «*Marie est courageuse autant que fille riche et à la tête d'un gros travail puisse l'être*» (Ibid. p 64). Le courage de la petite Marie paraît aussi quand le fermier lui dit qu'il passera par chez elle un de ses jours, et il lui donnera encore quelque chose, ma petite Marie lui dit: «Je vous remercie beaucoup, et vous prie, quand vous repasserez par chez nous, de me faire avertir «*Tous les garçons de mon endroit iront vous recevoir, parce que chez nous, on aime fort les bourgeois qui veulent en conter aux pauvres filles! Vous verrez ça, on vous attendra*» (Ibid. p 134).

La petite Marie partage avec Germain la même bonté de caractère, ainsi que le même attachement à la famille. Elle est également prête à faire des sacrifices au nom du respect de ces valeurs, et accepte sa pauvreté d'une manière humble «*Tu n'aurais pas l'idée de trouver un homme riche? – Non, bien sûr, puisque je suis pauvre comme Job. [...] – Oh ! Pour cela, oui ! Assister ma mère est tout mon souhait*». (Ibid. p 99).

Nous pouvons dire que la petite Marie est vertueuse, malgré qu'elle est pauvre, car elle fuit le fermier des Ormeaux et aussi elle n'accepte pas son

cadeau, c'est quand le fermier court après elle dans la forêt dans la Mare au diable pour lui donner un louis d'or comme des frais pour son voyage. Alors la petite Marie jette le louis d'or au visage de fermier et ne le craint pas, elle lui dit «*Voilà, monsieur, le cadeau que je vous fais, moi! répondit à haute voix la petite Marie, en lui jetant son louis d'or au visage, et même assez rudement.*» (Ibid. p 134).

Nous voyons que George Sand «*en dédoublant les expériences initiatiques de ses personnages, auprès de la mare au Diable, donne une certaine autonomie au personnage de Marie, tant sur le plan psychologique qu'au niveau des schémas narratifs, tandis qu'elle soumet ses deux voyageurs à ce que Léon Cellier a appelé une «structure invisible dont le plan même a une signification*» (L. Cellier, 1977, pp. 118-137).

2-2-2-3 La petite Marie et le travail aux Ormeaux

Selon les coutumes des paysans, quand la fille arrive à l'âge de 16 ans, elle peut gagner son pain elle-même «*Puisque Marie est en âge (la voilà qui prend seize ans), il faut bien qu'elle fasse comme les autres, qu'elle gagne son pain et qu'elle aide sa pauvre mère.*» (G. Sand, op. cit, p 63). Alors la petite Marie voyage avec Germain pour travailler aux fermes des Ormeaux comme une bergère, de son côté, bien qu'elle soit pauvre et terrifiée à l'idée de partir travailler loin de chez elle, elle accepte son sort, sa pauvreté, et n'espère pas épouser un homme riche.

Nous trouvons que la petite Marie, en arrivant aux Ormeaux, elle ne trouve pas une place pour travailler comme une bergère aux fermes des Ormeaux car elle trouve que le fermier des Ormeaux est un gaillard qui court après les filles, mais la petite Marie réussit à échapper de lui avec le petit Pierre qui est avec elle «*C'est un gaillard endiablé pour courir après les filles.*» (Ibid. p 128). Alors les circonstances du séjour de Marie aux Ormeaux sont vagues et forment un véritable puzzle textuel puisqu'elles ne sont éclaircies que par des

bribes de texte, puis par le récit rétrospectif fait par le petit Pierre sur la grand-route. Ce qu'il en ressort d'essentiel, c'est que le fermier des Ormeaux, connu pour être «un coureur endiablé pour courir après les filles. Le fermier voulait embrasser la petite Marie contre son gré, puis lui a fait des propositions malhonnêtes, contre lesquelles elle s'est rebellée. Le petit Pierre étant intervenu pour la défendre, le fermier a voulu le battre, mais Marie a prétendu aller raccompagner l'enfant pour revenir ensuite. Tous deux sont alors partis dans la direction de Fourche, à la recherche de Germain.

Quand ils ont frappé à la porte du père Léonard, la servante les a pris pour des mendiants, a refusé de les faire entrer et les a envoyés à Mers. Mais comme le fermier des Ormeaux, qui les poursuivait, est passé quelques instants après, ils se sont enfuis vers la mare où ils ont enfin retrouvé Germain qui les cherchait, sachant que le fermier les poursuivait avec de mauvaises intentions.

2-2-2-4L'adroitement de la petite Marie dans le bois

La petite Marie en voyageant avec Germain, ils passeront la nuit dans le bois à cause du brouillard qui les oblige d'y rester «*Il nous faut donc attendre que ce brouillard se dissipe ; ça ne peut pas durer plus d'une heure ou deux. Quand nous verrons clair, nous chercherons une maison, la première venue à la lisière du bois ; mais à présent nous ne pouvons sortir d'ici; il y a là une fosse, un étang, je ne sais quoi devant nous ; et derrière, je ne saurais pas non plus dire ce qu'il y a, car je ne comprends plus par quel côté nous sommes arrivés*» (Ibid. p 81). Alors tous deux sont éveillés, mais sans se parler. Au lever du jour, ils se sépareront, dès la sortie du bois, à la requête de la Petite Marie. Tandis que Germain partira vers Fourche, animé par une «quête» qui n'a plus grand sens pour lui, Marie partira vers les Ormeaux accompagnée du petit Pierre qui a choisi d'aller avec elle.

Nous remarquons que, bien que les alentours de la Mare au diable paraissent être une zone spécialement hostile pour y passer la nuit, étant donné

le froid, la pluie, la nature sauvage des lieux et leur topographie diabolique, Germain va y faire une première halte quasi paradisiaque avec ses compagnons de voyage: le Petit Pierre, la plupart du temps endormi, et la Petite Marie. Faisant usage de son expérience et de son bon sens, la jeune bergère va produire pour le laboureur, de façon quasi magique pour des lieux aussi désolés et hostiles, un feu de bois, un bon repas (perdrix, châtaignes et vin) et un lit pour Petit Pierre. Pénétré, depuis la Brande, par le sentiment qu'il est guidé par une force mystérieuse, qu'il soupçonne d'être rattachée à la sorcellerie, Germain demande en plaisantant à la jeune fille si elle est sorcière; mais elle remplit ici la fonction d'une bonne fée. *«Ma foi, tu es une fille d'esprit, dit Germain, et tu sais faire le feu comme une petite sorcière de nuit. Je me sens tout ranimé et le cœur me revient.»* (Ibid. p 85). Alors les talents d'improvisation de la petite Marie, son calme et son courage suscitent en Germain tendresse et admiration. Ces sentiments vont le conduire progressivement à l'amour et cette évolution, au cours de cette première halte, est marquée par trois moments. Pendant le repas, aux compliments de Germain, Marie rétorque: *«Je ne suis pas une femme»*, entendant par là qu'elle est encore trop jeune pour le mariage. C'est l'affirmation d'un état pré adulte. Pendant la première partie de la nuit, dans le froid et le brouillard, alors que Marie et Petit Pierre sont endormis, Germain sent monter son désir dans une confusion croissante *«J'ai failli t'embrasser tout doucement [...] J'ai autant souffert cette nuit-là qu'un homme qui brûlerait à petit feu»*. (Ibid. p 151).

Germain est épris de la petite Marie car il voit qu'elle est très adroite et aussi qu'elle est une bonne élévatrice des enfants. Il découvre cela pendant leur séjours dans le boit en voyant comment la petite Marie s'occupe du petit Pierre et comment elle fait du feu de bois humide.

2-2-2-5 La petite Marie et le mariage avec un vieux

La petite Marie ne veut pas se marier avec un vieil homme, alors elle refuse la demande de Germain quand celui-ci lui propose de se marier un vieux comme lui. La petite Marie lui dit qu'elle aime les jeunes hommes comme Bastien *«J'aimerais l'âge de Bastien, quoique Bastien ne soit pas si joli homme que vous.»* (Ibid. p 99).

Germain essaie de convaincre la petite Marie de ne pas travailler aux Ormeaux et de penser au mariage. Nous trouvons que Germain dit ces paroles à la petite Marie car il a l'intention de se marier avec elle *«Que veux-tu! Ça me paraissait ainsi dans ce moment-là, et à présent ça me paraît autrement. Tu ferais mieux de trouver un mari»* (Ibid. p 99). Il veut supprimer cette pensée de la petite Marie, car celle-ci, le voit trop vieux pour elle *«Je t'en prie, comme je t'aime, et tâche d'oublier mon âge. Pense que c'est une fausse idée qu'on se fait quand on croit qu'un homme de trente ans est vieux. D'ailleurs je n'ai que vingt-huit ans! Une jeune fille craint de se faire critiquer en prenant un homme qui a dix ou douze ans »* (Ibid. p 108).

La petite Marie voit que si la femme épouse un homme plus âgé qu'elle, ce n'est pas bien car il a beaucoup de défauts, c'est selon les paroles de sa mère *«C'est qu'une femme de soixante ans est bien à plaindre quand son mari en a soixante-dix ou soixante-quinze, et qu'il ne peut plus travailler pour la nourrir. Il devient infirme, et il faut qu'elle le soigne à l'âge où elle commencerait elle-même à avoir grand besoin de ménagement et de repos. C'est ainsi qu'on arrive à finir sur la paille»* (Ibid. p 109).

Nous voyons que La petite Marie respecte Germain et le considère comme son oncle ou son père, et elle ne songe pas l'aimer, ni à penser à se marier avec lui *«Je vous aime bien, mais quoique votre âge ne vous enlaidisse pas, il me fait peur. Il me semble que vous êtes quelque chose pour moi, comme un oncle ou un parrain; que je vous dois le respect»* (Ibid. p 110).

Germain veut confirmer à la petite Marie qu'il est le plus fort que les hommes qui sont moins âgés que lui, c'est quand il la défend contre le fermier des Ormeaux, donc il veut lui dire que la vieillesse n'empêche pas les hommes d'être forts «*Je te prierai de te demander à toi-même si, quand il s'agit de défendre une femme et de punir un insolent, un homme de vingt-huit ans n'est pas trop vieux! Je voudrais un peu savoir si Bastien, ou tout autre joli garçon, riche de dix ans moins que moi, n'aurait pas été écrasé par cet homme-là, comme dit Petit-Pierre : qu'en penses-tu ?*» (Ibid. p 139).

A la fin, la petite Marie peut accepter le mariage avec Germain, mais elle ne l'avoue pas. C'est quand elle sait les faits du diable dans sa maison, elle n'en parle à Germain car elle craint que Germain va changer l'avis de se marier avec elle «*La petite Marie comprenait mieux la vérité, mais elle n'osait en parler à Germain, de peur de le voir revenir à son idée de mariage, et elle feignait avec lui de ne s'apercevoir de rien*» (Ibid. p 142).

Nous pouvons dire que la petite Marie ne refuse pas Germain à cause de sa vieillesse, mais c'est à cause des différences financière entre eux (la richesse de Germain et la pauvreté de la petite Marie). A la fin, elle accepte l'amour de Germain et ils se marient.

2-2-2-6 La petite Marie et la famille Maurice

La famille Maurice est la voisine de la petite Marie et de sa mère, la mère Guillette. Cette famille aide la petite Marie en voyageant pour son travail aux fermes des Ormeaux en faisant Germain de l'emmener avec lui. Nous voyons que le père Maurice, comme est un bon avec ses voisins, aide la mère Guillette, sa pauvre voisine, de renoncer de son idée d'envoyer sa fille, la petite Marie, aux fermes des Ormeaux et de travailler avec lui car Ormeaux est très une région très loin pour la petite Marie «*Mère Guillette, dit le vieux laboureur, s'il ne fallait que cinquante francs pour vous consoler de vos peines et vous dispenser d'envoyer votre enfant au loin, vrai, je vous les ferais trouver, quoique*

cinquante francs pour des gens comme nous ça commence à peser. Mais en toutes choses il faut consulter la raison autant que l'amitié» (Ibid. p 63).

Germain en emmenant la petite Marie pendant son voyage, seulement il veut l'aider. Il est chaste comme les gens de son milieu qui ont de bons mœurs, ce qui fait le père Maurice et la mère Guillette pensent que c'est impossible pour Germain d'avoir une coupable pensée auprès de la petite Marie «*Mais la chasteté des mœurs est une tradition sacrée dans certaines campagnes éloignées du mouvement corrompu des grandes villes, et, entre toutes les familles de Belair, la famille de Maurice était réputée honnête et servant la vérité. Germain s'en allait chercher femme; Marie était une enfant trop jeune et trop pauvre pour qu'il y songeât dans cette vue, et, à moins d'être un sans cœur et un mauvais homme, il était impossible qu'il eût une coupable pensée auprès d'elle. Le père Maurice ne fut donc nullement inquiet de lui voir prendre en croupe cette jolie fille; la Guillette eût cru lui faire injure si elle lui eût recommandé de la respecter comme sa sœur»* (Ibid. p 65).

2-2-2-7La petite Marie et sa mère

La petite Marie vivait avec sa pauvre mère, c'est la mère Guillette. Elle va travailler comme une bergère dans les fermes des Ormeaux pour aider sa pauvre mère, la mère Guillette. Malgré que la séparation de la petite Marie de sa mère est difficile, mais elle part en souffrant car c'est la première fois qu'elle quitte sa mère «*Nous avons souffert, ma pauvre mère et moi. Nous avons du chagrin, mais nous ne perdions jamais courage»* (Ibid. p 85).

Germain croit que la petite Marie, en revenant des Ormeaux sans travail, elle et sa mère vont souffrir de la misère, mais vraiment elles ne la souffrent pas, car la mère Guillette trouve toujours sa petite provision de bois ne diminuait pas et aussi son hangar se trouve rempli malgré qu'elle le laisse vide. Nous trouvons que la mère Guillette est inquiète et elle réjouit à la fois, mais elle ne le parle jamais à personne car elle craint qu'on la considère comme une

sourcière *«La mère Guillette ne put jamais comprendre comment sa petite provision de bois ne diminuait point, et comment son hangar se trouvait rempli le matin lorsqu'elle l'avait laissé presque vide le soir. Il en fut de même du blé et des pommes de terre. Quelqu'un passait par la lucarne du grenier, et vidait un sac sur le plancher sans réveiller personne et sans laisser de traces»* (Ibid. p141). La petite Marie, elle aussi, ne peut pas dire quelque chose à Germain craignant qu'il l'abandonne en croyant qu'elle a une liaison avec le diable, elle et sa mère.

La mère Guillette voit que c'est vraiment le diable qui a fait ces faits, mais elle a peur de lui car un jour, il va la tuer à cause de ses bienfaits qu'il les lui donne *«Elle pensait bien que le diable s'en mêlait, mais elle n'était pas pressée de se brouiller avec lui en appelant les exorcismes du curé sur sa maison; elle se disait qu'il serait temps, lorsque Satan viendrait lui demander son âme en retour de ses bienfaits»* (Ibid. p 141- 142).

2-2-2-8La petite Marie et le petit Pierre

Nous voyons que c'est grâce à la petite Marie que Germain au petit Pierre de voyager avec eux. La petite Marie s'occupe du petit Pierre pendant leur voyage, ce qui le fait attacher à elle pendant tout le voyage. Nous pouvons dire que le petit Pierre est la cause du mariage de la petite Marie et son père Germain.

La petite Marie est aimable avec le petit Pierre, c'est quand elle lui répond en lui disant qu'ils ont passé les bois où il y a des méchants bêtes quand le petit Pierre accuse son père par la menterie en lui disant les méchants bêtes vont le manger s'il va avec eux *«Mon petit Pierre, que ton père ne ment jamais. Nous avons passé les grands bois pendant que tu dormais, et nous sommes à présent dans les petits bois, où il n'y a pas de méchantes bêtes.»* (Ibid. p 92).

Les paroles dites par le petit Pierre, c'est qu'il veut que son père lui prenne la petite Marie comme une nouvelle mère, attirent l'attention de Germain. Celui-ci dit en répondant à la petite Marie quand celle-ci lui demande de dormir à côté de son fils dans les bois «*C'est toi qui dormiras, répondit le laboureur, et moi je vous garderai tous les deux, car jamais je n'ai eu moins envie de dormir; j'ai cinquante idées dans la tête.*» (Ibid. p 97). Nous pouvons dire que c'est la première fois que Germain pense à la petite Marie. Celle-ci se moque de Germain d'avoir cinquante idées «*Cinquante, c'est beaucoup, dit la fillette avec une intention un peu moqueuse; il y a tant de gens qui seraient heureux d'en avoir une!*» Germain lui répond: «*Eh bien, si je ne suis pas capable d'en avoir cinquante, j'en ai du moins une qui ne me lâche pas depuis une heure*» (Ibid. p 97).

2-2-3Le personnage du petit Pierre

2-2-3-1Portrait physique et moral

Le petit Pierre est le fils aîné de Germain et de Catherine, sa défunte femme. Il a sept ans. Il est un bel enfant, plein de vie. Il est décrit par l'auteur comme un «*enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler au petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance.*» (Ibid. p 39).

Nous pouvons dire que le petit Pierre est un enfant raisonnable, il a dormi dans le bois et quand il se réveille, il dit à son père s'il y a des méchants bêtes car son père lui a déjà dit s'il va avec eux, les méchants bêtes vont le manger, son père en lui répondant (non), le petit Pierre accuse son père par la menterie «*Tu as donc menti quand tu m'as dit que si j'allais avec toi dans les grands bois les loups m'emporteraient?*» (Ibid. p 92).

La raison du petit Pierre est claire, c'est quand Germain dit au petit Pierre qu'il ne veut pas entendre ce que le fermier a fait avec la petite Marie et

que le petit Pierre ne doit pas le se souvenir. Le petit enfant dit à son père «En ce cas, je vas l'oublier encore» (Ibid. p 138).

L'éveil du petit Pierre est évident quand il raconte fièrement l'aventure du fermier chez à son père «*Cet homme-là t'a dit quelque chose de vilain, quelque chose que tu m'as dit de ne jamais répéter et de ne pas m'en souvenir : aussi je l'ai oublié bien vite. Cependant, si mon père veut que je lui dise ce que c'était...*» (Ibid. p 137-138). Le petit Pierre dit à son père qu'il garde ce qu'il lui raconte, concernant l'aventure du fermier avec la petite et qu'il ne le dit à la petite Marie qu'à la maison «*Mon petit père, dit l'enfant, je n'ai pas pensé à dire à la petite Marie ce que je t'avais promis. Je n'ai pas eu le temps, mais je le lui dirai à la maison, et je le dirai aussi à ma grand'mère*» (Ibid. p 139). Cela nous montre que le petit Pierre est éveillant et raisonnable.

2-2-3-2Le voyage du petit Pierre

Le petit Pierre part avec son père Germain et la petite Marie pendant leur voyage à Fourche. Il oblige les deux autres voyageurs à l'accepter comme compagnon de voyage, sans leur laisser une trop grande alternative, grâce à sa désobéissance obstinée, à l'intervention de Marie en sa faveur et à sa gentillesse désarmante «*C'est à lui que les voyageurs devront un retard de plusieurs heures au départ, retard qui les contraindra à voyager de nuit. Mais l'enfant exercera auprès d'eux, tout au long du voyage, lorsqu'il ne dormira pas, une fonction de mascotte et d'intercesseur quasi divin, constamment animé par une sorte de fatalité généreuse*⁴. Tout comme dans le conte, le héros-voyageur central de la Mare au Diable se trouve donc nanti, dans la première partie de son voyage, de compagnons-voyageurs dont il n'avait pas prévu la présence à l'origine» (B. Lane, op. cit, p. 73).

Nous voyons que le voyage est pendant l'automne. Partis avec plusieurs heures de retard, à cause de Petit Pierre, les voyageurs se mettent en route «une heure avant la montée de la lune» au lieu de partir en début d'après-midi, comme

cela avait été prévu au départ par le père Maurice. Leur entrée dans la grande Brande, lande inculte où poussent les fougères, marque clairement un «seuil». Ayant quitté la route pour gagner les bois, Germain perd son chemin, tandis que le paysage où ils avancent devient véritablement plus irréel et lourd en connotations diaboliques : lune voilée, brouillard rampant, flaques, «la lande unie et blanche comme une nappe de neige». Ils semblent avancer dans un paysage lunaire, à la limite du surnaturel. Au fur et à mesure de leur avancée, le paysage apparaît de plus en plus diffus: comme un monde à l'envers, «routes pleines d'eau [...] prairie [...] sous la rivière». Le paysage est aussi fait d'obscurité et de brumes: «Je ne vois plus ni ciel ni terre», dit Germain. Une perception normale de la réalité n'est plus possible. Mais leur entrée dans un bois peuplé de chênes avec «un étang, une mare, je ne sais quoi», dit Germain, marque leur passage dans une autre zone: celle de la mare au Diable. Les voyageurs viennent, selon les conventions de la géographie rituelle, d'entrer dans un «autre monde».

Nous remarquons que le petit Pierre dès le début du voyage aime la petite Marie car il voit que c'est elle qui prend son parti pour voyager avec eux «*Quand il reconnut que son père cédait, il prit la main de Marie dans ses deux petites mains brunies par le soleil, et l'embrassa en sautant de joie et en la tirant vers la jument, avec cette impatience ardente que les enfants portent dans leurs désirs*» (G. Sand, op. cit. p 74).

2-2-3-3 L'innocence du petit Pierre

Le petit Pierre, après qu'il retourne de son voyage avec son père et la petite Marie, joue avec les enfants de son village en oubliant tout ce qui s'est passé pendant le voyage «*Quand, le lendemain, le petit Pierre se leva avec les alouettes, au point du jour, n'étant plus excité par les événements extraordinaires des jours précédents, il retomba dans l'apathie des petits paysans de son âge, oubliant tout ce qui lui avait trotté par la tête, et ne songea*

plus qu'à jouer avec ses frères et à faire l'homme avec les bœufs et les chevaux.» (Ibid. p 141).

Nous remarquons que cette scène nous fait savoir que les enfants de la campagne inspirent leurs jeux de leur environnement, c'est comme le fait le petit Pierre et ses frères. Ils font une scène de leur vie champêtre, un homme avec les bœufs et les chevaux.

Le petit Pierre raconte l'aventure du fermier des Ormeaux à son père. Il explique à son père quand lui et la petite Marie arrivent dans la ferme, il monte dans la crèche pour jouer et le fermier ne le voyant pas, embrasse la petite Marie. Quand le petit Pierre explique cet aventure à son père, Son père lui explique que c'est la coutume de l'endroit, c'est comme la grand- mère embrasse les jeunes filles pour les éprouver qu'elle est comme leur mère. Germain dit cette parole au petit Pierre pour lui faire savoir que c'est normal et ne supprime pas son innocence *«J'ai cru que c'était une honnêteté, une coutume de l'endroit aux arrivées, comme, chez vous, la grand'mère embrasse les jeunes filles qui entrent à son service, pour leur faire voir qu'elle les adopte et qu'elle leur sera comme une mère»*. (Ibid. p 137).

2-2-3-4 L'amour du petit Pierre pour la petite Marie

L'amour de Petit Pierre pour la petite Marie est évident. La cause de cet amour, c'est leur séjour ensemble dans le bois *«Alors Germain en revenant chez lui, il finit par épouser la petite Marie que le petit Pierre a toujours appelée sa petite mère depuis la nuit de la Mare au Diable»* (M. Saint- Girardin, 1859, p 515- 516).

L'amour du petit Pierre pour la petite Marie est évident quand Germain demande à son fils de prier pour sa mère morte, le petit Pierre dit *«Je vas dire ma prière, reprit l'enfant ; je n'ai pas pensé à la dire ce soir. Mais je ne peux pas la dire tout seul; j'en oublie toujours un peu. Il faut que la petite Marie m'aide»* (G. Sand, op. cit, p 94).

Nous pouvons dire que le Petit Pierre incarne la médiation symbolique entre sa mère biologique et la future femme de son père. Il dit à son père «*Mon petit père, pourquoi donc est-ce que tu parles toujours de ta femme aujourd'hui puisqu'elle est morte ?... Je l'ai vu mettre dans une belle boîte de bois blanc [...]. Elle était toute blanche et toute froide, et tous les soirs ma tante me fait prier le bon Dieu pour qu'elle aille se réchauffer avec lui dans le ciel [...]. Je vas dire ma prière.- Je vas t'aider, dit la jeune fille. Viens là, te mettre à genoux sur moi.* ” A la lueur du feu du bivouac, Germain regarde “ *son petit ange assoupi sur le cœur de la jeune fille qui [...] s'était laissée aller aussi à une rêverie pieuse et priait mentalement pour l'âme de Catherine.*». Ainsi, le travail de séparation accompli, le remariage est-il envisageable [...] Si tu veux me donner une autre mère, je veux que ce soit la petite Marie.» (Ibid. p 95-96). Le petit Pierre a dit ces paroles pendant que la petite Marie l'aide à faire la prière pour sa mère morte, pendant le fait de la prière, Pierre dort et tout à coup il se réveille, disant ces mots puis il continue à dormir sans attendre la réponse de son père. Nous voyons que le petit Pierre est très attaché à son père, et se prend d'affection pour la petite Marie au cours du voyage qu'ils entreprennent tous trois.

A leur arrivée à Fourche, Germain demande à son fils s'il préfère aller avec lui chez la veuve Guérin ou il veut aller avec la petite Marie aux Ormeaux. Germain a dit cela au petit Pierre car il voit qu'il est attaché aux mains de la petite Marie et il ne veut pas se séparer d'elle. Le petit Pierre répond à son père, il dit «*Je m'en vais avec ma Marie mignonne: tu viendras me chercher quand tu auras fini de te marier; mais je veux que Marie reste ma petite mère.*» (Ibid. p 114).

Germain dit à son fils qu'il aime la petite Marie et il veut se marier avec elle, mais c'est la petite Marie qui refuse car celle-ci voit que Germain est trop vieux pour elle. Le petit Pierre dit à son père qu'il va convaincre la petite Marie

car celle-ci ne refuse pas sa demande «*Sois tranquille, mon père, je lui ferai dire oui: ma petite Marie fait toujours ce que je veux*» (Ibid. p 114). Donc le petit Pierre pour son amour pour la petite Marie, influence également Germain qui est très préoccupé par le bonheur de ses enfants surtout le petit Pierre. Nous croyons que le petit Pierre joue un rôle d'entremetteur entre son père et la petite Marie.

2-2-4 Le personnage du père Maurice

2-2-4-1 Portrait physique et moral

Le père Maurice est le beau-père de Germain, le père de sa défunte épouse. Il est le propriétaire des terres et le chef de cette famille de modèle traditionnel. On ne connaît pas son âge, mais il doit être assez âgé, car il est désigné comme un «vieillard». C'est le modèle du patriarche, expérimenté et respecté par ses proches.

Le père Maurice est un homme de raison et d'expérience, contrairement à Germain qui est un homme de cœur plein de naïveté. Il réussit à convaincre Germain de se remarier et il est à l'origine de son voyage pour rendre visite à une potentielle épouse avec laquelle il a arrangé une rencontre «*Quand il s'agit d'un mariage d'amour, il faut s'attendre à perdre du temps; mais quand c'est un mariage de raison entre deux personnes qui n'ont pas de caprices et savent ce qu'elles veulent, c'est bientôt décidé*» (Ibid. p 57). Nous voyons bien que ces mots reflètent plus la volonté du père que les sentiments de Germain, qui lui ne sait pas encore ce qu'il veut.

Nous voyons que le père Maurice est sage. Il n'oblige pas à Germain d'épouser forcément la veuve Guérin, il lui dit que c'est la volonté de Dieu: «*Allons! Que la volonté de Dieu soit faite! L'amitié ne se commande pas!*» (Ibid. p 140).

2-2-4-2 Le père Maurice et le rôle du chef de la famille

Nous voyons que, pour la famille paysanne, le chef de la famille est très important pour garder sa famille, c'est comme le dit le père Maurice à Germain «*Il faut toujours songer, dans une famille, à ne pas laisser des mineurs sans un chef pour les bien conseiller et régler leurs différends* » (Ibid. p 55).

Dès le début de l'histoire, le beau-père de Germain essaie de convaincre son gendre, à force de raisons, qu'il est mieux pour lui et pour la famille qu'il ne tarde pas à se remarier. De plus, il lui conseille d'épouser une femme ni trop jeune ni trop belle, et qui aurait un capital à apporter à la famille. Bien que cela ne dise rien à Germain, il ne peut même pas penser à désobéir au conseil «paternel» tant il est ancré en lui que son devoir envers sa famille est plus important. Il accepte donc de partir rencontrer la veuve dont son beau-père lui a parlé «*C'est dit, mon père. Je vais tâcher de lui plaire et qu'elle me plaise*» (Ibid. p 57). Il part donc «*ne se formulant pas à lui-même de belles raisons de résistance et d'égoïsme, mais souffrant d'une douleur sourde, et ne luttant pas contre un mal qu'il fallait accepter*» (Ibid. p 59).

Nous voyons que le chef de famille semble prendre une grande part dans l'arrangement des mariages. C'est le père Maurice qui vient parler à Germain pour le convaincre de se remarier, en évoquant toutes sortes de raisons auxquelles Germain ne peut qu'acquiescer. Il représente le côté raisonnable de cette famille, bien qu'il ne soit pas dépourvu de cœur. Il a par ailleurs tout arrangé à l'avance, car il sait que Germain acceptera sa demande «*Je te dis que tu l'aimeras: c'est un bon sujet, une femme de grand cœur; je ne l'ai pas vue depuis longtemps, elle n'était pas laide fille alors; mais elle n'est plus jeune, elle a trente-deux ans. Elle est d'une bonne famille, tous braves gens, et elle a bien pour huit ou dix mille francs de terres, qu'elle vendrait volontiers pour en acheter d'autres dans l'endroit où elle s'établirait; car elle songe aussi à se*

remarier, et je sais que, si ton caractère lui convenait, elle ne trouverait pas ta position mauvaise» (Ibid. p 53).

Le père Maurice est aussi celui qui doit donner son accord final pour le mariage de Germain et Marie. Même si la mère Maurice est d'accord, rien n'est pensable sans la bénédiction du patriarche *«Germain, dit la mère Maurice, vous allez me promettre de vous tenir tranquillement pendant toute une semaine, de ne point vous tourmenter, de manger, de dormir, et d'être gai comme autrefois. Moi, je parlerai à mon vieux, et si je le fais consentir, vous aurez alors le vrai sentiment de la fille à votre endroit»* (Ibid. p 147).

Nous pouvons dire qu'avec le personnage du père Maurice, George Sand nous donne un modèle de famille qui est dépeint, dans ce roman, d'une famille traditionnelle de type patriarcal, avec un grand rôle décisionnel du chef de famille, ici le père Maurice, et une répartition des rôles hommes-femmes bien définis. Les femmes quant à elles ont un rôle plus discret, mais non moins important.

2-2-4-3 Le père Maurice et Germain

Nous voyons que Germain est soumis à son beau-père, car le père Maurice est le chef de la famille. Quand celui-ci lui parle de son mariage avec une nouvelle femme, Germain lui dit *«Je ferai votre volonté comme je l'ai toujours faite.»* (Ibid. p 49).

Le père Maurice propose à Germain d'épouser une veuve, c'est la fille de Léonard qui habite à Fourche. Cette fille a trente-deux ans. Le père de cette veuve est l'ami du père Maurice. La cause du choix de cette femme par le père Maurice, c'est qu'elle porte le même nom de Catherine, l'honnêteté de sa famille et aussi ses bonnes affaires. Alors le père Maurice choisit la veuve Guérin comme une femme pour Germain à cause de sa bonne conduite et ses écus qui, pour lui, apporteront de l'aide financière pour des nouveaux enfants dans le présent et de sa tranquillité pour l'avenir.

Nous voyons que pour les paysans, le travail à la terre est très important, c'est comme l'explique le père Maurice en disant à Germain qu'il l'accepte comme un mari pour sa fille car Germain est un bon travailleur et c'est la seule richesse de Germain, car Germain était très pauvre en épousant la fille du père Maurice «*Quand je t'ai pris pour gendre, quoique ma fille fût riche et toi pauvre, je ne lui ai pas fait reproche de t'avoir choisi. Je te voyais bon travailleur, et je savais bien que la meilleure richesse pour des gens de campagne comme nous, c'est une paire de bras et un cœur comme les tiens*» (Ibid. p 56). Donc nous trouvons que la richesse pour l'homme de la campagne, ce sont ces bons bras pour travailler à la terre, mais pour la femme, son travail dans la maison est mieux, pour conserver, non pour acquérir.

Les membres de la famille Maurice agissent quelquefois au nom de la raison (comme le père Maurice notamment), mais ils peuvent également changer d'avis au nom de l'amour et du respect de l'autre, qui sont très présents dans les relations familiales.

2-2-4-4 Le père Maurice et ses voisins:

Le père Maurice est un bon homme avec ses voisins. Il veut aider la mère Guillette, sa pauvre voisine, de renoncer de son idée d'envoyer sa fille, la petite Marie, aux fermes des Ormeaux et de travailler avec lui car Ormeaux est très une région très loin pour la petite Marie «*Mère Guillette, dit le vieux laboureur, s'il ne fallait que cinquante francs pour vous consoler de vos peines et vous dispenser d'envoyer votre enfant au loin, vrai, je vous les ferais trouver, quoique cinquante francs pour des gens comme nous ça commence à peser. Mais en toutes choses il faut consulter la raison autant que l'amitié*» (Ibid. p 63).

La mère Guillette est habituée de venir chez le père Maurice. Celui-ci lui dit «*Vous êtes venue chercher le feu du soir, mère Guillette, lui dit le vieillard. Voulez-vous quelque autre chose?*» (Ibid. p 60). La mère Guillette répond au

père Maurice en disant «*Je ne suis pas qu'émandeuse, vous le savez, et je n'abuse pas de la bonté de mes amis [...] C'est la vérité; aussi vos amis sont toujours prêts à vous rendre service.*».(Ibid.). Le père Maurice en disant ces mots, nous affirme sa bonté avec ses voisins.

2-3 Les personnages secondaires dans le roman *la Mare au diable*

Les personnages secondaires, ils sont la mère Maurice, la veuve Guérin, le fermier des Ormeaux, la vieille et la mère Guillette. Nous donnerons seulement un portrait physique et moral pour des personnages secondaires. S'ils ont un rôle dans l'intrigue et un rapport avec les autres personnages, nous l'avons déjà mentionné avec les personnages principaux

2-3-1 Le personnage de la mère Maurice

2-3-1-1 Portrait physique et moral

La mère Maurice est mentionnée au début de l'histoire mais n'apparaît qu'à la fin. On ne connaît pas grand-chose d'elle, son rôle est plus discret que celui de son époux. La mère Maurice est, comme tous les autres personnages faisant partie de cette famille campagnarde. Elle est une femme aimante et vertueuse. C'est grâce à elle que Germain retournera voir la petite Marie pour lui demander sa main. La mère Maurice, en entendant les aveux de Germain, elle accepte de prendre Marie comme une belle-fille et promet de parler au père Maurice «*C'est une enfant qui mérite que nous l'aimions et que nous passions par-dessus sa jeunesse*» (Ibid. p 147).

La mère Maurice représente le côté tout aussi raisonné mais plus affectif de la famille, et en tant que femme elle semble plus encline à se mettre à l'écoute des sentiments de l'autre et à exprimer les siens «*Allons! Dit la mère Maurice, je vous laisse tranquille pour aujourd'hui, Germain; peut-être que demain vous serez plus confiant avec moi, ou bien que votre belle-sœur sera plus adroite à vous questionner*» (Ibid. p 145). C'est ainsi le rôle de la mère Maurice, c'est que de s'occuper des affaires du cœur dans la famille.

2-3-2 La veuve Guérin

2-3-2-1 Portrait physique et moral

La veuve Guérin, c'est la femme proposée par le père Maurice à Germain. Elle habite à Fourche. Elle est la fille de son ami, le père Leonard. Elle est décrite par le père Maurice *«C'est un bon sujet, une femme de grand cœur ; je ne l'ai pas vue depuis longtemps, elle n'était pas laide fille alors; mais elle n'est plus jeune, elle a trente-deux ans»* (Ibid. p53). Elle n'a pas d'enfant. Elle est décrite comme une femme qui *«ne manquait pas de fraîcheur. [...] Elle avait l'air hardi et content d'elle-même, et ses cornettes garnies d'un triple rang de dentelle, son tablier de soie, et son fichu de blonde noire étaient peu en rapport avec l'idée qu'il [Germain] s'était fait d'une veuve sérieuse et rangée»* (Ibid. p 117).

Bien qu'elle ait le même prénom que la défunte femme de Germain, elle a un caractère bien différent des membres de la famille Maurice et de Marie. C'est une femme qui aime s'amuser et profiter de sa position de force. Elle aime à manipuler, joue avec ses prétendants, ce qui déplaît beaucoup à Germain *«Pardon, père Léonard, votre fille a le droit d'agir comme elle l'entend, et je n'ai pas celui de la blâmer. À sa place, moi, j'agisrais autrement; j'y mettrais plus de franchise et je ne ferais pas perdre de temps à des hommes qui ont sans doute quelque chose de mieux à faire qu'à tourner autour d'une femme qui se moque d'eux»*. (Ibid. p 123).

Germain voit que si les apparences sont là, la richesse ostentatoire de la maison qui, au milieu d'un village, prétend être maison de ville, la vanité et l'élégance exagérée de Catherine qui est coquette et vaine, la personnalité monstrueuse du père Léonard, rusé et borné qui encourageait sa fille à des habitudes d'orgueil et de déloyauté, la servilité imbécile des prétendants font que cet univers stéréotypé du conte va contre son idéologie même. Alors tout cela cause le changement d'avis de Germain qui vient pour se marier avec elle.

2-3-3 Le fermier des Ormeaux

2-3-3-1 Portrait physique et moral

C'est chez le fermier des Ormeaux que se rend Marie pour travailler, «*Un homme entre deux âges, brun, robuste, habillé comme un demi-bourgeois*». (Ibid. p 130). Il essaie de profiter d'elle et lui offre de l'argent en échange. Marie refuse et se sauve de chez lui, à la suite de quoi le fermier la poursuit pour tenter encore une fois de l'amadouer avec une pièce d'or.

C'est un personnage qui, comme la veuve, ne partage pas le caractère vertueux de la famille Maurice. Il est connu aux alentours comme «*un gaillard endiablé pour courir après les filles*». (Ibid. 128). En s'enquérant de la petite Marie et le petit Pierre dans les maisons voisines, il apprit que le fermier des Ormeaux était également passé peu de temps après Marie, et qu'il avait la réputation d'un coureur de jupons. Commenant à comprendre ce qui se tramait, Germain courut chercher sa jument grise et partit en direction du bois à la recherche de Pierre et Marie.

Le fermier des Ormeaux ment à Germain en lui disant qu'il cherche Marie pour lui rapporter une chose qu'elle a oubliée. Quand son mensonge devient évident pour Germain, celui-ci tente de lui donner une leçon, à laquelle le fermier répond par une plaisanterie «*Tu me fais peine! Répondit Germain en lui poussant la face contre terre, et j'ai hâte de ne plus voir ta méchante mine. Tiens, rougis si tu peux, et tâche de prendre le chemin des affronteux quand tu passeras par chez nous.*» (Ibid. p 135).

2-3-4 La vieille

Le personnage de la vieille fait une courte apparition lorsque Germain est à la recherche de Marie et Pierre qui se sont enfuis de la ferme des Ormeaux. Il la croise à l'endroit où ils ont bivouaqué dans la forêt. Elle explique que l'endroit est maléfique et s'appelle la Mare au Diable. C'est à ce moment de l'histoire que l'on comprend le titre de l'œuvre, et l'importance de la nuit passée

dans la forêt, où les connexions entre les personnages se sont créées «*C'est ici la Mare au Diable. C'est un mauvais endroit, et il ne faut pas en approcher sans jeter trois pierres dedans de la main gauche, en faisant le signe de croix de la main droite: ça éloigne les esprits. Autrement il arrive des malheurs à ceux qui en font le tour*» (Ibid. p 129).

La vieille sourde raconte cet accident à Germain en lui disant qu'un petit enfant qui s'est noyé dans cette mare et c'est à cause d'un grand orage, les mauvais esprits ont jeté l'enfant dans l'eau. Alors on avait planté une belle croix dans cette mare et chaque personne entre dans cette mare, doit jeter des trois pierres avec cette façon mentionnée pour éviter les mauvais esprits. La vieille ajoute «*Si quelqu'un avait le malheur de s'arrêter ici la nuit, il serait bien sûr de ne pouvoir jamais en sortir avant le jour. Il aurait beau marcher, marcher, il pourrait faire deux cents lieues dans le bois et se retrouver toujours à la même place*» (Ibid. p 130). Nous pouvons dire que cette vieille femme est le stéréotype de la sorcière berrichonne.

2-3-5 La mère Guillette

La mère Guillette est la voisine de la famille Maurice. Elle habite une chaumière forte pauvre à deux portées de fusil de la ferme. Mais c'était une femme d'ordre et de volonté. Sa pauvre maison était propre et bien tenue, et ses vêtements rapiécés avec soin annonçaient le respect de soi-même au milieu de la détresse. Elle fait une très courte apparition dans le roman.

2-4 Les thèmes dans *la Mare au diable*

Nous arrivons aux thèmes abordés dans *la Mare au diable*. Nous allons analyser quatre thèmes, ils sont la vie champêtre, l'amour, le mariage et les Noces de la campagne.

2-4-1 Le thème de la vie champêtre

Nous allons premièrement définir le mot «vie», suivi d'une épithète, d'un emploi, est selon le Petit Robert: Part de l'activité humaine, type d'activité

qui s'exerce dans certaines conditions, certains domaines. Le mot «champêtre», c'est- à- dire qui «appartient aux champs, à la campagne cultivée= agreste, bucolique, pastoral, rural, rustique, Vie champêtre, Travaux champêtres».

Le mot travail est mentionné (56 fois) et aussi le mot laboureur (56 fois), ce qui nous affirme l'existence de ce thème. Alors nous allons regrouper les idées principales pour traiter ce thème. George Sand veut nous montrer le travail du paysan à la terre et surtout le labourage. Elle consacre les deux premiers chapitres intitulés «l'auteur au lecteur et le labour» au thème de la vie champêtre. Elle guidera notre étude du livre sur: la condition du travail paysan contrasté à la vie du «seigneur», en quelque sorte, de celui qui en fait le plus et qui s'enrichit le moins. Les paysans travaillent au labourage de la terre. Ils travaillent durement, mais ils gagnent un peu.

George Sand célèbre dans la préface de *la Mare au diable* les basses classes sociales et les paysans en particulier, car selon elle, les paysans sont les seules qui gagnent leur pain avec la sueur de leur front. A cet effet elle le fait d'ailleurs dans sa préface

«A la sueur de ton visaige. Tu gagnerois ta pauvre vie. Après long travail et usaige. Voicy la mort qui te convie.» (Ibid. p 29). Ce chant du labourage nous montre la dure journée du travail des paysans.

Le narrateur commence par faire part d'une réflexion sur les peintures d'Holbein et d'autres artistes. Il questionne la façon sombre et morbide dont les artistes du Moyen- âge dépeignaient la société et y compare la vision véhiculée par les artistes contemporains. La mort était alors considérée comme la punition du riche et la bénédiction du pauvre, alors qu'elle n'est aujourd'hui que la fin et le nouveau du processus de la vie, une vie dont tous doivent profiter et que tous doivent célébrer. Le narrateur questionne également le rôle de l'artiste, avant de commencer à raconter une histoire qu'il qualifie de très simple, ce dont il

s'excuse. C'est alors qu'il marchait dans la campagne, perdu dans ses pensées, qu'il avait vu Germain et son fils en train de labourer un champ à l'aide d'un attelage de bœufs: ils étaient beaux, travaillent dans une parfaite harmonie. Germain le laboureur lui avait fait part de son histoire quelque temps auparavant. George Sand nous donne une image du laboureur qui conduit sa charrue dans les champs pour labourer la terre, c'est un travail très fatigant «*La gravure représente un laboureur conduisant sa charrue au milieu d'un champ. Une vaste campagne s'étend au loin, on y voit de pauvres cabanes; le soleil se couche derrière la colline. C'est la fin d'une rude journée de travail.*» (Ibid. p 26). Donc George Sand nous donne cette allégorie d'Holbein. Le laboureur qui travail aux champs jusqu'au coucher du soleil.

Nous trouvons que le seul être est allègre et ingambe dans la scène de (sueur et usage). C'est un personnage fantastique, un squelette armé d'un fouet, qui court dans le sillon à côté des chevaux effrayés et les frappe, servant ainsi de valet de charrue au vieux laboureur.

Nous trouvons que la mort est le spectre qu'Holbein a introduit allégoriquement dans la succession de sujets philosophiques et religieux, à la fois lugubres et bouffons, intitulée les Simulachres de la mort. Alors il ne faut pas avoir peur de la mort car le laboureur doit semer son blé pour vivre «*Il faut que le laboureur, en semant son blé, sache qu'il travaille à l'œuvre de vie, et non qu'il se réjouisse de ce que la mort marche à ses côtés. Il faut enfin que la mort ne soit plus ni le châtement de la prospérité, ni la consolation de la détresse. Dieu ne l'a destinée ni à punir, ni à dédommager de la vie; car il a béni la vie, et la tombe ne doit pas être un refuge où il soit permis d'envoyer ceux qu'on ne veut pas rendre heureux. Certains artistes*» (Ibid. p 31).

Nous pouvons dire que George Sand aimait le peuple, le peuple qui n'était pas pour elle une notion abstraite, mais avait pris le visage et proche du

paysan berrichon. Plaider la cause du peuple après des bourgeois dans des romans humanitaires, tel est le rôle qu'elle s'attribuait.

Nous ne mettrons pas en doute son témoignage, lorsqu'elle place à l'origine de son roman le choc qu'elle ressentit devant une gravure de Holbein de la série Les Simulachres de la mort et qui représentait un squelette harcelant l'attelage d'un laboureur. L'image archaïque ne pouvait qu'indigner la militante endoctrinée par Leroux: quelle vision du monde abominable! Que Von rappelle aux riches «la fatale loi», si ce rappel peut les détourner de l'égoïsme, passe encore; mais qu'à l'humanité souffrante soit proposée, non pas même la pseudo-consolation d'une compensation future, mais l'image atroce de la mort associée au travail, cela ressemble à une malédiction amère lancée sur le sort de l'humanité». Le romancier moderne ne saurait perpétuer cette vue ténébreuse, il se doit d'exalter la vie, d'affirmer que la vie est bonne, que le travail, «sainte loi du monde», est joie et beauté. C'est pourquoi dans un bel effet de rhétorique, elle oppose à la gravure ancienne la chose vue, le crescendo des trois attelages de deux, quatre, huit bœufs, le dernier -«magnifique»- progressant escorté, non plus par le hideux squelette, mais par un enfant beau comme un ange.

G. Sand constate avec une inquiétude qui n'est pas feinte que les romanciers de son temps, au lieu de favoriser l'essor de la vie et de l'amour par la réconciliation des classes sociales, adoptent une attitude qu'on ne saurait admettre en un siècle de progrès. Loin de présenter sous un jour aimable le prolétariat en général, les paysans en particulier, ils se complaisent dans les «mystères d'iniquité», faisant des misérables des bêtes féroces, si bien que les bourgeois redoutent les prolétaires au lieu de les aimer, et ne cherchent qu'à les mettre hors d'état de nuire.

Nous trouvons que George Sand est convaincue, comme beaucoup de ses contemporains, que la poésie est d'origine populaire, que le peuple est naturellement poète, que la poésie pour se renouveler a intérêt à revenir aux

sources populaires. Persuadée que l'art des conteurs paysans est supérieur à celui de l'homme de lettres, elle coulait s'approprier cet art qui sait peindre en peu de mots, et s'oppose à la littérature qui ne sait qu'amplifier et déguiser «*Nous croyons que la mission de l'art est une mission de sentiment et d'amour, que le roman d'aujourd'hui devrait remplacer la parabole et l'apologue des temps naïfs, et que l'artiste a une tâche plus large et plus poétique que celle de proposer quelques mesures de prudence et de conciliation pour atténuer l'effroi qu'inspirent ses peintures* » (Ibid. p 33).

George Sand explique que le but d'artiste doit être de faire aimer les objets de sa sollicitude et au besoin et elle ne le reproche de les embellir un peu «*L'art n'est pas une étude de la réalité positive; c'est une recherche de la vérité idéale*» (Ibid. p 33). Donc cela nous montre la vision idéaliste chez George Sand.

George Sand d'après ces réflexions sur l'idéalisme, elle nous demande le pardon pour nous raconter une histoire d'un laboureur qu'elle s'est laissée entraîner à cette digression «*C'est l'histoire d'un laboureur précisément que j'avais l'intention de vous dire et que je vous dirai tout à l'heure.*» (Ibid. p 34). Donc George Sand nous donne une vraie vie champêtre du labourage. Elle venait de regarder longtemps et avec une profonde mélancolie le laboureur d'Holbein, et elle se promenait dans la campagne, rêvant à la vie des champs et à la destinée du cultivateur.

Nous trouvons que le cultivateur travaille à la terre pour gagner seulement le pain afin de faire vivre sa famille. George Sand déclare que les propriétaires de la terre sont les plus profitants des richesses, mais les travailleurs de la terre ont seulement la fatigue et l'esclavage «*Ces richesses qui couvrent le sol, ces moissons, ces fruits, ces bestiaux orgueilleux qui s'engraissent dans les longues herbes, sont la propriété de quelques-uns et les instruments de la fatigue et de l'esclavage du plus grand nombre*» (Ibid. p 35) .

George Sand voit que les propriétaires de la terre n'estiment pas la fatigue des travailleurs et ils les considèrent seulement comme des vassaux. La campagne pour les possesseurs de la terre est seulement une place pour remplir leur loisir et ils retournent dans les grandes villes pour dépenser le fruit du travail de leurs vassaux (les travailleurs de la terre). Nous trouvons que l'homme du travail craint son avenir pour cela il cède aux propriétaires de la terre en jetant l'amusement de sa vie à la campagne comme les autres «*De son côté, l'homme de travail est trop accablé, trop malheureux, et trop effrayé de l'avenir, pour jouir de la beauté des campagnes et des charmes de la vie rustique*» (Ibid. p 36). Donc l'homme du travail a une faible part, il travaille pour remplir seulement ses sacs maudits qui ne suffisent pas à ses besoins. Il doit satisfaire son maître pour avoir le droit de vivre misérablement sur son domaine.

Nous trouvons que la thèse exposée au début du roman par George Sand apparaît en effet très nuancée et n'a rien d'une position partisane.

G. Sand estime que la servitude, c'est-à-dire le travail excessif est «exclusif des fonctions de l'âme ». Le laboureur ne peut pas être un artiste, et ce, parce qu'il ne comprend pas le mystère du beau; ou plutôt, s'il est capable de rêver, il n'est pas capable de réfléchir. « Il manque à cet homme une partie des jouissances que je possède.» C'est que lui fait défaut la connaissance de son sentiment. Un jour viendra où le laboureur pourra être aussi un artiste: on voit donc qu'ici G. Sand se contente de se tourner vers l'avenir. Et sa conception de la poésie pour tout reste limité au sentiment. Pour elle, l'essentiel est de sentir le beau et non de l'exprimer.

Nous pouvons dire G. Sand est optimiste pour l'avenir du laboureur «*Un jour viendra où le laboureur pourra être aussi un artiste, sinon pour exprimer (ce qui importera assez peu alors), du moins pour sentir le beau.*» (Ibid. p 37).

Nous remarquons que le labourage est le travail essentiel à la campagne. Tout le monde en travaille, les vieux, les jeunes et les enfants car la vie à la campagne est difficile «*Nous voyons le fils travaille avec son père à la ferme... Le vieux laboureur travaillait lentement en silence..... Un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique*» (Ibid. p 38- 39).

Nous voyons que Le chapitre le Labour insiste sur l'union de la force et de la grâce dans le travail rustique «*Malgré cette lutte puissante, où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses.*» *C'est un chant, le chant du « bricolage » qui est destiné à traduire et à célébrer cette union, et tout naturellement G. Sand qualifie ce chant de doux et de puissant, recourant à la même alliance de mots que Baudelaire pour définir les: hats, et Bernanos les Saints. Nous trouvons que le laboureur chante un chant solennel et mélancolique pour l'encourager à son travail dur à la terre. Ce chant est traditionnel: «Puis la voix mâle de ce jeune père de famille entonnait le chant solennel et mélancolique que l'antique tradition du pays tansmet, non à tous les laboureurs indistinctement, mais aux plus consommés dans l'art d'exciter et de soutenir l'ardeur des bœufs de travail.»* (Ibid. p 40- 41). Nous voyons que c'est seulement le fin laboureur qui peut chanter ce chant. Ce chant a peut- être une origine sacrée qui encouragent les animaux d'apaiser leur mécontentement et de charmer l'ennui de leur longue besogne.

Nous pouvons dire que le tableau que George Sand nous donne sur la scène des gens de la campagne est plus optimiste que celui d'Holbein car quoique c'est une scène pareille, mais au lieu d'un artiste vieillard, il y a un homme jeune et dispos, au lieu d'un attelage de chevaux efflanqués et harassés, il y a un double quadrige de bœufs robustes et ardents, au lieu de la mort, il y a un bel enfant et au lieu d'une image de désespoir et d'une idée de destruction, il y

a un spectacle d'énergie et une pensée de bonheur. C'est alors le quatrain français .

George Sand voit que l'homme du travail est comme le Seigneur plus que les possesseurs de la terre, malgré qu'elle voie que les laboureurs sont ignorants et naïfs comme leurs animaux.

L'esclavage du laboureur par les propriétaires de la terre était dès sa naissance, on le rend ignorant et sans rêverie «*Il lui manque la connaissance de son sentiment. Ceux qui l'ont condamné à la servitude dès le ventre de sa mère, ne pouvant lui ôter la rêverie, lui ont ôté la réflexion.*» (Ibid. p 43).

Nous considérons en général Les Maîtres sonneurs comme le meilleur des romans champêtres; mais La Mare au Diable garde en sa brièveté un charme inégalé, parce que la romancière en une heure de grâce a su accorder la voix de la Terre et la voix de l'Ame enfantine.

Pour définir cette réussite, nous ne sommes guère tentés de prôner l'idéalisme de G. Sand, de célébrer la simplicité géniale de son dessein, ou l'exactitude de la peinture du Berry, de la louer d'avoir écrit les Géorgiques de sa province. Alors George Sand veut nous faire savoir à travers le roman la Mare au diable, la vie propre de sa région natale, c'est le Berry «*Chacun pourrait intéresser au roman de sa propre vie, s'il l'avait compris..*» (Ibid. p 44).

George Sand, avec ses romans champêtres, veut faire parler le paysan. Elle met le récit directement dans la bouche d'un campagnard. Nous constatons que les solutions que George Sand adopte dans ses œuvres, n'aboutissent pas à une formule standard, que chaque œuvre se présente comme une tentative de solution différente. Alors dans la Mare au diable, elle veut que le paysan parle dans sa propre langue. Elle nous raconte l'histoire de Germain «le fin laboureur» qui travaille au labourage de la terre avec son fils le petit Pierre. Germain lui a raconté son histoire lui-même dans sa propre langue. Donc George Sand veut nous donner l'histoire de Germain comme un modèle de la vie quotidienne des

paysans à la campagne et aussi le thème du labourage qui se répand beaucoup à cette époque- là et le labourage était le seul travail à la campagne «*Quand je l'eus regardé labourer assez longtemps, je me demandai pourquoi son histoire ne serait pas écrite, quoique ce fût une histoire aussi simple, aussi droite et aussi peu ornée que le sillon qu'il traçait avec sa charrue.*» (Ibid. p 44).

2-4-2 Le thème de l'amour

Le mot «amour». Selon le Petit Robert, le mot «l'amour»: «Disposition favorable de l'affectivité et de la volonté à l'égard de ce qui est senti et reconnu comme bon, diversifié selon l'objet qui l'inspire= affection, attachement, inclination, tendresse» le verbe aimer: «Éprouver de l'affection, de l'amitié, de la tendresse, de la sympathie pour (qqn)= chérir, Éprouver de l'amour, de la passion pour (qqn),=adorer, idolâtrer ».

Nous regroupons sous cette dénomination commune et au sein de ce thème le motif de l'amour. L'amour est manifesté de façon quasi permanente du début à la fin du récit. Ce thème est aussi lié au personnage de Germain et la Petite Marie. Le mot «amour» est mentionné (27 fois), et le verbe «aimer» (25 fois), amoureux (7 fois).

G. Sand dans *la Mare au diable* donne un exemple de l'amour inégal entre Germain et la Petite Marie. Elle veut nous montrer à travers cet amour la différence sociale, c'est- à- dire les riches ne peuvent pas se marier avec les pauvres. L'amour commence par l'amour de Germain pour sa femme morte et finit et se développe par l'amour de Germain pour la petite Marie et il se triomphe à la fin après quelques difficultés.

Germain, le veuf, aime sa défunte, mais il est obligé par son beau-père le père Maurice de chercher une nouvelle femme pour soigner ses trois enfants, premièrement il refuse cette idée proposée par son beau-père car il ne songe jamais de faire une nouvelle union avec une autre femme. Avec l'insistance de son beau- père, il accepte de chercher cette nouvelle femme proposée par son

beau-père, c'est la veuve Guérin, femme riche qui habite à Fourche, le village voisin. Cette veuve porte le même nom de la défunte de Germain, c'est Catherine. Donc Germain est content car ce nom- là le fait rappeler souvent sa femme morte *«Catherine? Oui, ça me fera plaisir d'avoir à dire ce nom-là : Catherine! Et pourtant, si je ne peux pas l'aimer autant que l'autre, ça me fera encore plus de peine, ça me la rappellera plus souvent»* (Ibid. p 53).

Germain porte un amour sincère à sa femme car cette idée de chercher une nouvelle femme le fait triste et il se passait peu de jours qu'il ne pleure sa femme en secret, et, quoique la solitude commence à lui peser, il est plus effrayé de former une union nouvelle que désireux de soustraire à son chagrin. Donc Germain cède à l'idée proposée par son beau- père, car il ne peut pas refuser sa demande *«Ce froid projet de mariage que lui montrait le père Maurice, cette fiancée inconnue, peut-être même tout ce bien qu'on lui disait de sa raison et de sa vertu, lui donnaient à penser. Et il s'en allait, songeant, comme songent les hommes qui n'ont pas assez d'idées pour qu'elles se combattent entre elles, c'est-à-dire ne se formulant pas à lui-même de belles raisons de résistance et d'égoïsme, mais souffrant d'une douleur sourde, et ne luttant pas contre un mal qu'il fallait accepter»* (Ibid. p 58-59). Cela nous montre la soumission complète de Germain à son beau-père en acceptant ce mariage avec souffrance.

Germain, en voyageant chercher cette veuve proposée par son beau-père, prend avec lui la petite Marie, c'est sa voisine. Elle a seize ans. Elle est pauvre. Elle va travailler comme une bergère dans les fermes des Ormeaux, à côté du village de la veuve. Donc on demande à Germain de la prendre avec lui car elle trop jeune et c'est la première fois qu'elle quitte sa mère. Alors les deux voyageurs se mettent en route. Chacun a une quête différente, Germain pour une femme et la petite Marie pour un emploi et de l'argent. Dans leur route, ils rencontrent le petit Pierre, le fils aîné de Germain qui les oblige à l'accepter comme compagnon de voyage, sans leur laisser une trop grande alternative,

grâce à sa désobéissance obstinée, à l'intervention de Marie en sa faveur et à sa gentillesse désarmante. C'est à lui que les voyageurs devront un retard de plusieurs heures au départ, retard qui les contraindra à voyager de nuit. Mais l'enfant exercera auprès d'eux, tout au long du voyage, lorsqu'il ne dormira pas, une fonction de mascotte et d'intercesseur quasi divin, constamment animé par une sorte de fatalité généreuse. Tout comme dans le conte, le héros-voyageur central de la Mare au Diable se trouve donc nanti, dans la première partie de son voyage, de compagnons voyageurs dont il n'avait pas prévu la présence à l'origine.

Quand les voyageurs arrivent dans le bois, il y a un orage qui tombe et il les oblige de passer la nuit dans le bois près d'une mare, c'est la mare au diable. Cette nuit passée dans le bois avec Marie est particulièrement important en ce qui concerne l'évolution spirituelle de Germain. C'est pendant cette nuit d'initiation où lui sont révélées les dimensions profondes de l'amour, qu'il vit une véritable transmutation intérieure, phénomène spirituel dont la progression peut être résumée ainsi.

Nous trouvons que la petite Marie n'aime pas les vieux comme Germain. Elle déclare à Germain qu'elle aime son ami Bastien car il est jeune. Ce qui rend Germain jaloux «*Tu aimerais mieux Bastien le porcher? Dit Germain avec humeur. Un garçon qui a les yeux faits comme les bêtes qu'il mène?*» (Ibid. p 100). Chez les paysans, on doit avoir le même âge pour pouvoir s'aimer «*Germain est veuf, il a vingt-huit ans et Marie n'a que seize ans, tout cela qui effrayerait les gens de la ville, rassure la petite Marie et sa mère; car Germain est pour Marie un vieux, et elle ne pense pas, ni Germain non plus, qu'on puisse s'aimer quand on n'a pas le même âge. Voilà donc Germain et Marie partis tous deux sur le cheval de la ferme*» (M. Saint- Girardin, op. cit, p 515)

Germain voit que la petite Marie n'est pas seulement belle, mais elle a aussi de l'esprit *«Elle est jolie à voir comme un chevreau blanc!... Et puis, quel air doux et honnête! Comme on lit son bon cœur dans ses yeux, même lorsqu'ils sont fermés pour dormir!... Quant à de l'esprit, elle en a plus que ma chère Catherine n'en avait, il faut en convenir, et on ne s'ennuierait pas avec elle... C'est gai, c'est sage, c'est laborieux, c'est aimant, et c'est drôle. Je ne vois pas ce qu'on pourrait souhaiter de mieux»* (G. Sand, op. cit, p 102). *«Le jeune veuf qui aime, parce qu'il aime. Mais aussi parce que Marie plait à son petit garçon et sait l'apaiser, le soigner, l'endormir; et aussi parce que Marie est vaillante et sobre.»* (É. Faguet, 1894, p 397).

Germain et Marie discutèrent, et Germain se sentit peu à peu tomber amoureux de la jeune Marie. Il lui demanda pourquoi elle ne voulait pas déjà se marier au lieu d'aller travailler chez un inconnu, et finit même par lui demander de l'épouser. Marie répondit qu'elle était trop pauvre pour se marier, et qu'il fallait qu'elle travaille plusieurs années avant de pouvoir se le permettre. Elle lui dit aussi qu'il ferait mieux de faire un bon mariage avec la riche veuve plutôt qu'avec une fille aussi pauvre qu'elle, et que de toutes façons il était trop vieux pour elle *«Marie, lui dit-il, tu me plais, et je suis bien malheureux de ne pas te plaire. Si tu voulais m'accepter pour ton mari, il n'y aurait ni beau-père, ni parents, ni voisins, ni conseils qui pussent m'empêcher de me donner à toi. Je sais que tu rendrais mes enfants heureux, que tu leur apprendrais à respecter le souvenir de leur mère, et, ma conscience étant en repos, je pourrais contenter mon cœur. J'ai toujours eu de l'amitié pour toi, et à présent je me sens si amoureux que si tu me demandais de faire toute ma vie tes mille volontés, je te le jurerais sur l'heure. l'ois, je t'en prie, comme je t'aime, et tâche d'oublier mon âge»* (G. Sand, op. cit, p 108).

Pendant que ses compagnons, la petite Marie et le petit Pierre, dormaient, Germain ne put s'empêcher de penser à ce que lui avait dit Marie,

dont il était tombé amoureux, et ses pensées étaient pour lui une torture. Vers minuit, le brouillard se leva et Marie se réveilla. Ils se remirent en route, mais se perdirent encore, si bien que deux heures plus tard ils se retrouvèrent à l'endroit même où ils avaient bivouaqué auparavant. Sans réveiller l'enfant, ils le recouchèrent et décidèrent d'attendre le jour. Germain demanda à nouveau à Marie de l'épouser, mais elle ne changea pas d'avis, et lui répondit qu'elle ne souhaitait pas épouser un homme si vieux car elle était encore une enfant. Germain cessa d'essayer de la convaincre et resta muet le reste de la nuit, dépité. La demande en mariage du laboureur aura aussi peut-être correspondu pour la Petite Marie, à un rite de passage (à une «préinitiation») avec le début de la réalisation qu'elle est maintenant presque une femme et peut éveiller l'amour chez un homme. Il est évident que la «quête» de la veuve Guérin ne peut désormais apparaître à Germain que sous un jour très différent. La visite à la maison du père Léonard répond à toutes les conventions du conte traditionnel regroupant les différents motifs : le palais, la princesse le trésor, le monstre gardien, les prétendants.

Germain en arrivant chez le père Léonard, le père de la veuve Guérin, lui offrit le gibier restant que son beau-père lui avait confié. Le père Léonard l'invita à rejoindre trois autres prétendants qui étaient là également, à se disputer les faveurs de la veuve. Germain ne s'était pas attendu à trouver de la concurrence, et il fut quelque peu décontenancé.

Nous voyons que l'amour courtois se trouve à la campagne, c'est en cas de la veuve Guérin, le père Léonard dit à Germain «*Ma fille est habituée à être courtisée, surtout depuis deux ans qu'elle a fini son deuil, et ce n'est pas à elle à aller au-devant de vous.*» (Ibid. 122).

Germain n'essaie pas non plus de charmer la veuve, qui ne lui a pas fait bonne impression. Après le repas ils partirent à la messe tous ensemble. Après l'office, la veuve dansa avec ses trois autres prétendants. Le père Léonard,

voyant que Germain ne l'invitait pas à danser, le prit à part pour lui demander pourquoi. Ils discutèrent en aparté, et le père dit à Germain qu'il ferait mieux d'aller voir sa fille et de persévérer s'il voulait la séduire *«Écoutez, reprit Léonard en l'attirant dans un endroit isolé, vous avez pris du dépit en entrant chez moi, de voir la place déjà entourée d'assiégeants»* (Ibid. p 122).

Pour la veuve Guérin, son souci, c'est seulement de se faire courtiser, car elle n'est pas pressée de devenir une servante pour un homme, c'est selon les déclarations de son père à Germain. Le père Léonard conseille à Germain que sa fille peut l'aimer en laissant ses trois prétendants et cela se dépend de Germain lui-même *«Ça dépend de vous, je crois, si vous savez parler et persuader. Jusqu'ici ma fille a très bien compris que le meilleur temps de sa vie serait celui qu'elle passerait à se laisser courtiser, et elle ne se sent pas pressée de devenir la servante d'un homme, quand elle peut commander à plusieurs. Ainsi, tant que le jeu lui plaira elle peut se divertir; mais si vous plaisez plus que le jeu, le jeu pourra cesser»* (Ibid. p 123).

Germain, après avoir avoué au père Léonard qu'il désapprouvait le comportement de la veuve, qui menait les hommes en bateau, lui affirma qu'en vérité il n'était pas venu pour épouser sa fille, mais pour lui acheter des bœufs. Sur quoi il prit congé et lui dit qu'il reviendrait à Fourche plus tard pour régler l'achat des bœufs *«Sachez donc que je ne suis pas venu ici dans la vue de demander votre fille en mariage, mais dans celle de vous acheter une paire de bœufs que vous voulez conduire en foire la semaine prochaine, et que mon beau-père suppose lui convenir.»* (Ibid. p 124).

Germain voit que le monde de la veuve est aussi différent du sien et il voit qu'il a perdu vainement son temps avec elle. Il trouve que l'existence de la veuve avec trois prétendants et avec l'encouragement de son père, est au contraire aux mœurs de la campagne *«Tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, cette femme coquette et vaine, ce père à la fois rusé et borné, qui encourageait*

sa fille dans des habitudes d'orgueil et de déloyauté, ce luxe des villes, qui lui paraissait une infraction à la dignité des mœurs de la campagne.» (Ibid. p 125).

Germain, déçu par la veuve Guérin, retourne dans son pays avec le petit Pierre et la petite Marie. Alors chacun se sépare pour se rendre chez soi et Germain raconta tout ce qui s'était passé à ses beaux-parents, en omettant les sentiments qu'il s'était découverts pour Marie. Ils furent déçus mais lui donnèrent raison sur sa conduite.

Quelques temps après, Germain ne réussit pas à oublier la petite Marie à laquelle il n'osait pourtant pas s'adresser de peur de l'importuner. Tout le monde se rendait compte qu'il était triste et mélancolique, si bien que sa belle-mère finit par venir lui parler. Il ne voulut tout d'abord pas se confier, mais comme elle lui assurait, avec sincérité, qu'elle serait prête à le voir épouser n'importe quelle fille tant que cela le rendît heureux, il finit par lui avouer son amour pour Marie. Elle alla parler au père Maurice, qui donna son accord. La belle-mère de Germain lui dit alors d'aller convaincre Marie en allant lui parler, ce qu'il se résolut à faire, sans y croire.

La petite Marie renonce également dans un premier temps à son propre bonheur par respect pour la famille Maurice. En effet, bien qu'elle soit amoureuse de Germain, elle sait qu'il peut faire un mariage avec une femme plus riche qu'elle, et essaie donc de l'éloigner d'elle en lui mentant sur son amour *«Je suis sûre que je ferais bien de vous aimer, si ça ne mécontentait pas trop vos parents: mais que voulez-vous que j'y fasse? Le cœur ne m'en dit pas pour vous»*. (Ibid. p 110).

Germain, après l'accordance de ses beaux-parents pour son mariage avec la petite Marie, il va chez elle pour la convaincre par ce mariage, quand la petite Marie le voit devant elle, elle saute de surprise sur sa chaise et devient toute rouge. Alors cela nous montre l'amour de la petite Marie pour Germain et aussi nous montre la jeunesse de la petite Marie Germain, en parlant à la petite

Marie chez elle, lui dit de le regarder dans les yeux pour voir son amour pour elle «*Regarde-moi avec indulgence ; il ne me manque encore ni un cheveu ni une dent. Mes yeux te disent que je t'aime. Regarde-moi donc dans les yeux, ça y est écrit, et toute fille sait lire dans cette écriture-là.*» (Ibid. p 150).

Quand Germain visite la petite Marie, elle est seule dans sa chaumière quand il vint lui parler. Il lui expliqua son amour pour elle, qu'il ne faisait que penser à elle depuis qu'ils s'étaient quittés, et qu'il lui demandait une dernière fois sa main. Pensant l'importuner, et s'en désolant, il allait partir quand Marie lui avoua qu'elle aussi l'aimait, et qu'elle était prête à l'épouser. Pierre arriva à ce moment-là et lui sauta dans les bras, partageant ce moment de bonheur. Germain explique à la petite Marie ce qui s'est passé dans les bois, il veut l'embrasser, mais il ne peut pas car il meurt de honte en le faisant sans le lui demander, Marie tremble toujours et elle est en larmes en regardant Germain d'un air de reproche. Germain croit que c'est le dernier coup, en partant, la petite Marie l'arrête et elle lui avoue son amour «*Ah! Germain, lui dit-elle en sanglotant, vous n'avez donc pas deviné que je vous aime.*» (Ibid. p 152).

Du côté de Germain, le protagoniste du roman, la structure du récit tend à transformer la nuit maudite en une nuit d'épreuves, l'errance en un itinéraire spirituel. Germain triomphe de la tentation née dans le lieu maléfique, et la bagarre avec le mauvais fermier ne fait qu'extérioriser, en la redoublant, la lutte intérieure.

Malgré son hostilité au cléricalisme, la romancière a donné à la piété de Germain une pureté rare. Sa «*rêverie pieuse*» ne relève pas de la superstition qu'il manifeste à d'autres moments, et quel romancier catholique a imaginé scène plus émouvante que la prière du matin de Germain au lendemain de ses noces, «*à genoux dans le sillon* », et les larmes mêlées à la sueur. Le combat spirituel échappe donc à la banalité, et, réflexion faite, on finit par y déceler l'ambiguïté la plus profonde. Car enfin la Mare au Diable, lieu maudit, est le lieu béni où

l'amour va naître, comme s'il fallait descendre aux enfers pour découvrir l'authentique amour.

2-4-3 Le thème du mariage

Le mariage (n): C'est, d'après le Petit Robert, «Union légitime entre deux personnes dans les conditions prévues par la loi. Contracter mariage, un mariage= alliance. Action, fait de se remarier. Demande en mariage= main, (demander la main de qqn) le verbe se marier: S'unir par le mariage= convoler, allier, appaier, associer, assortir, combiner».

Le thème du mariage est manifesté de façon quasi permanente du début à la fin du récit. Le mot *mariage* est mentionné (37 fois) et le verbe *se marier* (14 fois).

G. Sand traite dans *la Mare au diable* le thème du mariage de Germain, le veuf et la petite Marie. Ce mariage rencontre quelques difficultés concernant la pauvreté de la petite Marie et la vieillesse de Germain. Nous voyons que, chez les paysans, les pauvres ne peuvent pas se marier avec les riches. Aussi le veuf avec des enfants ne peut pas se marier avec une très jeune femme car celle-ci ne peut pas bien élever des enfants du veuf et aussi elle ne peut pas diriger son ménage. Car le rôle de la femme au ménage, c'est de s'occuper des enfants. A la fin Germain et la petite se marient grâce à la bonté du père Maurice car il voit le fort amour de Germain pour Marie et aussi la petite Marie accepte l'amour de Germain malgré sa vieillesse et leur mariage se fait dans une grande fête traditionnelle.

Nous voyons que l'âge est très important au mariage de veuf avec des enfants, c'est-à-dire que l'homme et la femme doivent avoir le même âge, le père Maurice parle à Germain de son mariage avec une autre femme «*Si ta femme n'a pas environ le même âge que toi, elle n'aura pas assez de raison pour accepter un pareil devoir. Elle te trouvera trop vieux et tes enfants trop jeunes. Elle se plaindra et tes enfants pâtiront*» (G. Sand, op. cit, p 50).

Nous trouvons qu'il y a quelques caractéristiques pour le remariage du veuf «*En fait, si l'on y regarde de près, l'auteur avait déjà censuré les protestations qui normalement accompagnent toute forme de mésalliance (mesurée à l'aune de l'ordre paysan et patriarcal du XIX, bien sûr). En effet, le premier mariage de Germain présentait déjà des caractéristiques propres à déclencher une manifestation de type charivarique. Certes, "il arrive souvent dans les campagnes qu'il n'y a dans une ferme qu'une fille unique [...]; il faut alors se procurer de la main-d'œuvre masculine par le mariage. Dans ce cas, le marié vient vivre dans la famille de sa femme [...]. Ce type de mariage se dit en général en France se marier en gendre. Dans certaines régions, on emploie des termes spéciaux qui comportent toujours une nuance de mépris, surtout si la jeune fille épouse son premier garçon de ferme, comme c'est le cas, par exemple, dans la Mare au Diable.* » (A. Van Gennep, 1946, pp. 499-500).

Germain est non seulement veuf, mais beaucoup plus âgé et plus riche que la petite Marie qu'il épouse (elle a 16 ans et lui 28). Le récit s'ouvre d'ailleurs sur une conversation d'ethnologie appliquée entre Germain et son beau-père sur l'homogamie et l'hétérogamie «*Tu approches la trentaine, mon garçon, et tu sais que, passé cet âge-là, dans nos pays, un homme est réputé trop vieux pour entrer en ménage*» (G. Sand, op. cit, p 47).

Germain est toujours obéi à son beau-père, le père Maurice, même en ce qui concerne sa vie privée. Cette subordination économique et cette obéissance aux parents de la femme épousée sont très explicites dans le roman. Germain obéit littéralement aux injonctions de son beau-père qui planifie son remariage dans l'intérêt du groupe familial tout entier «*Je ferai votre volonté comme je l'ai toujours faite, dit-il à son "chef de famille" même si en fin de compte/conte le fin laboureur refusera celle qui lui était destinée (veuve elle-même) pour le plus grand bonheur de la petite Marie*» (M. Segalen, 1981, pp. 67-77).

Alors nous pouvons dire qu'il y a quelques caractéristiques pour que le veuf se marie avec une autre femme, cette femme doit être, ni belle, ni laide, ni trop jeune ou trop pauvre. C'est selon la parole du père Maurice à Germain en lui montrant les filles de son village *«Douxement, douxement, mon garçon, toutes ces filles-là sont trop jeunes ou trop pauvres... ou trop jolies filles; car, enfin, il faut penser à cela aussi, mon fils. Une jolie femme n'est pas toujours aussi rangée qu'une autre.»*. (G. Sand, op. cit, p 50).

Donc le veuf ne peut pas obtenir une femme trop jeune, trop pauvre et trop jolie. Il peut se marier avec une femme ni belle, ni laide et riche et aussi au même âge que lui. Mais nous trouvons que les femmes riches sont plus difficiles à trouver pour un veuf. Le veuf peut prendre aussi une veuve sans enfants et avec un bon bien car c'est le plus convenable pour lui, c'est comme le cas de Germain. Germain voit que la femme la plus jeune va mieux élever les enfants car elle est déjà un enfant et elle se souvient ce que sa mère lui a dit.

La petite Marie ne songe pas à se marier en ce moment à cause de sa pauvreté, c'est quand Germain le lui demande car elle est en âge du mariage *«Peut-être, dit-elle; mais je suis trop pauvre. Il faut au moins cent écus pour entrer en ménage et je dois travailler cinq ou six ans pour les amasser.»* (Ibid. p 89). Alors nous pouvons dire que les filles pauvres ne peuvent pas se marier à cause de la dot.

Selon Germain, la femme de trente ans ne sait pas ce que c'est que d'être mère car elle ne peut pas babiller et raisonner avec les enfants, mais les femmes les plus jeunes peuvent savoir bien comment élever les enfants, c'est comme la petite Marie *«Je crois bien que plus on est jeune, mieux on s'entend avec ceux qui le sont. J'ai grand' peur qu'une femme de trente ans, qui ne sait pas encore ce que c'est que d'être mère, n'apprenne avec peine à babiller et à raisonner avec des marmots.»* (Ibid. p 93).

Germain propose à la petite Marie de chercher un homme riche, c'est quand Marie lui dit qu'elle ne peut pas se marier à cause de sa pauvreté, donc son mariage avec un homme riche peut la permettre d'accompagner sa mère avec elle, et c'est le souhait de la petite Marie *«Oh! Pour cela, oui! Assister ma mère est tout mon souhait.»* (Ibid. p 99). Germain ne peut pas se marier avec la petite Marie car celle-ci le voit vieux et aussi sa famille le croit fou car la petite Marie est très jeune et aussi pauvre *«Mon beau-père ne voudrait pas en entendre parler, et toute la famille me traiterait de fou!... D'ailleurs, elle-même ne voudrait pas de moi, la pauvre enfant!... Elle me trouve trop vieux, elle me l'a dit»* (Ibid. p 102). Nous trouvons que cela nous montre l'inégalité sociale car la petite Marie, comme elle est pauvre, elle ne peut pas se marier avec Germain qui est le plus riche qu'elle.

Germain voit que si la fille épouse un homme plus âgé qu'elle, ce n'est pas grave, car cela ne s'oppose pas à la coutume de son pays. Et aussi l'homme le plus vieux qu'elle peut lui donner le soutien, la raison et le courage plus que le jeune homme *«une jeune fille craint de se faire critiquer en prenant un homme qui a dix ou douze ans de plus qu'elle, parce que ce n'est pas la coutume du pays; mais j'ai entendu dire que dans d'autres pays on ne regardait point à cela; qu'au contraire on aimait mieux donner pour soutien, à une jeunesse, un homme raisonnable et d'un courage bien éprouvé qu'un jeune gars qui peut se déranger»* (Ibid. p 108).

«Dans nos villages de France, nos bourgades et nos bourgs, si un veuf est en voie de remariage avec une jeune fille ou une veuve avec un garçon, et parfois si deux veufs se remarient, les habitants viennent manifester à la tombée de la nuit sous leurs fenêtres et font un grand tintamarre en tapant sur des casseroles et des chaudrons, en soufflant dans des cornes et des trompettes. Ils leur font “charivari. [...] Il est arrivé que des gens soient blessés. Les charivaris” se terminent parfois tragiquement. Lorsque les autorités veulent

arrêter ces manifestations, elles sont toujours impuissantes, les manifestants sont insaisissables, ils se dispersent et se regroupent.» (P. Fortier-Beaulieu, 1938, pp. 196-200).

Nous voyons que l'écriture sandienne consiste donc à masquer le rituel charivarique et à le déguiser en une attaque simulée, en une comédie, quitte à noter que ces jeux dangereux manifestement proches des débordements carnavalesques doivent être abandonnés car ils sont loin d'être inoffensifs et peuvent même provoquer des accidents assez graves.

Le charivari enfin bafoue la valeur que la civilisation des mœurs occidentale attache de plus en plus à la propriété et à la vie privée. Le monde de Germain est un micro-univers culturel régit par un calendrier cyclique agro-pastoral (dates de louées) et folklorico-liturgique (temps du deuil, saison pour les mariages), par une présence constante et normative de la collectivité (famille élargie, voisinage, invitations d'usage à la noce), par le jeu (perturbé) du marché matrimonial local (le jeune Bastien verra sa promise lui échapper au profit d'un veuf...), par la dissymétrie sexuée du travail domestique et agricole (le laboureur et la bergère). (A. Pauquet, 1988, pp. 115-129), les croyances et pratiques magiques (la mare au diable), le très fort sentiment d'enracinement paroissial (l'inconnu est à quelques lieux seulement), le rôle punitif de la Jeunesse enfin.

Nous remarquons que la représentation de l'âme du conjoint défunt lors d'un charivari pour le remariage d'un veuf qu'il s'agisse de se défendre du retour du mort et/ou de se concilier sa bienveillance, peut fort remplir simultanément une fonction sociale de contestation et/ou une fonction magique de désaffiliation.

Dans cette perspective *«Les faiseurs de vacarme, apparemment si agressifs envers la victime du charivari, lui portent en réalité secours, en lui donnant la possibilité d'écarter les fantômes importuns, d'acheter "l'oubli", de*

se libérer de la culpabilité» (N. Belmont, 1975, p. 20). Le charivari serait alors le moyen de procéder aux véritables funérailles de la première alliance, préalable à tous nouveaux mariages.

Germain revendique la légitimité de sa nouvelle union et fait parler la morte «*Catherine a dit devant Dieu sur son lit de mort qu'elle n'avait jamais eu de moi que du contentement, et elle m'a recommandé de me remarier. Il semble que son esprit ait parlé ce soir à son enfant au moment où il s'est endormi.*» (G. Sand, op. cit, 110).

Germain veut se marier avec la petite Marie, mais il ne peut pas le dire car la petite Marie lui a déjà dit qu'elle n'aime les hommes vieux pour se marier. Elle voit que son mariage avec Germain est honteux devant ses amies au jour de la noce car Germain est plus âgé qu'elle et il la traite comme sa fille «*Vous auriez des moments où vous me traiteriez comme une petite fille plutôt que comme votre femme et votre égale. Enfin, mes camarades se moqueraient peut-être de moi, et quoique ça soit une sottise de faire attention à cela, je crois que je serais honteuse et un peu triste le jour de mes noces*» (Ibid. 110).

Germain doit encore se soumettre à une nouvelle épreuve rituelle «*La fiancée et trois de ses compagnes sont couvertes d'un grand drap blanc. Notre veuf se croit en présence de fantômes enveloppés sous le même suaire et craint fort de se tromper. Il recommanda son âme à Dieu, tendit la baguette au hasard et toucha le front de la petite Marie*» (Ibid. p 180).

Les secondes noces peuvent être enfin célébrées «*Il lui passa une bague d'argent [...]. Au sortir de l'église, Marie lui dit tout bas: Est-ce bien la bague que je souhaitais? -Oui, répondit Germain, celle que Catherine avait au doigt lorsqu'elle est morte. C'est la même bague pour mes deux mariages.*» (Ibid. p 183).

C'est très précisément dans cet entre-deux (récit/ appendice) que se situait le charivari, entre fiançailles et remariage, dans l'histoire référentielle des

pratiques rituelles. Ce scriptus interruptus et cette tension dans l'interdit s'originent sans doute dans une relation de connivence mais aussi de convenance à la société paysanne. Ici comme ailleurs, cette forme d'ethnocentrisme est le symptôme de *«la mutation anthropologique en œuvre depuis l'émergence de l'âme sensible.»* (A. Corbin, 1990, p. 166).

2-4-4 Le thème des Noces de campagne

George Sand dans l'appendice de *la Mare au diable* nous explique comment sont les noces dans la campagne. Ce sont des noces traditionnelles dans sa région (le Berry). Elle consacre l'appendice de *la Mare au diable* au thème des Noces de campagne. Le mot noce: C'est, d'après le Petit Robert, «Ensemble de réjouissances qui accompagnent à un mariage. La noce: fête qu'un couple célèbre à l'occasion de l'anniversaire de son mariage. La noce: L'ensemble de personnes qui assistent à un mariage, qui forment le cortège du mariage. La cérémonie du mariage= noce».

George Sand fait un portrait de ces traditions campagnardes qui sont aujourd'hui perdues et elle les met en scène à travers le couple que forment Germain et la petite Marie *«Les Noces de campagne publiées en appendice de La Mare au diable sont une observation fidèle des coutumes populaires du mariage berrichon.»* (N. Belmont, op. cit, p 35).

Nous voyons que l'appendice couvre une bonne dizaine de pages. Chacun (les Noces de campagne, les livrées, le mariage et le chou) occupe l'économie d'ensemble de la publication près d'un tiers du volume. Telles sont les indications que G. Sand porte sur le manuscrit qu'elle adresse au rédacteur du Courrier français, et qu'elle accompagne d'une lettre *«La Mare au Diable vous a été entièrement racontée, un si mince sujet ne demandait pas de plus amples développements. Mais, ainsi que je vous l'avais annoncé, j'ai cédé à la fantaisie de décrire les bizarres cérémonies du mariage chez les paysans de mon endroit ; et puisque vous avez eu la bonté de désirer les connaître, je vous*

envoie cet exposé fidèle d'une notable partie de nos anciennes coutumes rustiques, d'origine gauloise. L'intérêt qui peut ressortir de ces curieuses coutumes fait le seul mérite du petit travail que j'ai l'honneur de vous communiquer.» (S. Salomon et J. Mallions, 1962, p 427).

Nous voyons que George Sand en nous racontant l'histoire du mariage de Germain, elle nous demande pardon car elle ne peut pas la traduire mieux car Germain la lui raconte dans sa propre langue *«Je te demande pardon, lecteur ami, de n'avoir pas su te la traduire mieux; car c'est une véritable traduction qu'il faut au langage antique et naïf des paysans de la contrée que je chante»* (G. Sand, op. cit, p 153).

Sand voit que son Berry reste comme lui et n'est pas civilisé avec et depuis la Renaissance comme d'autres régions car le Berry est resté stationnaire, et elle croit qu'après la Bretagne et quelques provinces de l'extrême midi de la France *«C'est le pays le plus conservé qui se puisse trouver à l'heure qu'il est»* (Ibid. 154).

Certes, nous pouvons admettre que *«G. Sand a bien connu la vie rustique en général et que les souvenirs de la vie campagnarde, commentés avec ferveur, abondent dans son œuvre»* (P. Benichou, 1970, pp. 152-160). Sand multiplier, on le sait, les témoignages sur cette campagne qu'elle “aime tant”, sur son aspiration à s'enfermer dans un “ horizon de choux et de pommes de terre ”. *«On peut accorder aussi volontiers que Les Noces de campagne publiées en appendice de La Mare au Diable sont une observation fidèle des coutumes populaires du mariage berrichon»*. (N. Belmont, op. cit, pp. 29-38). Sainte-Beuve admire lui aussi ce peintre qui sait *«Le vol des grues dans le nuage, le babil de la grive sur le buisson et l'attitude de la jument au bord de la haie ”, quoiqu'il trouve l'ultime développement “ un peu long.»* (Sainte-Beuve, 1927, pp. 91- 97).

G. Sand trouve que les coutumes du Berry sont si étranges et si curieuses qu'elle espère amuser le lecteur et elle demande la permission du lecteur de lui raconter en détail une noce de campagne celle de Germain et la petite Marie, par exemple, à laquelle elle a le plaisir d'assister, il y a quelques années. «*Plaisir d'assister, il y a quelques années.*» Dans les deux cas, la narratrice se prétend en position de témoin direct» (P. Benichou, op. cit, 152-160), témoin auriculaire d'un récit de vie qu'elle aurait recueilli puis d'une pratique rituelle localisée à laquelle elle aurait participé personnellement. Un travail de collecte d'un ethno texte narratif en somme, doublé d'une observation plus ou moins participante sur le terrain et d'une écriture ethnographique. (D. Fabre, 1986, p. 5-11). Mais les différents statuts de la narratrice sont textualités selon des modalités discursives complexes qui sont sans doute révélatrices de son rapport à la culture paysanne berrichonne et du pacte culturel qu'elle propose à ses lecteurs (qu'elle vouvoie dans les pages introductives et tutoie dans l'incipit de l'appendice).

L'appendice, destiné à grossir une nouvelle trop mince, mérite de retenir l'attention, non seulement de l'amateur de folklore, mais de tous ceux qui prisent un art nuancé.

L'appendice autorisant les digressions, G. Sand se laisse aller au plaisir d'écouter, en se penchant sur son enfance, des bruits insolites et mystérieux : la folie des chiens endêvés pendant les soirs de septembre, et, puisque tout ce qui nous charme a la couleur des nuits, le passage nocturne des grues émigrantes. Médusée par ces cris dans l'ombre, elle définit la caravane des oiseaux en une formule admirable.

Le père Maurice donne à chaque invité une carte d'entrée, cette carte se forme d'une petite croix faite d'un bout de ruban bleu traversé d'un autre bout de ruban rose, le rose pour la fiancée et le bleu pour l'épouseur.

Le père Maurice invite le maître de la maison et toute sa compagnie à la bénédiction, au festin, à la divertissance, à la dansière et à tout ce qui en suit et il leur dit «*Je viens vous faire l'honneur de vous semondre.*» (G. Sand, op. cit, 156).

Nous voyons que tous les membres de la famille n'assistent pas la noce malgré qu'on invite le maître de la maison et toute sa compagnie «*Malgré la libéralité de l'invitation portée ainsi de maison en maison dans toute la paroisse, la politesse, qui est grandement discrète chez les paysans, veut que deux personnes seulement de chaque famille en profitent, un chef de famille sur le ménage, un de leurs enfants sur le nombre*» (Ibid. 156).

La musique commence à la veille du jour marqué pour le mariage vers deux heures de l'après- midi, le cornemuseux, et le vielleux, avec leurs instruments. On se réunit autour de la musique et on danse. Quand la nuit vient, on commence d'étranges préparatifs. On se sépare en deux bandes et quand la nuit fait close, on procède à cérémonie des livrées .

Nous trouvons qu'au logis de la fiancée se passe que la mère Guillette prend avec elle une douzaine de et jolies pasteures, amies et parents de sa fille, deux ou trois respectables matrones, voisines fortes en bec, promptes à la réplique et gardiennes, rigides des anciens us puis la Guillette choisit une douzaine de vigoureux champions, ses parents et amis; enfin le vieux chanvreur de la paroisse, homme disert et beau jeunes parleur s'il en faut.

La petite Marie a déjà dit que ses amies vont se moquer d'elle au jour de ses noces, si elle épouse Germain car celui- est plus vieux qu'elle. Mais nous trouvons que cela ne se passe pas. Le jour de la noce de Germain et la petite Marie commence par des coups de pistolet, des hurlements des chiens et les sons aigus de la cornemuse. Alors Germain et la petite Marie, sont accompagnés par le père et la mère Maurice et d'autres gens de leur village entrent dans la cour.

La petite Marie est contente, c'est quand ses amies le lui demandent «*Je ne vis oncques si gentille fiancée, lorsqu'elle répondait nettement à ses jeunes amies qui lui demandaient si elle était contente. - Dame! bien sûr! je ne me plains pas du bon Dieu*» (Ibid. 155).

Nous nous souvenons peut-être que l'aventure champêtre des deux héros se conclut par un geste symbolique sobre mais très fort d'acceptation des fiançailles. Germain soulève dans ses bras son plus jeune garçon et le confie à celle qui devient sa fiancée.

C'est une ambiguïté d'une autre sorte qui fait le prix des Noces de campagne. Dans la note à l'éditeur comme dans le texte, les adjectifs dont elle use sont significatifs: bizarres, curieux. Que, prise de passion pour l'érudition, elle s'excite sur l'origine gauloise de ces us et coutumes, nous ne nous y attacherons pas, car cette érudition permet au poète de s'enchanter de la présence du passé, et comme cette présence se manifeste surtout par la survivance dans un monde chrétien du paganisme, de se complaire dans un climat très différent de l'atmosphère fantastique de la nuit près de la mare. A la façon des narrateurs paysans, elle se propose à la fois de faire peur et de faire rire. On ne saurait mieux qualifier l'étrange scénario qu'en reprenant les termes qu'elle applique à la vie du meneur de jeu, le fossoyeur épileptique qui, plus que le chanvreur, fait figure de maître de cérémonie: «un mélange de choses lugubres et folles, terribles et riantes».

Nous trouvons que le broyeur de chanvre est particulièrement sceptique. Lui et un autre fonctionnaire rustique, dont nous parlerons tout à l'heure, le fossoyeur et le chanvreur sont toujours les esprits forts du lieu. Ils ont tant parlé de revenants et ils savent si bien tous les tours dont ces malins esprits sont capables, qu'ils ne les craignent guère «*C'est particulièrement la nuit que tous, fossoyeurs, chanvreur et revenants exercent leur industrie. C'est aussi la nuit que le chanvreur raconte ses lamentables légendes*» (Ibid. 158).

Il est en effet irréaliste de décrire le remariage d'un veuf dans le Berry de G. Sand sans faire état du charivari qui l'accompagne rituellement, a fortiori "aux environs de Carnaval"! Le folkloriste l'assure «*On peut regarder le charivari aux veufs comme une coutume à peu près universelle en France [...], une sorte de droit incoercible de caractère local sur lequel les pouvoirs publics ne posséderaient même pas un privilège de regard, attendu qu'il s'agit de punir un acte qui blesse la collectivité.*» (A. Van Gennep, op. cit, p. 615). «*L'historien des sociabilités paysannes, berrichonnes ou non, le confirmerait, si besoin était*» (A. Pauquet, 1998, pp. 247-249). Le charivari vacarme rituel fait à grands renforts de tambours, de cornes d'appel des bergers, de sifflets, de chaudrons ou de casseroles battus, etc. «*sous les fenêtres d'un veuf qui avait le tort de se remarier- vacarme considéré comme la punition que la jeunesse du pays inflige à celui qui la prive d'une épouse possible, et ce jusqu'à ce que l'époux fautif verse une indemnité compensatoire en argent est " couramment utilisé contre ceux dont une partie de la jeunesse peut se plaindre*». (M. Agulhon, 1976, pp. 133-135.)

Nous passons à la cérémonie des livrées: les livrées sont au Berry les cadeaux de nocces que le fiancé offre à sa fiancée et aux gens de sa maison. On se réunit dans la maison de la fiancée. On ferme, avec le plus grand soin, les portes et les fenêtres. Il se fait dans l'intérieur un silence d'attente assez solennel, jusqu' à ce qu'on entend au loin des chants, des rires, et le son des instruments rustiques. C'est la bande de l'épouseur, Germain en tête, accompagné de ses plus hardies compagnes, du fossoyeur, des parents, amis et serviteurs, qui forment un joyeux et solide cortège. Cependant, à mesure qu'ils approchent de la maison de la fiancée, ils se ralentissent, se concertent et firent silence. Les jeunes filles, enfermées dans le logis, se sont ménagé aux fenêtres de petites fentes, par lesquelles elles les voient arriver et se développer en ordre de bataille.

Cette scène ne plait pas à Marie «*Marie eût voulu abrégé les lenteurs inévitables de ce siège en règle; elle n'aimait pas à voir ainsi se morfondre son fiancé, mais elle n'avait pas voix au chapitre dans la circonstance, et même elle devait partager ostensiblement la mutine cruauté de ses compagnes.*» (G. Sand, op. cit, 164).

Alors les deux bandes sont en présences, une décharge d'arme de feu, partie du dehors. Le fossoyeur se dialogue avec le chanvreur, le fossoyeur est de la part du fiancé et le chanvreur est de la part de la fiancée «*Alors le fossoyeur, barde et orateur du fiancé, se plaça devant la porte, et, d'une voix lamentable, engagea avec le chanvreur, placé à la lucarne qui était située au-dessus de la même porte, le dialogue suivant*» (Ibid. 164).

Les deux antagonistes ont passé une heure à combattre en disant des chansons et cela peut durer toute la nuit. Les bandes attendent de quel côté reste la victoire. Le parti de la fiancée déclare qu'il fait grâce à condition qu'on le chante des livrées sur un air solennel comme un chant d'église «*Ouvrez la porte, ouvrez, Marie, ma mignonne, J'ons de beaux cadeaux à vous présenter. Hélas! Ma mie, laissez-nous entrer* » (Ibid. 173).

Les femmes de l'intérieur répondent:

«*Mon père est en chagrin, ma mère en grand tristesse. Et moi je suis fille de trop grand merci. Pour ouvrir ma porte à cette heure ici.* » (Ibid).

Donc les hommes ajoutent un autre vers:

«*J'ons un beau mouchoir à vous présenter.* » (Ibid).

Les hommes énumèrent tous les cadeaux de la livrée qu'on va présenter à la mariée et on laisse la bande du fiancé entre dans la demeure de la fiancée. Ainsi se termine la cérémonie des livrées.

Les jeux qu'on fait à la demeure de la fiancée après le rencontre des deux bandes, sont dangereux et aussi les accidents sont assez graves «*Ces jeux sont dangereux, et les accidents ont été assez graves dans les derniers temps*

pour que nos paysans aient résolu de laisser tomber en désuétude la cérémonie des livrées. Je crois que nous avons vu la dernière à la noce de Françoise Meillant et encore la lutte ne fut-elle que simulée» (Ibid. 176). Ce sont les je qu'on fait à la noce de Germain et que George Sand veut les nous fait montrer.

Nous remarquons que pendant la lutte, le fiancé est amené au milieu de la chambre et armé d'une baguette et en même temps la fiancée est cachée avec trois de ses compagnes par sa mère, sa marraine et ses tantes. Elles sont couvertes d'un drap blanc. Elles sont de la même taille que Marie. Donc le fiancé doit toucher avec le bout de sa baguette et désigner qu'il juge être sa femme. Comme il doit danser la soirée avec celle qu'il va choisir, Germain après dix minutes d'hésitation, touche le front de Marie avec sa baguette. Alors Germain enlève Marie et la porte au milieu de la chambre, ils ouvrent le bal qui dure jusqu'à deux heures du matin.

Les deux, Germain et Marie, et leurs familles se mettent en route pour continuer les cérémonies de la noce à la mairie. Le petit Pierre prie son père de l'asseoir devant lui sur la Grise. Germain croit qu'il les apporte de mauvaises plaisanteries mais Marie prie de son tour de le prendre avec eux .

A l'église Germain met, selon la coutume, dans la main de Marie treize pièces d'argent et une bague d'argent, c'est la bague de sa femme morte que Marie le lui a demandé *«A l'offrande, Germain mit, selon l'usage, le treizaine, c'est-à-dire treize pièces d'argent, dans la main de sa fiancée. Il lui passa au doigt une bague d'argent, d'une forme invariable depuis des siècles, mais que l'alliance d'or a remplacée désormais»* (Ibid. 183).

Nous voyons que c'est la même bague pour les deux mariages de Germain. À la troisième journée des noces, on apporte de la rôtie au lit nuptial des mariés. Nous trouvons que cet usage cause la pudeur de la mariée et les jeunes filles présentes, mais c'est la même coutume de toutes les provinces: *«Nous arrivons à la troisième journée des noces, qui est la plus curieuse, et qui*

s'est maintenue dans toute sa rigueur jusqu'à nos jours. Nous ne parlerons pas de la rôtie que l'on porte au lit nuptial; c'est un assez sot usage qui fait souffrir la pudeur de la mariée et tend à détruire celle des jeunes filles qui y assistent. D'ailleurs je crois que c'est un usage de toutes les provinces, et qui n'a chez nous rien de particulier» (Ibid. 186).

Nous arrivons à la cérémonie du chou. Nous voyons que la cérémonie du chou est aussi importante que la cérémonie des livrées *«De même que la cérémonie des livrées est le symbole de la prise de possession du cœur et du domicile de la mariée, celle du chou est le symbole de la fécondité de l'hymen. Après le déjeuner du lendemain de noces commence cette bizarre représentation d'origine gauloise, mais qui, en passant par le christianisme primitif est devenue peu à peu une sorte de mystère, ou de moralité bouffonne du moyen âge»* (Ibid).

Selon Van Gennep, le scénario de base de ce rite de fécondité se déroulait ainsi: *«En cortège, on allait choisir le plus beau chou d'un champ, on le déterrait avec toutes sortes de ruses et d'efforts simulés; seul le marié en venait à bout; ensuite on le plaçait à grand renfort de cris sur un char; mêmes efforts simulés pour l'amener à la maison, le descendre et, enfin, selon les localités, le livrer aux cuisinières ou le planter sur le toit»*. (A. Van Gennep, op. cit, 591).

Le bouquet de la fête est constitué par l'arrachage et l'ascension du chou, symbole phallique impudent, qui au dénouement fait de l'idylle une étonnante priapée. Le Berry est devenu, non la chapelle de feuillage où posera et reposera pour la postérité la bonne dame de Nohant, mais un décor de saturnales où triomphent Flore et Priape singulièrement incarnés en cette femme de lettres qui s'était affublée d'un prénom masculin. Nous voyons que les jeunes vont au jardin pour chercher le chou sacré *«On marche à la conquête du chou sacré, emblème de la fécondité matrimoniale, et c'est cet ivrogne abruti qui, seul, peut porter la main sur la plante symbolique»* (G. Sand, op. cit, 191).

Donc on apporte le chou à la maison du marié *«Arrivé dans la cour du marié, le chou est enlevé et porté au plus haut de la maison ou de la grange. S'il est une cheminée, un pignon, un pigeonnier plus élevé que les autres faites, il faut, à tout risque porter ce fardeau au point culminant de l'habitation.»* (Ibid. 194).

Nous trouvons que la même cérémonie recommence immédiatement. On va déterrer un autre chou dans le jardin du marié pour le porter avec les mêmes formalités sur le toit que sa femme vient d'abandonner pour le suivre. Les trophées restent sur le toit jusqu'à ce que le vent et la pluie détruisent les corbeilles et emportent le chou. Nous voyons que les anciens et les matrones saluent le chou en lui demandant de donner quelque chance de succès à la prédiction *«Beau chou, disent-ils, vis et fleuris, afin que notre jeune mariée ait un beau petit enfant avant la fin de l'année; car si tu mourais trop vite ce serait signe de stérilité, et tu serais là-haut sur sa maison comme un mauvais présage»* (Ibid).

Alors nous pouvons dire que la cérémonie du chou est très importante pour les mariés car, à leur pensée, il va leur apporter la chance de succès à la prédiction. Donc la noce de Germain finit par cette cérémonie du chou, c'est le troisième jour.

La romancière n'a pas voulu cependant laisser le lecteur sur cette vision de saturnale. Après la Fête, la vie quotidienne reprend. Mais par-delà la Fête se perpétue la Joie *«George Sand avec les noces de campagne veut que la description des traditions rustiques soit rigoureusement fidèle et constitue un document d'époque que l'on devrait à la fidélité d'un folkloriste. A tout le moins, Sand ne décrit pas tout. Elle n'esquive pas les images d'abondance rurale et de copieux bonheur pour parler le langage choisi.»* (Sainte-Beuve, op. cit, p. 97), mieux, elle donne une longue et forte description du carnavalesque

rite du chou, comédie libre, improvisée, jouée en plein air, sur les chemins, à travers champs et à laquelle tout le monde prend part.

Conclusion

Dans ce chapitre nous analysons la société rurale dans la Mare au diable. Cette société se compose de la famille du père Maurice et celle de la petite Marie et quelques d'autres personnages, comme la veuve Guérin, le fermier des Ormeaux et la vieille. La société ici souffre de la misère, de l'inégalité sociale. La famille Maurice est un peu riche et celle de la petite Marie souffre de la misère. Avec le personnage de Germain, le fin laboureur, G. Sand nous montre la souffrance des paysans. Le paysan travaille durement au labourage de la terre, mais il gagne un peu et souffre de la misère à cause des propriétaires de la terre qui prennent tous les efforts des paysans. G. Sand, à travers le personnage du père Maurice nous donne une modèle de famille traditionnelle de type patriarcal, avec un grand rôle décisionnel du chef de famille. Le personnage de la petite Marie nous montre que la fille paysanne doit travailler pour gagner son pain en arrivant à l'âge de seize ans. Le roman traite l'amour chez les paysans. Les paysans riches ne peuvent pas faire une alliance avec des paysans pauvres, c'est comme le cas de Germain et la petite Marie.

En ce qui concerne les traditions et les coutumes chez les paysans, nous voyons que les paysans s'intéressent aux coutumes et traditions au mariage. G. Sand consacre l'appendice de la Mare au diable à ce thème. Le mariage de Germain et la petite Marie se fait dans une grande fête traditionnelle qui dure trois jours. Après que nous découvrons le monde paysan dans *la Mare au diable*, nous passerons à la société rurale dans le deuxième roman champêtre de G Sand, *François le champi*, pour découvrir cette société- là.

3-La société rurale dans le roman *François le champi*

Introduction

Dans ce chapitre, nous parlerons de la société rurale que George Sand aborde dans le roman *François le champi*. Nous étudierons les personnages: (principaux et secondaires) et aussi nous étudierons les thèmes abordés dans le roman. Nous voyons que les personnages et les thèmes nous donnent une image plus complète de la société dans ce roman. Avant d'étudier les personnages et les thèmes, nous allons donner une présentation de l'œuvre.

3-1 Présentation de l'œuvre

François le champi est le deuxième roman champêtre de George Sand, écrit en 1847. C. Larochelle dit que «*François le champi est le deuxième roman de trilogie champêtre de George Sand.*» (C. Larochelle, 2011, p 60). Dans le roman, *François le champi*, George Sand évoque le milieu rural de Berry «*Dans ce roman, comme dans tous ses récits champêtres, George Sand nous décrit avec enthousiasme le Berry (région qu'elle aimait beaucoup) et surtout la vie des paysans qu'elle connaissait bien et avec qui elle avait de très bonnes relations*» (B. Faucard- Martinez, 2006, p, 4). George Sand raconte l'histoire d'un jeune garçon trouvé dans les champs et recueilli par une villageoise, c'est Isabelle Bigot. L'histoire focalise sur la relation qui se construit entre la femme du meunier, et cet enfant sans origines définies. L'idée du roman est inspirée à l'auteure par une histoire entendue lors d'une veillée paysanne.

Les lieux où se déroule l'histoire sont: le moulin du Cormouer: correspondrait au moulin de la Rame à Mers et le moulin du Haut-Champault: moulin près de Villechiron du côté d'Aigurande.

«*D'autre par l'influence de ces Pastorales sur des romans ultérieurs qui, tels Julie ou la nouvelle Héloïse de Rousseau ou François le champi de G. Sand, vantent, sinon la vérité des «rêves champêtres» du temps passé, du moins*

«la simplicité des mœurs rustiques», a souvent orienté, en retour, leur interprétation» (M. Laplace, 2010, p 1).

3-2 Les personnages principaux dans le roman *François le champi*

Les personnages principaux dans ce roman sont François le champi, Madeleine et la Zabelle. Ils sont le trio de l'intrigue.

3-2-1 Le personnage de François

3-2-1-1 Portrait physique

François est le héros du roman *François le champi*. Il a six ans. Il est beau «C'était un bel enfant, il avait des yeux magnifiques. C'est dommage, pensa-t-elle, qu'il ait l'air si niais.» (G. Sand, 1976, p 19). Il ne connaît ni son nom de famille ni celui de la femme qui l'a adopté «*Le petit champi ne sait pas parler avec des mots, mais sait très bien communiquer par des actes marquant des intentions; c'est là le début de son histoire privilégiée avec Madeleine, femme de culture, mais dont le cœur est resté ouvert à la vérité*» (L. Frappier-Mazur, É. Bordas, 2004, p 45) «*Le champi, ce pauvre enfant qui, au début, sait à peine répondre à Madeleine, s'exprime en langue générale*» (L. Vincent, 1978, p 102).

«On pourrait lire l'histoire de François le Champi comme l'histoire de la venue au langage du pauvre enfant sans nom qui «ne savait dire mot» et à qui Madeleine, en s'adressant à lui et en l'aimant, donne littéralement la parole» (A. Berger, 1987, p 77). Bien que son physique soit attachant et avenant, les villageois retiennent surtout l'ignorance dont il fait preuve à propos de ses origines, de l'endroit d'où il vient, du nom de ses ancêtres. La femme du meunier, Madeleine, dit lui donner pour sa bêtise apparente l'âge d'à peine six ans.

Nous trouvons que la beauté physique de François attire tout le monde «Notons que, tout au long du roman, la beauté physique de François ne cesse

d'être rappelée: elle frappe Madeleine, déjà séduite, lors de leur première rencontre.» (V. Laisney, 2006, p 298).

3-2-1-2 Portrait moral

François, dès le début du roman, nous montre sa bonne conduite. Il ne demande qu'à être aimé, et le rend bien à ceux qui l'apprécient, se montrant serviable et adorable. Par exemple, alors que Madeleine est incapable de ramener chez elle son linge devenu trop lourd, car imbibé d'eau, et qu'elle est contrainte de laisser au lavoir son matériel de blanchisseuse, François lui court après jusqu'à chez elle afin de le lui rapporter *«Tu n'es pas si bête que je croyais, toi, car tu es serviable, et celui qui a bon cœur n'est jamais sot.»* (G. Sand, op. cit, p 22). *«En voyant l'enfant qui lui apporte son battoir et son savon oubliés à la fontaine, après un début de dialogue qu'elle avait commenté de façon ironique, ce qui était une mauvaise voie de communication»* (L. Frappier-Mazur, É. Bordas, op. cit, p 45). Ainsi, son sens du service, son caractère doux et aimable surpassent aux yeux de ceux qui savent l'apprécier son apparente ignorance et sa simplicité d'esprit.

En grandissant, élevé par l'amour de Madeleine et celui de sa mère adoptive, François développe de plus en plus de qualités appréciables. Il est fringant et impétueux, mais sans jamais se départir de son caractère posé et tranquille qui le rend si aimable aux yeux des deux femmes avec lesquelles il vit *«Avec cela, il était courageux comme un homme; il allait à la rivière comme un poisson, et plongeait jusque sous la pelle du moulin, ne craignant pas plus l'eau que le feu; il sautait sur les poulains les plus folâtres et les conduisait au pré sans même leur passer une corde autour du nez, jouant des talons pour les faire marcher droit et les tenant aux crins pour sauter les fossés avec eux. Et ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'il faisait tout cela d'une manière fort tranquille, sans embarras, sans rien dire, et sans quitter son air simple et un peu endormi.»*

(G. Sand, op. cit, p 25). Malgré son évidente faiblesse mentale, il demeure toutefois un enfant reconnaissant et plein d'initiatives: la Zabelle raconte en effet qu'à l'âge de cinq ans, le petit l'a soignée alors qu'elle se trouvait malade.

Nous voyons que François est le plus courageux que des autres enfants de son village. Ceux-ci laissent toujours François passer le premier dans les amusettes dangereuses car François est plus hardi, plus adroit et plus sûr de son fait.

Malgré que François arrive à l'âge de quinze ans, mais il reste innocent. Il ne sait pas que c'est honteux de s'embarrasser quand on devient grand. Il n'est pas comme les enfants de son village *«Il ne put jamais comprendre pourquoi, de ce qu'il devenait grand, il ne devait plus embrasser Madeleine. C'était le garçon le plus innocent de la terre et il ne se doutait point de ce que les gars de son âge apprennent bien trop vite à la campagne»* (Ibid, p 53). Aussi l'innocence de François est évident, c'est quand la Sévère, la maîtresse de Cadet Blanchet, se moque de lui car François est timide et il rougit toujours comme la fille quand elle parle avec lui *«Il rougissait comme une fille quand cette femme lui parlait, et il se sentait mal à son aise.»* (Ibid, p 62).

3-2-1-3 L'adoption du François

Le destin de François, l'enfant abandonné, le fait adopter et élever par deux mères (la zabelle et Madeleine) qui l'aiment beaucoup. Nous trouvons que François est tombé dans les mains de la Zabelle qui l'avait aimé et qui ne le maltraitait point, ensuite il a rencontré Madeleine dont la charité était plus grande et les idées plus humaines que celles de tout le monde. Nous allons voir les deux mères qui adoptent et élèvent François, la Zabelle et Madeleine.

La Zabelle est la première mère adoptive de François qui souffre de la misère. François, comme les autres enfants paysans, garde un pauvre troupeau sur les bords des chemins. Il travaille pour aider sa mère adoptive, la Zabelle *«Après quoi on le louerait comme on pourrait, pour être porcher ou petit valet*

de charrue et, s'il avait de bons sentiments, il donnerait à sa mère par adoption une partie de son gage.» (Ibid. p 23).

Comme la mère adoptive de François souffre de la misère, elle ne peut pas le bien nourrir, mais c'est grâce aux soins de Madeleine et de son bon cœur que François trouve sa santé, donc il devient fort et courageux *«C'est ainsi que François le Champi fut élevé par les soins et le bon cœur de Madeleine la meunière. Il retrouva la santé très vite car il était bâti, comme on dit chez nous, à chaux et à sable, et il n'y avait point de richard dans le pays qui n'eût souhaité d'avoir un fils aussi joli de figure et aussi bien construit de ses membres» (Ibid. p 25).* Alors François est élevé avec la pauvreté de la Zabelle, mais en grandissant, il devient riche *«Les choses sont plus compliquées pour François. Ce juste commence sa vie dans l'indigence et la termine dans une aisance qui, pour être modeste, n'en est pas moins assurée.» (L. Frappier-Mazur, E. Bordas, op. cit, p 66).*

Nous pouvons dire que Madeleine a de grand pitié pour François plus que la Zabelle, car celle-ci ne l'empêche pas François de se jeter dans la rivière, croyant qu'il lui apporte le malheur, elle lui dit *«Va, méchant enfant, disait-elle, je te garderai; mais tu seras cause que demain je serai sur les chemins demandant mon pain.» (G. Sand, op. cit, p 37).*

Madeleine, au contraire de la Zabelle, empêche François de se jeter dans la rivière. Alors François veut que Madeleine devienne sa mère car il voit qu'elle l'aime plus que la Zabelle *«Son bon cœur s'était regimbé et elle était vraiment en colère contre la Zabelle. François avait jeté ses deux bras autour du cou de la meunière et il la serrait si fort qu'elle en perdit la respiration, en même temps qu'il remplissait de sang sa coiffe et son mouchoir car il s'était fait plusieurs trous à la tête.» (Ibid. p 38)* d'ici, commence l'amour maternel de Madeleine et François. Quand François arrive à l'âge de douze ans, Catherine, la servante, dit à Madeleine que François devient grand pour l'embarrasser comme

une petite fille car François paraît plus grand que son vrai âge «*François comprenait fort bien qu'un grand garçon comme lui ne pouvait être amijolé comme un petit. D'ailleurs ils étaient encore plus différents d'apparence que d'âge. François était si grand et si fort qu'il paraissait un garçon de quinze ans*» (Ibid. p 48).

3-2-1-4 François et l'abandon

Comme on a déjà dit, le nom champi, c'est-à-dire, l'enfant abandonné dans les champs sans origine définie. En grandissant, les champis ont une mauvaise réputation, ils deviennent des voleurs ou des bandits. Alors cette mauvaise réputation de paresseux et de voleur qui s'attache aux champis, colle à la peau de François, et les villageois le méprisent «*François reçoit de la population du village le surnom de «Champi», sobriquet attribué à tous ceux qui, sans parents, ont été abandonnés dans la campagne: François le Champi expose le problème de la misère paysanne, de l'abandon des enfants, de l'endettement sans issue*» (D. Béatrice. 1994, P 71). François le champi est un roman de l'inceste «*François le champi pose aussi la question de la misère de la campagne, de l'abandon des enfants naturels*» (A. diversos, 2009, p 26).

Nous voyons que François n'est pas comme les autres champis car il a bien élevé par les soins des deux femmes (la Zabelle et Madeleine). Alors il est comme les enfants de la famille «*ça ne se plaint jamais et c'est aussi soumis qu'un enfant de famille ; c'est tout le contraire des autres champis, qui sont terribles et tabâtres, et qui ont toujours l'esprit tourné à la malice.*» (G. Sand, op. cit, p 24). J. Chaurand déclare que «*L'enfant grandit, il se révèle comme différent de celui qu'on s'attendait à voir, étant donné l'image qu'on se faisait de la catégorie à laquelle il appartenait*» (J. Chaurand, 1972, p 274).

«*Rappelons que François est sevré, ou bien par l'abandon ou bien par la mort, de cinq figures maternelles, avec une sixième figure qui menace de se matérialiser lors de son abandon par la Zabelle, qui lui explique «qu'on le*

placerait pour un temps chez quelque femme qui lui servirait encore de mère» (B. Diaz, I. H. Naginski, 2006, p 176). Cela nous montre que le destin de François le fait élever par quelques femmes.

Les gens disent que c'est dommage que François est un champi car il est beau. La Sévère leur répond en disant *«Les champis ont moyen d'être beaux, puisque c'est l'amour qui les a mis dans le monde.»* (G. Sand, op. cit, p 63). François est beau *«comme un jeune chêne, il est malheureux comme une pierre Or, «François est aussi celui qui, par opposition au Cadet Blanchet, modèle sa vie en fonction d'une harmonisation avec la nature, son travail et ses rythmes.»* (R. Bauer, D. W. Fokkema, M. de Graat, 1988, p 155)

La servante Catherine, elle aussi, voit que François n'est pas comme les autres champis, elle déclare à Mariette que François est un bon garçon et c'est son frère Cadet Blanchet qui le chasse de maison *«Il était de si bon cœur, cet enfant-là ! et votre frère n'a pas voulu le souffrir à la maison; vous savez bien qu'il n'est pas toujours mignon, votre frère!»* (G. Sand, op. cit, p 117).

Dans François le champi, George Sand met en scène sur le curé d'Aigurande qui remet de l'argent au champi, de la part de sa vraie mère qui veut conserver l'anonymat, car George Sand a gardé pourtant beaucoup d'estime pour les prêtres à l'esprit ouvert. *«Si François doit sa probité à son bon naturel, en revanche, sa petite fortune, quatre mille francs, lui vient tout droit de l'héritage que lui laisse sa mère, la vraie l'inconnue qui l'a abandonné, et que lui remet le curé d'Aigurande»* (L. Frappier-Mazur, E. Bordas, op. cit, p 66)

3-2-1-5 Le rapport François- Madeleine

Le rapport entre Madeleine, la mère nourricière de François, femme du meunier, atteignant la trentaine d'années à la fin de l'œuvre, et François, d'abord enfant bâtard puis jeune homme toujours émotionnellement dépendant de Madeleine, choque et interpelle lorsque le roman est publié en 1847 *«François le Champi est donc un double don de la mère: premièrement la mère le donne à*

l'enfant comme substitut d'elle-même; deuxièmement, ce texte de G. Sand parle d'une mère qui peut être possédée par son fils» (I. Hiroshi, 1980. pp. 88)

Nous voyons d'abord Madeleine Blanchet traite François comme son fils, l'aimer comme tel *«Ces relations supposent chez elle la douceur, le calme et l'autorité d'une affection qui protège; chez lui; un sentiment profond de reconnaissance et du respect; chez l'un et l'autre, l'oubli absolu de sexe. Or tout à coup François aime Madeleine comme on aime une femme, et elle l'aime comme on aime un homme. C'est-à-dire que tout est renversé.»* (P. Antonio Borgheggiani, 2002, p 81).

Quand la Zabelle veut envoyer François à l'hospice, Madeleine l'empêche, elle lui dit: j'achète cet enfant-là, il est à moi, il n'est plus à vous *«Vous ne méritez pas de garder un enfant d'un aussi grand cœur et qui vous aimait tant»* (G. Sand, op. cit, p 38) Cela nous montre que François aime la Zabelle, sa mère adoptive, mais celle-ci ne l'aime pas. François, de son tour, avoue à Madeleine que malgré qu'il aime la Zabelle, mais quand celle-ci veut l'envoyer à l'hospice, son amour pour la Zabelle commence à diminuer. Il avoue aussi à Madeleine qu'il l'aime plus que la Zabelle et sa mort ne lui fait pas mourir du chagrin *«Du moment où vous avez dit des paroles que je n'oublierai jamais, je vous ai aimée plus qu'elle et, j'ai eu beau faire, je pensais à vous plus souvent qu'à elle. Enfin, elle est morte et je ne suis pas mort de chagrin comme je mourrais si vous mouriez.»* (Ibid, p 40). Nous pouvons dire que c'est un amour partagé, amour de type (mère-fils).

Dans François le Champi, c'est l'enfant qui enseigne la façon de se souvenir à sa mère Madeleine. Entre l'expérience vécue de George Sand et la façon dont elle la transpose dans la fiction, il y a un renversement analogue à celui qu'elle décrit dans un autre épisode de ses mémoires, lorsque, sa grand-mère l'ayant séparée de force de sa mère et lui ayant offert une «poupée négrillonne» en guise de consolation, Aurore s'abandonne *«à l'illusion d'un*

amour maternel qu'excitait plus vivement en moi le sentiment contristé de l'amour filial» (N. Glaser, 1993, p 51).

François en arrivant à l'âge de quinze ans, aime encore Madeleine comme sa mère et il ne songe jamais de se séparer d'elle *«J'aimerais mieux être coupé par morceaux que de vous quitter»* (G. Sand, op. cit, p 60). Quand Cadet Blanchet veut le chasser de la maison, François ne peut pas supporter cette pensée car il a peur de cette séparation de Madeleine *«Et le pauvre champi se jeta par terre et se frappa la tête de ses poings, comme le jour où la Zabelle avait voulu le reconduire à l'hospice.»* (Ibid. p 77).

La relation des deux, François et Madeleine, est autant physique qu'émotionnelle. Tant que François est encore enfant, il agit en tant que tel et reçoit de nombreuses caresses et marques d'affection de Madeleine. La force de l'attachement qu'il a pour elle, et son caractère trop affectueux, sont également matière à rendre ses caresses et ses étreintes à la femme qui le prend sous son aile. Petit à petit, la limite entre cet amour maternel presque violent, et un amour charnel, va devenir de plus en plus ténue, mais sans altérer l'aspect protecteur et dépendant de l'un envers l'autre. François lui-même, dans ses paroles, reste vague, puisqu'on ne parvient pas, à la lecture seule du texte, à discerner s'il évoque une relation amoureuse ou simplement basée sur une reconnaissance infinie.

François et Madeleine entretiennent une forme de dépendance mutuelle affective. L'un et l'autre semblent avoir peur de cette relation qui unit deux êtres que les années séparent. François ne parvient pas à avouer cet amour, bien que celui-ci soit clairement identifiable aux yeux de tous. Ainsi, les deux personnages semblent être les seuls pour qui l'amour réciproque n'est pas encore évident *«Oh! dit François, rougissant comme une fille, je l'aime comme ma mère, et j'ai du respect plein le cœur. – Je n'en fais pas doute, reprit Jeannette, mais vous l'aimez de deux manières, car votre figure me dit l'une,*

tandis que votre parole me dit l'autre». (Ibid. p 160). Ainsi, François semble avoir besoin que quelqu'un d'extérieur lui explicite clairement ce que son cœur fait apparaître au dehors et que tout le monde a perçu.

Nous trouvons que Jeannette Vertaud est la seule personne qui a deviné l'amour de François pour Madeleine «*Mais vous l'aimez de deux manières, car votre figure me dit l'une, tandis que votre parole me dit l'autre.*» (Ibid). Jeannette Vertaud veut aider François en bavardant avec Madeleine pour savoir son avis sur ce mariage. Madeleine, premièrement, refuse ce mariage, mais en sachant que François va mourir du chagrin si elle refuse, elle accepte «*Puisqu'il vous trouve tant à son gré et qu'il mourra de chagrin si vous le refusez*» (Ibid. p 163).

Le soupçon d'inceste pèse sur les relations, plus celles-ci sont dites chastes, au point qu'il n'y a en effet pas plus chastes «*chez Sand, que les rapports dits «incestueux», comme en témoigne avec éclat la fable du Champi. Rendre l'inceste chaste et le légitimer par le mariage, c'est bien sûr une façon de l'abolir, comme s'emploie à le faire Sand dans François le Champi*» (A. Berger, 2004, p 57).

Ainsi se termine l'amour de François et Madeleine. Dès le début, il était apparent que les deux personnages allaient tomber amoureux. De fait, certains qualifient cette relation de presque incestueuse, bien qu'il n'y ait aucun lien de parenté véritable entre ces deux personnages.

Nous pouvons dire que cette relation nous montre l'évolution des deux personnages; (François et Madeleine). Leur amour commence par un amour maternel et finit par un amour passionnel.

3-2-1-6 François et Cadet Blanchet

Cadet Blanchet, comme sa mère, la mère Blanchet, déteste François à cause son destin d'être un champi «*Sur les instances de Mme Blanchet, la mère du meunier Cadet Blanchet, dont elle est la locataire, Isabelle Bigot a consenti à*

se séparer de son fils adoptif, François le Champi, et à le reconduire à l'hospice qui le lui avait confié.» (P. G. Castex, P. Surer, G. Becker, 1951, p 183).

La Sévère incite Cadet Blanchet de chasser François de sa maison car il devient grand. Alors malgré que Cadet Blanchet connaît bien la vertu de sa femme mais cependant il l'accuse d'être amoureuse de François pour trouver la légitimité de chasser François de sa maison car à son avis François devient grand et il ne doit pas rester à la maison avec Madeleine *«Blanchet jura qu'elle était amoureuse de cette marchandise d'hôpital, qu'il en rougissait pour elle, et que si elle ne mettait pas ce champi à la porte sans délibérer, il se promettait de l'assommer et de le moudre comme grain.»* (G. Sand, op. cit, p 72).

Cadet Blanchet explique à sa femme qu'il doit chasser le champi car c'est le diable qui met les champis dans le monde et qu'il leur souffle le libertinage dans l'oreille. Donc les champis ne seront jamais bons *«J'avais des raisons pour ne point me fier à ce champi. C'est le diable qui met ces enfants-là dans le monde, et il est toujours après eux. Quand ils sont bons sujets d'un côté, ils sont mauvais garnements sur un autre point.»* (Ibid. p 83). Alors Cadet Blanchet veut remplacer François le champi par un autre serviteur car il croit que le diable est le père des champis. Après que Cadet Blanchet chasse François de sa maison, celui-ci quitte la maison en souffrant car il ne peut pas supporter de se séparer de sa mère Madeleine. Pourtant, il est bien aisé dans sa nouvelle situation car son nouveau maître, Jean Vertaud, n'est pas méchant comme Cadet Blanchet et il a confiance de François, il lui donne le gouvernement de ses affaires car François est un bon travailleur *«On fut bientôt si content de lui qu'on lui confia la gouverne de bien des choses qui étaient au-dessus de son emploi.»* (Ibid. p 86- 87). Donc François travaille au moulin de Jean Vertaud et malgré qu'on le traite dignement, mais il ne retrouve le sourire car il a perdu quelque chose de très cher à son cœur, c'est Madeleine. Plus tard pourtant, il pourra retrouver ce qu'il a laissé au moulin du Cormouier *«François le Champi a appris*

la mort de Cadet Blanchet décide de courir près de Madeleine et pense devoir en demander la permission à son maître, Jean Vertaud» (CH. Bruneau, 1966, p76). François en retournant chez Madeleine après la mort de son mari, il trouve que toutes les choses sont en mauvais cas, même le moulin qu'il le fait marcher. Madeleine est contente de l'arrivée de François qui vient au secours de sa famille «*Elle avait bien dormi, consolée par l'arrivée de son cher serviteur et par le bon secours qu'il lui apportait*» (G. Sand, op. cit, p 122).

3-2-1-7 François et la Sévère

Quand François arrive à l'âge de dix- sept ans, il devient le plus beau que les autres enfants du village, alors la Sévère, la maitresse de Cadet Blanchet, est éprise de lui «*Le champi entrait dans ses dix-sept ans et que madame Sévère trouva qu'il était diablement beau garçon. Il ne ressemblait pas aux autres enfants de campagne, qui sont trapus et comme tassés à cet âge-là* » (Ibid. p 62).

Nous voyons que François ne s'intéresse pas aux paroles aimables de la Sévère, alors celle- ci est en colère contre lui. Elle essaie de venger de François en inventant une menterie, elle dit à Cadet Blanchet que François a l'idée de lui chanter une fleurette et il veut l'embarrasser quand ils sont dans le bois «*À telles enseignes que le lendemain, lorsque Cadet Blanchet fut de retour auprès d'elle, à moitié dégrisé, elle lui fit entendre que son garçon de moulin était un petit insolent, qu'elle avait été obligée de le tenir en bride et de lui essuyer le bec d'un coup de coude, parce qu'il avait eu idée de lui chanter fleurette et de l'embrasser en revenant de nuit par les bois avec elle.*» (Ibid. p 69).

François est très sage, c'est quand il est en cachette, il entend que la Sévère dit à Mariette de mauvaises idées concernant son amitié avec Madeleine. Il ne dit rien à la sévère. Il est plus fâché pour Madeleine que lui- même, car il voit que Madeleine est honnête et on ne doit pas l'accuser par la malhonnêteté «*Il était tout à fait honteux de se voir accusé, et de penser que sa pauvre chère*

amie Madeleine, qu'il avait toute sa vie si honnêtement et si dévotement aimée, ne retirerait de son service et de sa bonne intention que l'injure d'être maltraitée par les mauvaises langues.» (Ibid. p 145).

3-2-1-8 François et la Mariette

François fait tout dans la maison de Madeleine, ce qui allume la jalousie de Mariette, la sœur cadette de Cadet Blanchet *«Vous êtes donc à tout ici, monsieur le meunier! Vous faites la farine, vous faites les affaires, vous faites la tisane ; bientôt on vous verra coudre et filer...»* (Ibid. p 128).

Pour François, être champi, ce mot ne cause pas son malheur car il sait bien qu'il est un champi, Mariette, voyant que François est un champi, n'est pas satisfaite de lui, en le voyant jouer le rôle de chef de famille. Elle veut dire à François qu'il ne doit faire quelque chose dans la maison, mais elle ne peut pas le lui dire. Comme François est éveillant, il devine ce que Mariette veut le lui dire *«Allons, dites, la belle Mariette, dites ce que vous avez au bout de la langue. Et pourtant, j'y ai été reçu et élevé par charité, pas vrai et je ne peux pas être de la famille, parce que je n'ai pas de famille; je n'y ai droit, étant champi! Est-ce tout ce que vous aviez envie de dire?»* (Ibid. p 130). François explique à Mariette qu'il vient dans la maison des Blanchets car cette maison- là est en malheur et qu'il vient pour la secourir pour récompenser madame Blanchet qui l'élevait avec charité pour lui faire montrer qu'il n'est pas ingrat *«François va volontairement perdre son argent pour racheter la fausse identité de Madeleine, afin de pouvoir, après cette épreuve, vivre avec elle sa nouvelle vie de couple dans la saine modestie de tout petits propriétaires campagnards, sans richesse comme sans pauvreté.»* (L. Frappier-Mazur, E. Bordas, op. cit, p 66). François veut aider Madeleine pour rester avec elle à jamais.

3-2-1-9 François et son maître Jean Vertaud

Après qu'on a chassé François de la maison des Blanchet, François va travailler chez son nouveau maître, c'est Jean Vertaud. Alors François est

content dans sa nouvelle situation, son nouveau maître est mieux que Cadet Blanchet «*Ce meunier-là ne ressemblait guère à Cadet Blanchet et sa fille, qui avait une trentaine d'années et n'était point encore établie, était en réputation pour sa charité et sa bonne conduite.*» (G. Sand, op. cit, p 86). Les nouveaux gens ont confiance de François, ils lui donnent le gouvernement de leurs affaires, car François est un bon travailleur «*On fut bientôt si content de lui qu'on lui confia la gouverne de bien des choses qui étaient au-dessus de son emploi.*» (Ibid. p 86- 87).

François reste environ trois ans au pays d'Aigurande, où il y a de beau moulin, aussi il trouve que le monde de ce pays est plus riche, mieux logé et mieux habillé «*On y fait plus de commerce, et quoique la terre y soit plus maigre, elle rapporte davantage. Le terrain y est pourtant mieux cabossé. Les rocs y percent et les rivières y ravinent fort. Mais c'est joli et plaisant tout de même. Les arbres y sont beaux à merveille et les deux Creuses roulent là-dedans à grands ramages, claires comme eau de roche*» (Ibid. p 88). Alors la nouvelle situation plaît beaucoup François.

Jean Vertaud veut marier sa fille à François car il voit que François est un bon garçon «*Il voyait bien clairement que ce garçon, tout pauvre qu'il était venu chez lui, valait de l'or dans une famille pour son entendement, sa vitesse au travail et sa bonne conduite.*» (Ibid. p 94). Nous pouvons dire que François attire Jean Vertaud par sa bonne conduite

3-2-2 Le personnage de Madeleine

3-2-2-1 Portrait physique et moral

Madeleine Blanchet est la jeune meunière du Cormouier. Son âge n'est pas déterminé mais, elle n'avait que seize ans quand elle s'est mariée avec Cadet Blanchet et elle atteignant la trentaine d'années à la fin de l'œuvre. Elle était petite et mince «*Madeleine Blanchet n'était ni grande ni forte. C'était une très jolie femme, d'un fier courage, et renommée pour sa douceur et son bon sens*».

(Ibid. p 21). Elle est la femme du meunier Cadet Blanchet «*Elle est la femme d'un riche, ce qui n'est pas pareil, et l'on sait à quel point tout la sépare de son mari et de la sphère de celui-ci.*» (L. Frappier-Mazur, E. Bordas, op. cit, p 66)

Elle n'est en rien comparable à son mari cruel, volage et imbécile. Elle est de ceux qui, aux dépens de leurs propres intérêts, pensent toujours à répandre le bien autour d'eux et à secourir ceux qui en ont le plus besoin. En cela, elle est à l'opposé de son mari et de sa belle-mère «*Madeleine Blanchet, une fermière jeune et charitable, mariée à un homme qui la délaisse pour une coquette de village.*» (R. Zellweger, op. cit, p 129).

Ph. Lejeune nous a montré, dans son article célèbre intitulé : Écriture et sexualité, l'existence d'un réseau caché de signification formé autour du nom de Madeleine «*Que nous pourrions nommer, avec Lejeune; le complexe de Madeleine*» (Ph. Lejeune, 1971, p 119).

La jeune femme est compréhensive, honnête, travailleuse, et fait preuve d'une rare empathie et d'une grande générosité, particulièrement envers François qui n'a que rarement bénéficié de la sympathie des autres: Émue par François, qu'elle constate faible et malade au début du roman, elle comprend bien vite qu'il n'est pas foncièrement faible ou mauvais, comme le veut la réputation que l'on accorde la plupart du temps aux «champis». Son caractère bon et compatissant se double d'une finesse d'esprit et d'une compréhension qui échappent à la Zabelle. C'est là la raison principale pour laquelle elle consent à laisser la femme du meunier s'occuper de lui. Elle parvient à rassurer ainsi la Zabelle à la fois sur le bon travail qu'elle a effectué sur François, et sur la valeur réelle de celui-ci, en observant simplement la bonne volonté dont l'enfant fait preuve «*Parce qu'on les rebute et parce qu'on les maltraite. Si celui-là est bon, c'est que vous êtes bonne pour lui, soyez-en assuré.*» (G. Sand, op. cit, p 24).

3-2-2-2 L'amour maternel de Madeleine pour François

Madeleine, en lavant ses vêtements à la fontaine, trouve un petit enfant. Elle commence à le questionner en lui demandant son nom, mais l'enfant ne connaît ni son nom, ni celui de son père et voilà le dialogue: «*François, répondit l'enfant. – François qui ? – Qui ? dit l'enfant d'un air simple. – À qui es-tu fils ? – Je ne sais pas, allez ! – Tu ne sais pas le nom de ton père ! – Je n'en ai pas. – Il est donc mort ? – Je ne sais pas.*» (Ibid. p 18).

Madeleine regarde l'enfant avec compassion quand il lui a dit qu'on l'appelle François le champi. Elle le trouve mal habillé «*Madeleine Blanchet détacha le chéret de laine qui lui couvrait les épaules et en enveloppa le champi, qui se laissa faire et ne témoigna ni étonnement ni contentement.*» (Ibid. p 21).

Madeleine dit à François «*Viens, mon pauvre François. Tu n'es plus champi, entends-tu ? Tu as une mère et tu peux l'aimer à ton aise; elle te le rendra de tout son cœur*» (Ibid. p 38). Ainsi commence l'amour maternel de Madeleine pour François. Madeleine dit à la Zabelle qu'elle peut l'envoyer François tous les matins et tous les soirs chez elle à l'heure où elle donnera la soupe à son petit Jeannie pour que François mange le reste de la soupe car la Zabelle souffre de la misère. Nous trouvons que Madeleine est toujours compatissante pour François, quand la Zabelle veut envoyer François à l'hospice, Madeleine lui dit «*C'est de l'argent à moi, de l'argent que j'ai gagné ; je sais bien qu'on me le redemandera, mais ça m'est égal. On me tuera si l'on veut, j'achète cet enfant-là, il est à moi, il n'est plus à vous. Vous ne méritez pas de garder un enfant d'un aussi grand cœur et qui vous aimait tant. C'est moi qui serai sa mère et il faudra bien qu'on me le souffre*» (Ibid. p 38). Alors Madeleine est inquiète pour François car celui-ci est évanouit en voulant l'envoyer à l'hospice. Madeleine réchauffe la tête de François contre son cœur et lui souffle sur le visage et dans la bouche comme on fait aux noyés pour le faire réveiller de sa pâmoison «*Cela le réconforta et, dès qu'il ouvrit les yeux et qu'il*

vit le soin qu'on prenait de lui, il embrassa Madeleine et la Zabelle l'une après l'autre, avec tant de cœur qu'elles furent obligées de l'arrêter, craignant qu'il ne retombât en pâmoison» (Ibid. p 40).

3-2-2-3 La séparation de Madeleine et François

Madeleine est contrainte de se séparer de son fils adoptif car sa famille déteste les champis. La belle-mère de Madeleine a élaboré un stratagème afin de faire disparaître François, mais sa maladie suivie de sa mort, profitant à ce dernier et à Isabelle, celle-ci faisant désormais le ménage au moulin. Dès lors Madeleine commence à voir François comme son propre fils. Elle se fait une grande joie de l'aider pour son catéchisme en vue de le préparer à sa première communion. Comme s'il s'agissait d'une évidence, il est par la suite reçu comme domestique au moulin, ce qui est très favorable aux affaires de Cadet Blanchet. Mais le destin de François le Champi connaît un revirement terrible quand il devient plus grand, attirant malgré lui les regards envieux de l'épouse de Cadet Blanchet. François, l'enfant trouvé, est obligé de se séparer de sa mère adoptive, Madeleine, chassé par son mari jaloux. Il prend congé d'elle au bord de la même fontaine où ils s'étaient rencontrés pour la première fois et où il finira, dans les dernières pages du livre, par lui demander et par obtenir sa main. Pour l'instant, François implore *«Laissez-moi garder l'espérance de vous retrouver un jour ici à cette claire fontaine, où je vous ai trouvée pour la première fois il y aura tantôt onze ans.»* (Ibid. p 80).

Trouvant une place auprès du moulin de Jean Vertaud, François sera traité dignement sans qu'il n'ait retrouvé le sourire car il a perdu quelque chose de très cher à son cœur: Madeleine. Plus tard pourtant, il pourra retrouver ce qu'il a laissé au moulin du Cormouer. Madeleine est inquiète pour François, car il va mourir du chagrin en savant la nouvelle de le chasser de la maison *«Elle ne put songer à autre chose qu'au pauvre champi qu'il fallait renvoyer et qui l'aimait tant qu'il en mourrait de chagrin. Si bien qu'elle ne put rien dire au bon*

Dieu, sinon qu'elle était trop malheureuse de perdre son seul soutien et de se départir de l'enfant de son cœur.» (Ibid. p 74). Madeleine devient peu à peu, malgré bien des années d'écart, tout d'abord un substitut de mère, une institutrice, puis une partenaire amoureuse. Des mères qu'il a eues, François le Champi qualifie Madeleine comme étant «la meilleure des trois».

3-2-2-4 Le Mariage de Madeleine et François

La confusion entre l'amour maternel et l'amour conjugal devient si floue à la fin du roman. L'amour maternel de François pour Madeleine se change. François décide à se marier avec Madeleine en découvrant son amour pour elle. Nous trouvons que François a peur que Madeleine refuse de se marier avec lui (François suppose que Madeleine l'a aimé et traité comme son fils, elle ne pourra pas l'aimer de l'amour qu'il faut pour épouser «*Cette supposition est d'autant plus vraisemblable que le tabou de l'inceste, dans le roman romantique, est très performant: le fils n'épouse jamais sa mère*» (B. Demiraj et P. Dayan, op. cit, p 57).

Madeleine, de son tour, croyant que François en voulant se marier avec elle, il veut lui rendre peut-être un devoir et elle voit que c'est trop que François lui donne sa liberté et sa personne à la fois «*Je trouve qu'il m'a bien assez récompensée du soin que j'ai pris de lui, et que me donner sa liberté et sa personne encore, ce serait trop, à moins qu'il ne m'aime comme vous croyez.*» (G. Sand, op. cit, p 164). «*Elle le nourrit et l'instruit; en grandissant, François s'éprend de Madeleine*» (E. Leduc, 2015, p 104).

A la première rencontre de Madeleine et François, après la déclaration de François de son mariage avec Madeleine, tous les deux deviennent rouge. Donc ce rougissement nous montre que Madeleine accepte le mariage de François en s'assurant de l'amour de François pour elle. Alors nous pouvons dire que la pensée de Madeleine vers François se change, François devient son amoureux au lieu d'être son fils «*Et Madeleine, sentant comme sa volonté le*

rendait hardi de résister à la sienne, comprit mieux que par des paroles que ce n'était plus son enfant le champi, mais son amoureux François qui se promenait à son côté.» (G. Sand, op. cit, p 164). Donc François devient heureux car Madeleine accepte d'être sa femme et son amante.

Nous pouvons dire que l'amour entre Madeleine et François est un amour partagé «*François et Madeleine: celle d'un amour incestueux et partagé, engagé en réalité dès la première rencontre.*» (Ph. Boyer, 1987, p 191). Certains gens croient que l'amour de François pour Madeleine est un amour incestueux, mais nous voyons qu'il n'y a aucun lien de parenté véritable entre les deux: Madeleine et François.

3-2-2-5 Madeleine et son cruel mari Cadet Blanchet

Cadet Blanchet de son nom, le fils de la vieille meunière a pris Madeleine pour épouse alors qu'elle n'avait que seize ans. Ce n'est pas le genre de mari tendre envers sa femme. Il est plutôt porté sur la boisson quand il ne travaille pas, c'est-à-dire le dimanche. Ainsi, le lundi il est toujours en colère et le mardi, il est triste. Et comme pour rattraper le temps perdu, il travaille durement les autres jours, n'étant de bonne humeur que le samedi, ce qui ne suffit point à faire le bonheur de sa femme. Mais Madeleine est une femme pleine de douceur qui a toujours su montrer du respect à son mari, s'appuyant sur la prière pour ne pas faillir à son rôle d'épouse.

Evidemment, quelques détails n'échappent point à la vieille meunière de Cormouet qui ne se prive pas de le faire remarquer. Il arrive même que Madeleine doive s'accuser à la place d'Isabelle. Mais son mari ne relève pas la chose, car au fond de lui, il veut lui faire plaisir afin de ne pas la perdre, étant encore très amoureux d'elle. En retour, la belle-mère ne manque pas de faire des siennes à Madeleine. Mais jamais cette dernière ne se plaint auprès de son mari, préférant tout subir en silence.

Vient pourtant le moment où, préoccupé par ses mauvaises affaires, Cadet Blanchet se trouve de mauvaise humeur. Alerté par les remarques que vient de lui faire un confrère, il fait plus attention aux propos de sa mère à l'encontre de sa femme, ou lorsqu'elle incrimine directement François le champi. Il commence alors à ne plus l'aimer et même à la rendre malheureuse.

Madeleine, en accusant par son mari d'être amoureuse de François, voit que Cadet Blanchet pense que les autres ont de mauvais comportements comme lui *«Elle en vint malgré son propre vouloir, à lui reprocher son mauvais comportement et à lui pousser cette raison bien vraie, que quand on est mécontent sous son sien bonnet, on voudrait faire tomber celui des autres dans la boue.»* (G. Sand, op. cit, p 72).

«Mais son mari ne tarde pas à exiger l'éloignement de l'enfant trouvé. Et François s'en va.» (R. Zellweger, op. cit, p 130). Madeleine, pour la première fois dans sa vie, fait une condamnation à son mari quand celui-ci lui demande d'envoyer François *«Je vous jure sur ma foi et mon honneur que demain le champi ne sera plus céans, et que vous pourrez y revenir sans danger de le rencontrer.»* (G. Sand, op. cit, p 73).

3-2-2-6 Madeleine et ses deux adversaires (la Sévère et Mariette)

Mariette Blanchet est la sœur cadette de Cadet Blanchet. Madeleine accepte de recevoir Mariette qui était la tutelle de son oncle mort que la Sévère, la maîtresse de Cadet Blanchet, refuse de l'accepter en disant que la garde et la vaillance d'une jeunesse lui paraient trop chanceuses. Madeleine voit que la jeune enfant va peut-être lui remplacer François qui est chassé par Cadet Blanchet.

Madeleine est fâchée contre Mariette car celle-ci va toujours chez la Sévère pour rencontrer des hommes, c'est selon les déclarations François à Mariette *«Elle dit que ce n'est pas la place d'une fille comme il faut. J'ai essayé de lui faire entendre à quelles fins vous fréquentez la Sévère dans son intérêt;*

mais elle m'a blâmé ainsi que vous. Elle dit qu'elle aime mieux être ruinée que de vous voir perdre l'honneur, que vous êtes sous sa tutelle et qu'elle a autorité sur vous.» (Ibid. p 137).

Toutes les deux la Sévère et Mariette détestent Madeleine à cause de François. La Sévère conseille à Mariette de se marier plutôt pour se débarrasser de Madeleine que Mariette ne l'aime pas. Nous pouvons dire que c'est à cause de la Sévère que Mariette déteste Madeleine. La Sévère a proposé à Mariette d'épouser vite Jean Aubard, sans l'avis de Madeleine, pour être libre d'elle. Alors la Mariette dit à Madeleine *«Je ne dépends que de moi, Madeleine, et si la loi me force à vous demander conseil, elle ne me force pas de vous écouter quand vous me conseillez mal. Je vous prie donc de ne pas me contrarier maintenant, car je pourrais vous contrarier plus tard.»* (Ibid. p 152). Comme Madeleine est une bonne femme, elle n'oppose pas au mariage de Mariette et Jean Aubard, seulement elle conseille à sa belle-sœur à ne pas presser en prenant la décision du mariage et que Mariette doit attendre trois jours pour donner la réponse à Jean Aubard.

Nous pouvons dire que l'accord des parents au mariage est très important à cette époque- là, la fille ne peut pas se marier sans la permission de ses parents. Ici Madeleine représente la parenté de Mariette mais celle-ci, encouragée par la Sévère, n'obéit jamais à Madeleine *«Madeleine voulut dire qu'il ne convenait point à une jeune fille d'aller avec un garçon qui n'avait point encore reçu parole de sa parenté»* (Ibid. p 153).

Madeleine est innocente, ce qui nous montre son innocence, c'est que Madeleine, malgré qu'on lui raconte des propos et des menteries abominables de la Sévère, mais Madeleine n'y entend aucune malice. La Sévère et Mariette sont toujours jalouses de Madeleine *«Et quel propos peut-on faire sur moi ? dit-elle simplement; quelle jalousie peut-on mettre dans la tête de cette pauvre petite folle de Mariette ? On t'a trompé, François, il y a autre chose»* (Ibid. p 154).

Nous voyons qu'à cause de l'existence de François dans la maison que Mariette est méchante avec Madeleine. Malgré que Madeleine soit à l'insu de l'amour de François pour elle. Madeleine reçoit les adieux de Mariette avec son bon cœur accoutumé, mais comme Mariette a gardé une pique contre Madeleine, Madeleine vit bien que Mariette en est quittée sans regret ni bonté «*Coutumière de chagrin qu'elle était, la bonne Madeleine pleura de sa méchanceté et pria le bon Dieu pour elle.*» (Ibid. p 158).

Après la mort de Cadet Blanchet, on découvre que la Sévère l'a ruiné, ce qui nous montre que la Sévère déteste Madeleine «*Madeleine étant, par la nature, du côté des bons et des justes, elle ne peut que revenir, aidée par le champi salvateur, selon une trajectoire heureuse dans ce roman optimiste, à son véritable état, après avoir perdu son argent Sali par les turpitudes de son mari et les convoitises de la Sévère.*» (L. Frappier-Mazur, E. Bordas, op. cit, p 66).

3-2-3 Le personnage de la Zabelle (Isabelle Bigot)

3-2-3-1 Portrait physique et moral

La Zabelle, qui se nommait en effet Isabelle Bigot, «est une vieille fille de cinquante ans». Elle est la mère adoptive de François. Elle était grande et forte. Elle faisait une courte apparition (19 pages). «*Elle est aussi bonne qu'on peut l'être pour les autres quand on n'a rien à soi et qu'il faut toujours trembler pour sa vie.*» Cela nous explique la bonté de la Zabelle envers les autres et surtout François. «*Madeleine causa avec la Zabelle et vit bientôt que ce n'était pas une mauvaise femme*» (G. Sand, op. cit, p 23).

3-2-3-2 La misère de la Zabelle

La Zabelle souffre de la misère, alors elle accepte de bon cœur l'aide que Madeleine lui propose, dans le souci de procurer à François des conditions de vie meilleures «*Vous enverrez l'enfant avec un sabot dans la main, comme pour chercher du feu, et puisqu'il mangera ma soupe, toute la vôtre vous restera. Vous serez mieux nourris tous les deux.*» (Ibid. p 25). La Zabelle et son

fil adoptif habite dans une pauvre maison «*Mais la maison était si mauvaise, si mal close et de si chétive valeur, qu'il fallait la laisser déserte ou courir les risques attachés à la pauvreté des locataires.*» (Ibid. p 23).

Malgré son bon fond, cette vieille fille, envisage de faire travailler François comme garde de son maigre troupeau, jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge de la première communion puis de le louer ensuite pour un quelconque travail. «*C'est un pauvre profit, et tout ce que je reçois de l'hospice passe à son entretien. Mais je l'aime comme mon enfant, parce que je vois qu'il est bon et qu'il m'assistera plus tard. Savez-vous qu'il est beau pour son âge et qu'il sera de bonne heure en état de travailler?*» (Ibid. p 25). Alors nous pouvons dire que c'est la pauvreté qui pousse la Zabelle à prendre cette décision, même si elle n'a jamais maltraité son enfant adoptif.

Il en sera ainsi durant deux ans, durée pendant laquelle on s'accorde à constater que François et Isabelle apparaissent progressivement moins misérables qu'à l'époque de leur arrivée «*Tout alla bien pendant deux ans*» (Ibid. p 26). De plus, le très joli garçon qu'est François n'a peur de rien et ne rechigne jamais à la tâche, même si son apparence peut induire en erreur et faire penser qu'il est sot, ce qui est loin d'être la vérité.

Si le souci des pauvres est de se trouver quelque argent à gagner pour subvenir à leurs besoins, pour certains riches il s'agit d'assurer leurs assises financières. C'est ainsi que la belle-mère de Madeleine anticipe déjà l'incapacité d'Isabelle à payer le loyer, ce qui la concerne plus, avec son fils, que la charité pour autrui.

3-2-3-3 La Zabelle et son fils adoptif

Nous voyons que la Zabelle fait preuve d'humanité envers François et qui participe à son développement. Malgré qu'elle est pauvre, elle essaie d'aider les autres en adoptant François «*Elle avait pris François, au sortir de nourrice, d'une femme qui était morte à ce moment-là, et elle l'avait élevé depuis, pour*

avoir tous les mois quelques pièces d'argent blanc et pour faire de lui son petit serviteur.» (Ibid. p 22). Cependant sa situation financière ne lui permet pas d'assurer une bonne santé à François qui est souvent malade.

François, de son tour, aime la Zabelle *«O ma mère, ma mère mignonne ! disait-il à la Zabelle, pourquoi veux-tu me quitter ? Tu veux donc que je meure du chagrin de ne plus te voir ? Qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu ne m'aimes plus ? Est-ce que je ne t'ai pas toujours obéi dans»* (Ibid. p 36). Et de son amour pour la Zabelle, prie de le laisser et de ne pas le renvoyer à l'hospice en menaçant de se jeter dans la rivière *«Mais ne me laissez pas renvoyer, je ne veux pas m'en aller, j'aime mieux me jeter dans la rivière. »* (Ibid. p 37).

Nous voyons que Cadet Blanchet, irrité par la relation privilégiée entre sa femme et le Champi, exhorté par sa maîtresse, il fait pression sur la Zabelle, menaçant de l'expulser si elle n'envoie pas son fils adoptif à l'hospice. En emmenant François à l'hospice, celui-ci s'évanouit, alors la Zabelle en voyant François s'évanouit, son amitié lui revient dans le cœur. Donc elle et Madeleine s'occupent de François jusqu'il devient mieux *«Quand la Zabelle le vit ainsi, elle le crut mort. Son amitié lui revint dans le cœur et, ne songeant plus ni au meunier, ni à la méchante vieille, elle reprit l'enfant à Madeleine et se mit à l'embrasser en criant et en pleurant.»* (Ibid. p 40).

3-2-3-4 La mort de la Zabelle

La Zabelle est malade, François et Madeleine la soignent, mais c'est vainement, car cette maladie cause sa mort *«À l'entrée de l'hiver, elle fit une grosse maladie et, malgré tous les soins du champi et de Madeleine, elle mourut le jour de la Chandeleur, après avoir été si mieux qu'on la croyait guérie.»* (Ibid. p 43). Alors les deux, François et Madeleine sont tristes par la fin de la Zabelle *«Madeleine la regretta et la pleura beaucoup, mais elle tâcha de consoler le pauvre champi qui, sans elle, n'aurait jamais surmonté son chagrin»* (Ibid. p 43- 44). Alors François, après la mort de la Zabelle, devient sous la

tutelle de Madeleine «*Elevé d'abord par une pauvre paysanne, le champi s'attache de plus en plus à Madeleine.*» (R. Zellweger, op. cit, p 129- 130).

Nous pouvons dire que la Zabelle représente, dans le roman, l'injustice qui s'attache aux personnes qui portent secours à ceux dont personne ne veut. Son affection pour François lui vaut d'être malmenée par Blanchet, et elle est vue comme peu fréquentable par les autres villageois. La seule solution qui lui est offerte est de se séparer de l'enfant.

3-2-3-5 La Zabelle et la famille Blanchet

La Zabelle demeure dans la maison qui appartient à Cadet Blanchet et sa mère, la mère Blanchet. Ceux-ci détestent les champis, alors Cadet Blanchet demande à la Zabelle de chasser François «*Elle raisonna à part soi et se dit que le meunier, étant le maître, pouvait bien la mettre à la porte ou augmenter son loyer*» (G. Sand, op. cit, p 32). Aussi la mère Blanchet demande à la Zabelle de se débarrasser de François «*La vieille haïssait le champi, tant seulement parce que Madeleine s'intéressait à lui. Elle conseilla à la Zabelle de s'en débarrasser, lui promettant à tel prix d'obtenir six mois de crédit pour son loyer.*» (Ibid. p 32). Alors La Zabelle cède à la volonté de la mère Blanchet «*La Zabelle prit bravement son parti et promet que dès le lendemain elle reconduirait le champi à l'hospice.*» (Ibid. p 32).

Madeleine est au contraire de son mari Cadet Blanchet et sa belle-mère, elle est compatissante avec la Zabelle et son fils adoptif. La Zabelle est satisfaite de Madeleine, elle lui dit «*Je vois que vous êtes une femme d'esprit, et j'ai du bonheur d'être venue ici. On m'avait fait grand'peur de votre mari qui passe pour être un rude homme, et si j'avais pu trouver ailleurs, je n'aurais pas pris sa maison, d'autant plus qu'elle est mauvaise et qu'il en demande beaucoup d'argent. Mais je vois que vous êtes bonne au pauvre monde et que vous m'aidez à élever mon champi.*» (Ibid. p 25). Madeleine aide la Zabelle à la nourriture de François ce qui fait l'irritation de Cadet Blanchet et sa mère «*On*

parla de la cherté du blé et la mère Blanchet remarqua, comme elle le faisait tous les soirs, qu'on mangeait trop de pain. Madeleine ne dit mot. Cadet Blanchet voulut la rendre responsable du gaspillage. La vieille déclara qu'elle avait surpris, le matin même, le champi emportant une demi-tourte» (Ibid. p 28). Alors nous pouvons dire que les Blanchet sont divisés en deux côtés; «Cadet Blanchet et sa mère» et «Madeleine». Cadet Blanchet et sa mère détestent la Zabelle et son fils adoptif et Madeleine qui aime et aide la Zabelle et son fils adoptif.

3-3 Les personnages secondaires dans le roman *François le champi*

Les personnages secondaires dans ce roman sont: Cadet Blanchet, la Sévère et Mariette. Nous allons donner une courte analyse pour chaque personnage. Cette analyse permet de donner une description physique et morale du personnage, son rapport avec les autres et son évolution.

3-3-1 Cadet Blanchet

Cadet Blanchet de son nom, est le fils de la vieille meunière, Mme Blanchet. Il a pris Madeleine pour épouse. Il est cruel, volage et imbécile. Il est le propriétaire de la maison où habite François et sa mère adoptive, la Zabelle. Comme il a de l'ignorance et de la cupidité, il impose à la Zabelle de mettre François à l'hospice ce qui nous montre sa méchanceté.

Nous voyons que le maître de la famille doit toujours être respecté, même s'il est injuste et méchant, c'est comme le cas de Madeleine pour son mari Cadet Blanchet *«Elle sentait que son mari était injuste et elle ne voulait pas lui en faire de reproches, car elle mettait tout devoir à respecter le maître qu'elle n'avait jamais pu chérir»* (Ibid. p 29).

Cadet Blanchet, incité par la Sévère, demande à Madeleine de renvoyer François de la maison et comme c'est la pensée de sa maîtresse la Sévère, il court chez elle en fierté *«Il se vanta bien à elle et à d'autres d'avoir fait sentir le*

bois vert à sa femme et au champi; mais comme de cela il n'était rien, la Sévère goûta son plaisir en fumée» (Ibid. p 73).

Après la mort de Cadet Blanchet, on découvre que la Sévère fait ruiner les Blanchets en disant que Cadet Blanchet lui a fait des billets *«Elle ne s'est pas contentée de faire ruiner notre défunt maître. Elle a maintenant prétention sur tout ce qu'il a laissé. Elle cherche cinquante procédures, elle dit que Cadet Blanchet lui a fait des billets, et que quand elle aura fait vendre tout ce qui nous reste, elle ne sera pas encore payée.»* (Ibid. p119). Avec ce mauvais comportement de Cadet Blanchet, nous pouvons dire qu'il est la cause du malheur de sa famille, avant et après sa mort.

3-3-2 La Sévère

La Sévère est la maitresse de Cadet Blanchet. Son nom n'était pas bien ajusté sur elle car elle n'avait rien de pareil dans son idée *«Elle était encore très belle femme et très avenante, vive quoique corpulente, et fraîche comme une guigne.»* (Ibid. p 62). *«On ne peut pas dire qu'elle fût méchante, car elle était d'humeur réjouissante et sans souci, mais elle rapportait tout à elle et ne se mettait guère en peine du dommage des autres pourvu qu'elle fût brave et fêtée»* (Ibid. p 61- 62).

La Sévère est méchante avec François, elle se moque toujours de lui: *«Elle ne faisait pas grande attention au champi, et si elle le rencontrait dans son grenier ou dans sa cour, elle lui disait quelque fadaise pour se moquer de lui»* (Ibid. p 62). Plus tard la Sévère aime François, mais elle ne peut pas le lui confesse *«On dit que vous n'avez que dix-sept ans, reprit-elle; mais moi, je gage que vous en avez vingt car vous voilà grand et bientôt vous aurez de la barbe.»* (Ibid. p 66).

La Sévère est aussi méchante avec Madeleine, elle incite Cadet Blanchet de chasser François de sa maison car elle aime François, mais celui-ci ne s'intéresse pas à son amour. François s'intéresse seulement à Madeleine.

Alors la Sévère est jalouse de Madeleine, invente une menterie *«Elle se gaussa de lui pour ce qu'il laissait dans sa maison, auprès de sa femme, un valet en âge et en humeur de la désennuyer.»* (Ibid. p 69). A cause de la Sévère, on a chassé François de la maison. Après la mort de Cadet Blanchet, François, de son tour, essaie de venger de la Sévère en inventant une menterie pour secourir Madeleine de la ruine *«Et celui qu'il trouva à la parfin, ce fut de leur couler dans l'oreille un beau petit mensonge, comme quoi la Sévère avait l'air, plus que la chanson, d'être riche; qu'elle avait plus de dettes qu'il n'y a de trous dans un crible, et qu'au premier beau matin ses créanciers allaient faire saisie sur toutes ses créances comme sur tout son avoir.»* (Ibid. P 127).

Enfin, la Sévère est méchante avec Madeleine et François, mais elle est gentille avec la Mariette. A cause de la Sévère, Mariette déteste Madeleine, donc Mariette veut épouser vite Jean Aubard, proposé par la Sévère, pour se débarrasser de Madeleine *«Je ne dépends que de moi, Madeleine, et si la loi me force à vous demander conseil, elle ne me force pas de vous écouter quand vous me conseillez mal»* (Ibid. p 152).

3-3-3 La Mariette

Mariette est la sœur de Cadet Blanchet. Elle est la plus jeune de ses sœurs. Elle a seize ans. Elle est belle, comme le voit François *«Il surprit dans la mignonne figure de cette mignonne jeunesse une retirance assez marquée de la figure chagrinante du défunt meunier»* (Ibid. p 108). Elle était sous la tutelle de son oncle. Après la mort de son oncle, Cadet Blanchet veut la mettre chez sa maîtresse, la Sévère *«Il avait pensé d'abord à la mettre de résidence chez la Sévère, mais ses autres parents lui en firent honte»* (Ibid. p 85), la Sévère refuse la présence de la Mariette *«Et d'ailleurs, quand la Sévère eut vu que cette fillette prenait quinze ans et qu'elle s'annonçait pour jolie comme le jour, elle n'eut plus envie d'avoir dans sa maison le bénéfice de cette tutelle»* (Ibid. p 85).

Cadet Blanchet met la Mariette chez Madeleine «*Madeleine accepta de bonne volonté ledit arrangement de famille. Mariette Blanchet lui plut tout d'abord, pour l'avantage de sa beauté qui avait déplu à la Sévère*» (Ibid. p 86).

François, en revenant chez Madeleine, y trouve la sœur cadette de Cadet Blanchet, c'est Mariette que François ne la connaît pas. Mariette, au début, se dispute avec François car elle le voit se comporter dans la maison comme il est le chef de cette famille, mais vraiment elle est amoureuse de lui. La Mariette confesse son amour pour François à la Sévère «*La Mariette avait confessé que de tous ses galants pas un ne lui plaisait, à cause d'un meunier qui n'était pas du tout galant avec elle, et qui seul l'empêchait de dormir.*» (Ibid. p 142).

Mariette et la Sévère, toutes les deux, aiment François, mais François s'intéresse seulement à Madeleine, ce qui allume leur jalousie envers elle. Alors Mariette fait une union avec la Sévère contre Madeleine. La Sévère parle à Madeleine concernant le mariage de la Mariette avec Jean Aubard, Madeleine s'oppose à ce mariage «*Laissez partir cette jeunesse, qui ne vous aime point comme elle devrait, et qui ne vous connaît pas pour ce que vous valez.*» (Ibid. p 150). Mariette fait une amitié avec la Sévère contre Madeleine malgré que la Sévère, au début, refuse la tutelle de Mariette et c'est Madeleine qui l'accepte.

3-4 Les thèmes traités dans le roman *François le champi*

Nous allons aborder les grands thèmes mentionnés dans le roman *François le champi*. Ces thèmes sont l'enfant abandonné, l'amour et la vie champêtre.

3-4-1 Le thème de l'enfant abandonné

L'abandon: c'est, d'après le Petit Robert, «Action de délaissier (qqn, qqch.) de ne plus s'en occuper. Abandon d'enfant, d'incapable= exposition». Le verbe abandonner: «ne plus vouloir, renoncer, quitter, lâcher, larguer, plaquer, laisser, capituler, flancher, démissionner, rejeter, mettre au rebut».

Au Berry de George Sand, on appelle l'enfant abandonné le (champi), terme berrichon qui signifie l'enfant abandonné dans les champs. Dans le roman *François le champi*, George Sand traite le thème de l'enfant abandonné à travers le personnage de François. Nous voyons que même le titre du roman *François le champi* porte le nom du thème ce qui nous affirme la présence de ce thème dans le roman. Le thème de l'enfant abandonné est mentionné à travers le mot «champi». Ce mot est mentionné (158 fois) dans le texte, dès le début jusqu' à la fin.

George Sand à travers le roman *François le champi* veut aborder le sujet de l'enfant abandonné «*George Sand, par son texte, elle voulait donner une voix au champi, symboliquement muet au début de son histoire*». (A. S. Saëns, 2004, p 86)

Nous voyons que le nom (la Fraise) c'est le nom qu'on a donné à l'état civil où il avait été présenté comme champi, à cause d'une marque qu'il avait sur le bras gauche. La société rurale méprise les champis, car ceux-ci ont une mauvaise réputation, en grandissant, les champis seront des bandits et des voleurs «*On a fait élever plusieurs champis des deux sexes qui sont venus à bien au physique et au moral. Il n'en est pas moins certain que ces pauvres enfants sont généralement disposés, par l'absence d'éducation dans les campagnes, à devenir des bandits. Confiés aux gens les plus pauvres, à cause du secours insuffisant qui leur est attribué, ils servent souvent à exercer, au profit de leurs parents putatifs, le honteux métier de la mendicité. Ne serait-il pas possible d'augmenter ce secours, et d'y mettre pour condition que les champis ne mendieront pas, même à la porte des voisins et des amis?*» (G. Sand, op. cit, p 5). L'histoire de François retrace la lutte d'un individu sans classe, sans assise sociale, pour suivre dans un monde qui lui est hostile, pour y prendre, pour y trouver sa place.

François n'est pas comme les autres champis car il est bien élevé par les soins de la Zabelle et de Madeleine «*Recueilli d'abord par une pauvre femme, la Zabelle, François se retrouve sous la protection de Madeleine Blanchet*» (D. Bussillet, 2002, p 29). Alors François devient un bon enfant? Il est comme les enfants de la famille «*Ca ne se plaint jamais et c'est aussi soumis qu'un enfant de famille; c'est tout le contraire des autres champis, qui sont terribles et tabâtres, et qui ont toujours l'esprit tourné à la malice*» (G. Sand, op. cit, p 24).

Comme les champis seront des voleurs et des bandits, la mère Blanchet, la propriétaire de la maison où habitent François et sa mère adoptive la Zabelle, demande à la Zabelle de chasser François car il va lui apporter de mauvaise réputation et aussi il va lui faire de honte «*Il faut faire partir ce gars. Mon fils l'a pris en malintention à cause de sa bêtise et de sa gourmandise; ma bru l'a trop affriandé et je suis sûre qu'il est déjà voleur. Tous les champis le sont de naissance et c'est une folie que de compter sur ces canailles-là. En voilà un qui vous fera chasser d'ici, qui vous donnera mauvaise réputation, qui sera cause que mon fils battra sa femme quelque jour et qui, en fin de compte, quand il sera grand et fort, deviendra bandit sur les chemins et vous fera honte*» (Ibid. p 32-33). Alors la mère Blanchet croit que ce champi va faire quelques dommages dans la famille Blanchet.

Pour François, être champi, cela n'égale rien puisque Madeleine ne le voit pas un champi. Quand la servante Catherine déclare devant François que celui-ci est un champi, Madeleine lui dit qu'il ne faut pas dire cette parole devant François, Mais François dit à Madeleine que les paroles des autres ne l'intéressent pas puisqu'elle ne le voit pas un champi «*Qu'elle le dise et que tout le monde le dise, répliqua François avec beaucoup de hardiesse. Je ne m'en fais pas de peine. Pourvu que je ne sois pas champi pour vous, madame Blanchet, je suis très content.*» (Ibid. p 48). François demande à Madeleine pourquoi les gens croient le fâcher en l'appelant le champi? Madeleine lui répond que ce n'est pas

sa faute d'être un champi, mais c'est la faute des riches. Les pauvres mettent leurs enfants à l'hospice car ils n'ont pas le moyen de les nourrir, de les élever et les riches n'assistent pas les pauvres en leur donnant de l'argent *«Tu vois donc bien que s'il y a des gens assez malheureux pour ne pouvoir pas élever leurs enfants eux-mêmes, c'est la faute aux riches qui ne les assistent pas.»* (Ibid. p 52). *«Puisque «c'est la faute aux riches», il faut donc n'est pas être riche pour être du bon côté moral»* (L. Frappier-Mazur, E. Bordas, op. cit, p 66).

Comme nous avons déjà dit que François n'est pas comme les autres champis car il a bien élevé avec deux femmes (la Zabelle et Madeleine) qui l'aiment beaucoup et il ne trouve jamais le nom de champi comme une injure. Car sa grande honnêteté d'esprit lui venait de ce qu'il n'est pas élevé comme les autres. Son état de champi, sans lui faire honte, l'a toujours rendu mal hardi. Nous trouvons que François est tombé dans les mains de la Zabelle qui l'avait aimé et qui ne le maltraitait point, ensuite il a rencontré Madeleine dont la charité était plus grande et les idées plus humaines que celles de tout le monde. La Sévère, la maîtresse de Cadet Blanchet, tombe amoureuse de François car François est beau. Elle répond à ceux qui ont dit que c'est dommage que ce beau garçon soit un champi, elle dit *«Les champis ont moyen d'être beaux, puisque c'est l'amour qui les a mis dans le monde.»* (G. Sand, op; cit, p 63). La Sévère ne peut pas déclarer son amour à François. Alors elle cherche une cause pour être seule avec François. Elle trouve cette chance en faisant beaucoup boire Cadet Blanchet quand celui-ci était avec elle. Alors elle veut que François l'emmène chez elle car Cadet Blanchet ne peut pas bouger *«Petit, je laisse ma jument à ton maître pour revenir demain matin; toi, tu vas monter sur la sienne et me prendre en croupe pour me ramener chez moi.»* (G. Sand, 1976, p 63).

Cadet Blanchet est comme sa mère, aussi il déteste les champis *«Dans François le Champi, Cadet Blanchet et sa mère mettent en garde Madeleine contre les vices supposés du bâtard. Et François de se résigner à endurer le*

mépris d'une société inique et sans cœur» (I. Jablonka, 2006), p 131). Il demande à sa femme de chasser François car il voit que c'est le diable qui met les champis dans le monde et il leur souffle le libertinage dans l'oreille. Alors Cadet Blanchet voit que les champis ne seront jamais bons *«J'avais des raisons pour ne point me fier à ce champi. C'est le diable qui met ces enfants-là dans le monde, et il est toujours après eux. Quand ils sont bons sujets d'un côté, ils sont mauvais garnements sur un autre point.»* (G. Sand, op. cit, p 83). Cadet Blanchet montre à sa femme les raisons qui le font chasser François de sa maison en disant qu'il va trouver un bon serviteur aussi rude au travail que François car le diable est son père et il lui a soufflé le libertinage dans l'oreille comme les autres champis et il ne sera jamais un bon serviteur. Cadet Blanchet dit à sa femme qu'il sait une femme qui se plaint d'un champi.

François, après qu'on le chasse de la maison Cadet Blanchet, trouve un travail chez Jean Vertaud. Celui-ci est bon avec François et il le traite bien. Quand Jean Vertaud parle à François en ce qui concerne le mariage, François lui confesse qu'il ne pense pas au mariage car, lui, est un champi et il est sorti de l'hospice. Alors Jean Vertaud est surpris de cette confession et il ne croit jamais que François est un champi car, à son avis, les champis ont de mauvaise conduite *«Oui-da! s'exclama Jean Vertaud, un peu saboulé par cette confession; je ne l'aurais jamais pensé»* (Ibid. p 91).

François avec sa bonne conduite et son bon sujet ne ressemble pas les autres champis. Il discute avec Jean Vertaud que tout le monde croit que les champis ne donnent point de confiance au monde et toujours il y a quelques choses contre eux, mais vraiment ce n'est pas juste.

Mariette, la sœur de Cadet Blanchet, elle aussi, est surprise que François soit un champi *«Comment, disait-elle, c'est un champi? Il a pourtant un air bien honnête!»* (Ibid. p 117).

La servante Catherine est comme les autres, elle ne croit pas que François soit un champi. Elle voit que François a de si bon cœur et que Cadet Blanchet n'est pas juste en le chassant de la maison. Quand François parle à Catherine, il n'oublie pas que, lui, est un champi. Il dit à Catherine que le secret est bien placé dans le cœur du champi, mais Catherine ne voit plus que François est un champi «*Oui, oui, je le sais, dit Catherine ; mais pourquoi est-ce que tu te traites de champi? C'est un nom qu'on ne te donnera plus, car tu ne mérites pas de le porter, François.*» (Ibid. p 120).

Comme la Sévère aime François, elle veut le dégouter à Mariette. Donc elle lui propose de conjointre avec un gars de sa connaissance. Elle lui dit que c'est honteux de devenir une femme d'un champi «*Comment, Mariette, une fille de votre rang épouserait un champi! Vous auriez donc nom madame la Fraise? Car il ne s'appelle pas autrement. J'en aurais honte pour vous, ma pauvre âme.*» (Ibid. p 142).

Nous pouvons dire que François n'est pas comme les autres champis car il est bien élevé par les soins de deux mères (la Zabelle et Madeleine). Nous trouvons que celles-ci l'aiment beaucoup. Donc nous pouvons dire que le champi devient meilleur que les autres enfants si on l'élève mieux. François par sa bonne conduite, supprime la mauvaise pensée des gens envers les champis car tout le monde croit que les champis ont de mauvaise réputation.

3-4-2 Le thème de l'amour

L'amour est un grand thème dans le roman *François le champi*. Il domine tout le roman. Le mot «amour» est mentionné (40 fois) et le verbe «aimer» (18 fois). Alors George Sand traite l'amour de Madeleine et François.

Nous pouvons dire que le roman *François le champi* est un roman d'amour «Rien de plus sublime et de plus sublimé en effet que ce roman d'amour, le plus parfait et le moins érotique de tous les romans d'amour. On peut à bon droit considérer l'histoire de ce fils «*aussi comme il faut qu'une fille de*

bien» et doué de la capacité extraordinaire de faire la mère à son tour, par exemple de soigner Madeleine comme elle l'avait soigné, comme la scène capitale de l'imaginaire de George Sand, aux sens à la fois analytique et poétique de ce terme: s'y reflète le système de ses identifications, en même temps que la source de son imagination romanesque.» (A. Berger, op. cit, p 79).

L'amour, dans ce roman, est entre François et Madeleine «François le Champi est avant tout un hymne à l'amour, qui laisse une étrange impression par l'inconsistance de sa chronologie» (D. Bussillet, 2002, p 29) L'amour commence par un amour maternel et il est développé en amour charnel «Le sujet a souvent choqué à cause de caractère quasi incestueux de la relation d'abord maternelle puis amoureuse qui lie François à Madeleine» (E. Leduc, 2015, p 104).

Nous voyons que «Le roman raconte l'attachement de François pour Madeleine et la transformation de ce sentiment en amour. De la même façon, on y voit comment Madeleine passe d'un sentiment maternel à un sentiment amoureux envers François.» (C. Larochelle, 2011, p 60). Nous pouvons dire que l'amour maternel de Madeleine pour François commence dès le début du roman quand Madeleine trouve François à côté de la fontaine. Nous verrons que Madeleine devient la mère adoptive de l'enfant François. Dès sa première rencontre, Madeleine mère-aimante enveloppe les épaules de François fiévreux dans son chéret de laine. Plus loin, François demandera à Madeleine un baiser. Madeleine l'embrasse, en lui disant «Tiens, tu vois, je t'embrasse de grand cœur, et tu es bien sûr à présent que tu n'es plus champi, n'est-ce pas? » (G. Sand, op. cit, p 45).

François aussi éclatera en larmes, et dira à Madeleine inquiète «Oh non! Oh non! Je ne pleure pas [...] c'est-à-dire, je ne sais pas pourquoi je pleurais. Vrai, je n'en sais rien, car je suis content comme si j'étais en paradis» (Ibid. p 47). Et depuis ce soir-là Madeleine embrassa cet enfant matin et soir.

Ainsi Madeleine représente-t-elle la figure maternelle qui donne à un «champi» son identité avec son baiser «tu n'es plus champi».

François le Champi est un «*double don de la mère: premièrement la mère le donne à l'enfant comme substitut d'elle-même; deuxièmement, ce texte de G. Sand parle d'une mère qui peut être possédée par son fils*» (H. Iwasaki, 1980, p 88).

La vérité des émotions n'est pas dans le langage des paroles, mais dans la sincérité des corps et des cœurs. C'est le secret que partagent François et Madeleine. Le premier est isolé par la marginalité de son origine, la seconde est déclassée, coupée d'un milieu avec lequel elle n'a rien en commun, et se partageant, comme son champi par un silence mal reçu. (L. Frappier-Mazur, É. Bordas, op. cit, p 47)

François en arrivant à l'âge de quinze ans, aime encore Madeleine comme sa mère et il ne songe jamais de se séparer d'elle «*J'aimerais mieux être coupé par morceaux que de vous quitter*» (Ibid. p 60). Quand Cadet Blanchet décide à chasser François de la maison à cause des paroles des gens, François ne peut pas supporter cette décision car il va se séparer de sa mère Madeleine. Il se jette par terre et se frappe la tête de ses poings comme le jour où la Zabelle a voulu le reconduire à l'hospice. François veut savoir la cause par laquelle Cadet Blanchet veut le chasser de la maison, mais Madeleine lui dit qu'elle ne peut pas lui dire la cause car c'est honteux «*Le champi ne peut pas comprendre pourquoi M. Blanchet le chasse du moulin. Il voudrait offrir de rester au moulin pour rien. A cette idée Madeleine s'alarme, mais elle a trop honte pour expliquer les soupçons de son mari.*» (H. Kurz, 1939, p 221).

Madeleine déclare à François qu'il devient grand (17 ans) et qu'il peut gagner sa vie et qu'il peut être loin de sa mère comme les autres enfants de son âge «*Tous les enfants quittent leur mère pour aller travailler, et beaucoup s'en vont au loin. Tu feras donc comme les autres, et moi j'aurai du chagrin comme*

en ont toutes les mères, je pleurerai, je penserai à toi, je prierai Dieu matin et soir pour qu'il te préserve du mal...» (G. Sand, op. cit, p 79).

Le départ de François cause le malheur des deux (Madeleine et François). Madeleine tombe malade. François aussi pense toujours à Madeleine. Il rencontre Jeannette, la fille de son nouveau maître Jean Vertaud, mais Jeannette ne le fait pas oublier Madeleine. François songe au mariage, mais il ne peut pas se marier avec Jeannette malgré que la fille l'aime beaucoup même en sachant que François est un champi. François décide à retourner à mère Madeleine après qu'il ait su la mort de son mari Cadet Blanchet. Il sait aussi que Madeleine était malade depuis longtemps. Elle a d'une fièvre. Alors François décide à retourner à Cormouet pour aider Madeleine.

Madeleine est contente pour l'arrivée de François. Celui-ci déclare à Madeleine qu'il sacrifie tout et il vient secourir sa mère car il sent qu'elle a besoin de lui en sachant la mort de son mari *«Ne me répondez pas, ne me parlez pas, ma chère mère, vous êtes trop faible, ne dites rien. Seulement, regardez-moi, si vous avez du plaisir à me revoir, et je comprendrai bien si vous agréez mon amitié et mon service.»* (Ibid. p115). Alors Madeleine est heureuse à l'existence de François malgré qu'elle soit malade.

Nous pouvons dire que l'amour maternel de François se change en amour charnel *«Mais quelques années plus tard il revient et s'aperçoit qu'il aime d'amour sa bienfaitrice d'autrefois, devenue veuve pendant son absence»* (R. Zellweger, op. cit, p 130). Et c'est grâce aux mauvaises pensées de la Sévère. Celle-ci explique à Mariette que Cadet Blanchet a renvoyé François de sa maison car François a une grande amitié avec Madeleine. Alors à travers ces mauvaises pensées de la Sévère, François commence à penser à l'amour de Madeleine *«Eh! Quand bien même que mon amitié se serait tournée en amour»* (G. Sand, op. cit, p 146). François pense donc à son mariage avec Madeleine pour faire supprimer ces mauvaises pensées *«Je vois que ses ennemis vont*

m'obliger à la quitter si je ne l'épouse pas [...] Allons, elle doit conserver sa bonne renommée à cause de son fils, et il n'y a que le mariage qui l'empêchera de la perdre. Comment donc est-ce que je n'y avais pas encore songé, et qu'il a fallu une langue de serpent pour m'en aviser» (Ibid. p 146).

François considère que les mauvaises pensées de la Sévère comme un bon service d'elle, car en se mariant avec Madeleine, il peut rester à jamais avec elle. Donc il décide à parler à Madeleine de son intention du mariage avec elle. François voit que Madeleine est la plus belle fille que les autres, malgré qu'elle a trente ans. Il trouve une grande difficulté d'expliquer à Madeleine qu'il veut changer sa relation mère- fils en relation amoureuse. Quand François lui parle du mariage, Madeleine croit que François aime Mariette, ce qui rend François fâché *«Mais François, tout fâché de ce qu'elle ne le voulait croire, se retira et lui dit avec une voix mécontente, et c'était la première fois de sa vie qu'il prenait dispute avec elle»* (Ibid. p151). Madeleine, de son tour, ne peut pas croire les paroles dites par la Sévère auprès de sa relation amoureuse avec François en voyant qu'elle est plus âgée de penser à François. Alors Madeleine n'est jamais jalouse de Mariette, ce qui rend la mission de François (son mariage de Madeleine) est très difficile à croire *«Je ne suis plus d'âge à inquiéter une jeune et jolie fille. J'ai quasi trente ans, et pour une femme de campagne qui a eu beaucoup de peine et de fatigue, c'est un âge à être ta mère. Le diable seul oserait dire que je te regarde autrement que mon fils, et Mariette doit bien voir que je souhaitais de vous marier ensemble»* (Ibid. p 155).

Dans le roman de George Sand, épouser Madeleine Blanchet, c'était plus, pour le Champi, qu'épouser simplement une femme. C'était obéir à un appel du passé, c'était répondre à la voix lointaine de la Mémoire. La promesse faite à Marcel par ce livre, et qui finalement se réalise, c'est qu'il épousera, non pas Madeleine, mais la Littérature, et ne restera pas un célibataire de l'Art. (N. Glaser, 1993, p 53).

François voit que Madeleine n'est plus vieille ni laide comme elle le croit, ce qui nous montre le véritable amour de François pour Madeleine. Quand François est seul, il se met à trembler et à étouffer comme il a de fièvre. Il vient de se sentir brûlé pour la première fois par une grande bouffée doucement sous la cendre. Il n'ose pas confesser son amour à Madeleine car il est toujours dans une confusion auprès d'elle *«Il était toujours dans une confusion auprès d'elle. Il devenait rouge comme feu et blanc comme neige dans la même minute, si bien qu'elle le croyait malade et lui prenait le poignet pour voir s'il n'avait pas la fièvre ; mais il se retirait d'elle comme si elle lui avait fait mal en le touchant, et quelquefois il lui disait des paroles de reproche qu'elle ne comprenait pas.»* (G. Sand, op. cit, p 157).

L'amour change l'idée de François. Il est malheureux comme une pierre. Il a peur que Madeleine ne peut jamais se changer comme lui. Son amour pour Madeleine est évident pour tout le monde, sauf Madeleine. Jeannette, la fille de Jean Vertaud, découvre aussi l'amour de François pour Madeleine en décidant à l'aider. Elle dit à François qu'il aime Madeleine de deux manières (mère- amante) car son figure dit l'une tandis que son parole dit l'autre. Alors Jeannette Vertaud veut aider François en parlant à Madeleine sans le lui dire franchement *«Nous partirons demain, mon père, vous et moi, et nous irons comme pour faire connaissance et visite d'amitié à l'honnête personne qui a élevé notre ami François; vous promènerez mon père dans la propriété, comme pour lui demander conseil, et je causerai durant ce temps-là avec Madeleine. J'irai bien doucement et je ne dirai votre idée que quand je serai en confiance sur la sienne.»* (Ibid. p 160-161).

Madeleine explique à Jeannette qu'elle considère François comme son enfant qu'elle met au monde et elle ne songe jamais à lui car François est moins âgé qu'elle et plus tard, il ne sera pas fidèle avec elle, mais Jeannette lui affirme que François l'aime beaucoup et il ne va pas l'abandonner. Madeleine accepte

cette idée du mariage avec François quand Jeannette lui dit que François l'aime beaucoup et il va mourir du chagrin si Madeleine le refuse «*Puisqu'il vous trouve tant à son gré et qu'il mourra de chagrin si vous le refusez*» (Ibid. p163). François est un espace du profond mystère où l'impossible devient possible. François a pu épouser Madeleine parce qu'il était champi; il ne connaissait pas le nom de son père. Pour être François le bienheureux, il lui faudrait dénier à son tour le Nom-du-Père «*Dans François le Champi, c'est aussi d'un remariage qu'il s'agit, mais pour la femme cette fois. L'âge aussi fait obstacle, d'autant plus que François a été élevé par Madeleine. On est au bord de l'inceste. Mais au bord seulement*» (É. Bordas, 2004, p 95).

Nous pouvons dire que François le champi finit par épouser sa mère adoptive, Madeleine. Comment est-il possible qu'un enfant possède sa mère comme une femme? La réponse donnée par l'enfant lui-même était: parce qu'il était «champi»; c'est le «bonheur du sort» du champi. Cette réponse n'est point fausse, car cela lui était possible uniquement parce que François est «champi». Mais il n'avance guère en attribuant la source du mystère au mot de «champi» «*L'histoire se termine par le mariage du Champi avec celle qu'il avait considérée autrefois comme sa mère et laisse, en raison de ce dénouement assez douteux, un certain sentiment de malaise*» (R. Zellweger, op. cit, p 130). Ainsi se termine l'amour de Madeleine et François par leur mariage.

3-4-3 Le thème de la vie champêtre

La vie champêtre est déjà traitée dans le roman *la Mare au diable*. Alors la vie champêtre dans le roman *François le champi* est une continuation du thème la vie champêtre dans la Mare au diable. Ce thème aborde le travail des paysans aux champs. Nous voyons que le travail essentiel des paysans est le labourage de la terre et le berger. G. Sand veut nous montrer la dure vie des paysans à la campagne Le mot «travail» est mentionné (33 fois) et «champs» (10 fois). Nous allons seulement regrouper les idées principales de ce thème.

Nous allons commencer par la description du George Sand de la nature de la campagne.

Dans *François le champi*, George Sand, dans l'avant-propos, décrit la nuit dans la campagne. Elle est éprise par la beauté de la nuit dans la campagne «*Nous revenions de la promenade, R et moi, au clair de la lune qui argentait faiblement les sentiers dans la campagne assombrie. C'était une soirée d'automne tiède et doucement voilée; nous remarquons la sonorité de l'air dans cette saison et ce je ne sais quoi de mystérieux qui règne alors dans la nature*» (G. Sand, op. cit, p 6). Elle commence par la description de la nature comme une entrée de la description de la vie champêtre dans le roman *François le champi*.

George Sand déclare aussi dans la notice du roman *François le champi* que les enfants de la campagne sont mal vus car ils travaillent pour gagner leur vie «*J'ai fait aussi cette expérience, que rien n'est plus difficile que d'inspirer le sentiment de la dignité et l'amour du travail aux enfants qui ont commencé par vivre sciemment de l'aumône*». (Ibid. p 5). Nous pouvons dire que même les enfants participent à la vie à la campagne.

George Sand dit qu'elle et son ami marchent avec une certaine précaution et un recueillement instinctif les rend muets et comme attentifs à la beauté adoucie de la nature, à l'harmonie enchanteresse de ses derniers accords, qui s'éteint dans un pianissimo insaisissable. L'automne est un andante mélancolique et gracieux qui prépare admirablement le solennel adagio de l'hiver.

George Sand, pour mieux nous définir le but de sa recherche, elle compare la soirée, le ciel, le paysage, éteints et cependant harmonieux et complets, à l'âme d'un paysan religieux et sage qui travaille et profite de son labeur, qui jouit de la vie qui lui est propre, sans besoin, sans désir et sans moyen de manifester et d'exprimer sa vie intérieure. Elle essaie de placer au sein

de ce mystère de la vie rustique et naturelle, moins civilisé, qui ne sait pas jouir par l'instinct seul, et qui est toujours tourmenté du désir de rendre compte aux autres et à elle-même de sa contemplation ou de sa méditation.

George Sand préfère le paysan que le citadin, malgré que le paysan est moins instruit *«Je voudrais être, du moins, ce que la société actuelle permet à un grand nombre d'hommes d'être, du berceau à la tombe, je voudrais être paysan; le paysan qui ne sait pas lire...»* (Ibid. p 10).

Les paysans souffrent de la misère et leurs maisons sont mal battues. François décrit la maison où il habite, c'est quand Madeleine lui demande où est sa demeurante *«Elle est par là, dit l'enfant en montrant une maisonnette fort pauvre qui était à deux portées de fusil du moulin et dont on voyait le chaume à travers les saules»* (Ibid. p 19). La Zabelle souffre de la misère, alors elle a pris François, au sortir de nourrice, d'une femme qui est morte et elle l'a élevé depuis, pour avoir tous les mois quelques pièces d'argent blanc. Aussi la Zabelle veut faire de François son petit serviteur. Alors cela nous montre que les paysans élèvent des animaux pour les aider à gagner leur vie car la vie à la campagne est un peu difficile *«Elle avait perdu ses bêtes et elle devait en acheter d'autres à crédit dès qu'elle pourrait, car elle ne vivait pas d'autre chose que d'un petit lot de brebiage et d'une douzaine de poules qui, de leur côté, vivaient sur le communal.»* (Ibid p 22).

Comme nous l'avons déjà dit les enfants de la campagne travaillent pour aider leurs familles. Le travail à la campagne c'est le labourage, la garde des animaux et le travail au moulin. Ce sont les travaux qui se répandaient beaucoup à cette époque- là *«L'emploi de François, jusqu'à ce qu'il eût gagné l'âge de la première communion, devait être de garder ce pauvre troupeau sur le bord des chemins; après quoi on le louerait comme on pourrait, pour être porcher ou petit valet de charrue.»* (Ibid. p 22-23). François est un bon et fort

laboureur «*Mais me voilà assez fort pour labourer et pour gagner l'argent qu'il vous faudra*» (Ibid. p 75).

Nous voyons que personne ne peut voir au soleil la fumée d'un sillon labouré sans avoir la chaude fièvre d'en être le seigneur. François redoute fort: c'est cette chaude fièvre du paysan qui ne veut pas se départir de sa glèbe. Le travail aux champs dure toute la journée. Alors le paysan mène une journée très difficile «*Et quand vous irez aux champs, j'irai toujours avec vous, je porterai votre petit, je l'amuserai encore toute la journée.*» (Ibid. p 37).

La Zabelle voit que François doit travailler car il est en âge d'être loué. Elle le fait entrer comme domestique au moulin de Cadet Blanchet car il est très laborieux, très serviable, plus fort, plus dispos et plus raisonnable que tous les enfants de son âge malgré qu'il a moins de douze ans «*Quand il eut communié, comme il était en âge d'être loué, la Zabelle le vit de bon cœur entrer domestique au moulin*» (Ibid. p 23).

François devient donc le garçon du moulin. Il fait souvent de longues courses par son cheval. Il va souvent chez la maitresse de Blanchet qui demeure à une petite lieue du moulin. Il n'aime guère cette commission- là et ne s'arrête pas une minute dans la maison quand son blé est pesé et mesuré «*Il était devenu le garçon du moulin. C'était lui qui allait chercher le blé des pratiques sur son cheval et qui le leur reportait en farine* » (Ibid. p 60).

Les paysans ont les yeux de la convoitise plus grands que la bourse n'a le ventre gros, et ils se donnent bien du mal pour cultiver un champ dont le revenu ne couvre pas la moitié de l'intérêt que réclame le vendeur; et quand ils y ont pioché et sué pendant la moitié de leur pauvre vie, ils sont ruinés et il n'y a que la terre qui se soit enrichie de leurs peines et labeurs.

«*Le remède, à ce que prétendent les bourgeois de chez nous, serait de n'avoir jamais besoin ni envie de rien. Et dimanche passé je fis réponse à un qui me prêchait ça très bien, que si nous pouvions être assez raisonnables, nous*

autres petites gens, pour ne jamais manger, toujours travailler, point dormir, et boire de la belle eau clairette, encore si les grenouilles ne s'en fâchaient point, nous arriverions à une belle épargne, et on nous trouverait sages et gentils à grand 'plantée de compliments.» (Ibid. p 127). Les paysans travaillent beaucoup et gagnent un peu.

Les filles ont aussi un travail à la campagne. Elles gardent des animaux, comme il le fait la Mariette, la sœur cadette de Cadet Blanchet «*La Mariette étant à garder ses ouailles au bord de la rivière, la Sévère vint babiller avec elle sous ce pommier fleuri*» (Ibid. p 142). Aussi les filles peuvent travailler comme une bergère «*C'est dit! fit la Mariette en cassant son bâton de bergère d'un grand coup contre le vieux pommier.*» (Ibid. p 144).

Les paysans cultivent du blé et les enfants peuvent garder les ouailles et aussi ils élèvent des animaux comme des moutons et des bœufs «*Nos blés en souffrent un peu, si ses moutons y gagnent; mais enfin je ne veux point la contrarier, ni lui parler de moutons quand elle a la tête tout en combustion pour l'amour et le mariage. La pauvre enfant est dans l'âge où l'on garde mal ses ouailles, et son cœur encore plus mal*» (Ibid. p 149).

Nous voyons que la vie à la campagne se base sur le labourage de la terre, le travail au moulin, l'élevation des animaux et l'agriculture. La vie à la campagne est très dure.

Conclusion:

G. Sand dans le roman *François le champi* nous peint encore la société rurale du Berry. Cette société se compose de la famille Blanchet et la Zabelle et son fils adoptif, François. La société où vivait François refuse l'existence des enfants abandonnés «Les champis». Alors François est victime des ragots et de mauvais traitements d'une mentalité rurale prisonnière de ses traditions. François, avec sa bonne conduite, affirme que le champi n'est pas toujours une

mauvaise personne et si le champi trouve des bons soins, il devient une bonne personne dans la société.

La Zabelle, la mère adoptive de François, souffre de la misère. Elle a adopté François pour que François l'aide à sortir de sa misère. Elle représente l'injustice qui s'attache aux personnes qui portent secours à ceux dont personne ne veut. Quant à Madeleine, elle est une jeune femme compréhensive et honnête et fait preuve d'une rare empathie et d'une grande générosité, surtout envers François et la Zabelle. Madeleine nous explique la servitude des femmes dans le mariage, avec le couple formé par elle et son cruel mari, Cadet Blanchet.

Chez les paysans, on doit respecter le chef de famille même s'il est cruel, c'est comme le cas de Madeleine et Cadet Blanchet. Ce roman montre l'amour de François et Madeleine. Il commence par un amour maternel et se développe en amour passionnel et finit par leur mariage. Aussi à travers ce roman G. Sand aborde le thème de la vie champêtre, François travaille d'abord chez les Blanchet, puis il travaille chez Jean Vertaud. Il travaille comme domestique au moulin, puis au labourage de la terre. G. Sand dans ce roman met en avant la population des campagnes afin de montrer la valeur de certains de ses membres, victime d'injustices, et de certaines inerties. Tel est le monde paysan dans *François le champi*, nous irons au troisième roman champêtre de G. Sand, c'est *la petite Fadette*, pour voir la société rurale abordée dans ce roman.

4 La société rurale dans le roman *la petite Fadette*

Introduction

Dans ce chapitre, nous parlerons de la société rurale dans le roman *la petite Fadette* de George Sand. Nous donnerons premièrement une présentation de l'œuvre, le roman *la petite Fadette*, puis nous parlerons des personnages principaux et secondaires du roman, ensuite nous aborderons les grands thèmes traités dans le roman. Nous croyons que cela va nous donner une vision plus complète de la société rurale dans ce roman.

4-1 Présentation de l'œuvre

Le roman de *la Petite Fadette*, écrit en 1849, est comme les autres romans champêtres de George Sand, aborde le monde paysan du Berry de George Sand «*La petite Fadette est un roman champêtre, c'est-à-dire un roman qui étudie les habitudes de vie de la campagne, une campagne que George Sand connaît bien: celle du Berry où elle a passé une partie de son enfance*» (E. Roussel, 2003, p 4).

L'histoire du roman se déroule dans le Berry, une région très rurale où tout le monde se connaît, et où les histoires entre familles paysannes rythment le quotidien. On est mis en présence de nombreuses superstitions, mais aussi de la figure très autoritaire du père de famille, dont les ordres ne peuvent être désobéis. Dans le foyer, chacun occupe une place bien précise, les tâches sont réparties, et personne n'a vraiment son mot à dire. Le dur travail de la terre rend les gens un peu rudes, voire aigris et méchants, et le fait qu'ils n'ont que peu de distractions empire cela. Les rumeurs et les commérages sont fréquents, et viennent briser un peu la monotonie de la vie à la campagne. Ici, c'est la petite Fadette et sa famille qui en est les victimes, et la méchanceté de la mentalité paysanne est bien présente. En effet, les gens ne cherchent pas à connaître la

jeune fille, à aller voir derrière les apparences, car il est bien plus facile de critiquer sans savoir. Elle constitue une anomalie, elle n'est pas comme eux, les braves paysans, car elle détient un savoir, elle est mystérieuse, ne vit pas comme eux, mais à l'écart «*Ce roman d'inspiration rustique de George Sand raconte l'histoire de jumeaux berrichons Landry et Sylvinet*» (E. M. Halba, 2008, p 32). «*Une lecture trop littérale de La Petite Fadette qui verrait dans ce roman une façon de rejeter une réalité politique par le biais de l'art me paraît non seulement fautive mais impossible dès lors que l'on reconnaît l'enracinement profond de ces romans champêtres dans un terrain politique et esthétique qui remonte à l'enfance de Sand.*» (J. Beizer et E. Endre 2004, p 109).

Les lieux où se déroule le roman de *la petite Fadette* sont: la Bessonnière: ferme du père Barbeau et la Priche: ferme du père Caillaud.

4-2 Les personnages principaux dans le roman *la petite Fadette*

Nous voudrions analyser les personnages principaux dans ce roman. Ils sont la petite Fadette, Landry, Sylvinet et la famille Barbeau.

4-2-1 Le personnage de la petite Fadette

4-2-1-1 Portrait physique et moral

La petite Fadette est une jeune fille orpheline de père, qui a été abandonnée par sa mère lorsqu'elle était toute petite. Elle est petite, maigre, ébouriffée brune et laide. Moqueuse, curieuse, vive, hardie, d'humeur gaie et fine mouche. Un peu sorcière, un peu fée. Voilà de quoi se faire une idée de cette petite Française malicieuse de 14 ans.

La petite Fadette est surnommée Fanchon par sa grand-mère, la petite Fadette par les voisins, «le grelet» «grillon» par les enfants du village. Parmi les autres insultes dont on l'abreuve, «chat grillé» est une des plus originales «*Et quand je mets la petite Fadette en comparaison avec un grelet, c'est vous dire*

qu'elle n'était pas belle, car ce pauvre petit cricri des champs est encore plus laid que celui des cheminées» (G. Sand, 1849, p 89). Nous remarquons que le nom Fadet est bien le nom de sa famille, de sa grand-mère qui l'élève rudement et pauvrement, de sa mère qui a quitté son mari pour suivre les armées comme cantinière, de son père qui est mort de honte et de chagrin, de son petit frère Jeanet, dit «le sauteriot» (la sauterelle) parce qu'il est maigre, sec et boiteux. Mais fadet désigne aussi le lutin, le farfadet, c'est donc un nom qui lui va comme un gant d'après les villageois car elle est comme une lutine, une petite follette, un peu fée (fade désigne aussi une fée).

Sa grand-mère est guérisseuse car elle connaît les plantes et les remèdes. Pour les gens elle n'est pas très éloignée de la sorcière, réputation dont hérite sa petite-fille qui connaît aussi bien sinon mieux que sa grand-mère les secrets de la nature *«Au début de la Petite Fadette, l'héroïne est pauvre, de mauvais renom car sa grande- mère passe pour sorcière; elle est laide et mal habillée; sa malice est inquiétante. Or, il se révélera que la petite Fadette est bonne, jolie, riche et de vertu irréprochable»* (N. Bothorel, 1970, p 75).

Nous voyons que la petite Fadette ne connaît pas les usages sociaux, livrée à elle-même, devant s'occuper de son frère, c'est une sorte de garçon manqué agile, vivant plus dans la forêt que dans le village, sans coquetterie, ni goût des belles choses, indépendante et sauvageonne. Mal habillée, mal considérée par les villageois, les enfants la craignent un peu en l'aimant parfois car elle sait inventer jeux et contes. Mais sous son aspect rude, elle possède une bonté, une générosité, un bon sens, une piété hors du commun. A sa manière, elle lutte contre la bêtise et les préjugés des bien-pensants et ne s'efforce pas de plaire aux sots et aux poltrons qu'elle n'estime pas *«Si le monde était juste et raisonnable, il ferait plus d'attention à mon bon cœur qu'à ma vilaine figure et à mes mauvais habillements»* (G. Sand, op. cit p 168), dit-elle à Landry Barbeau,

le sympathique et beau jeune garçon dont elle est tombée amoureuse. Sa personnalité si attrayante finit par séduire Landry et elle fera tout pour se rendre digne de lui et obtenir le consentement des parents Barbeau pour leur mariage. Elle devient une jeune femme soignée et agréable, serviable, très appréciée de tous et riche par héritage de sa grand-mère qui cachait ses trésors gagnés lors de ses consultations de guérisseuse.

4-2-1-2 La petite Fadette, un peu sorcière

Nous voyons que tout le monde croit que la petite fadette est une sorcière car elle est élevée par sa grand- mère car elle- ci est guérisseuse *«Une page charmante, c'est l'introduction ou « La petite Fadette» apparait à Sylvinet et Landry comme une sorcière»* (F. G. Chambon, 1971, p 152)

La grand- mère de la petite Fadette connaît les plantes et les remèdes pour guérir les gens. Alors tout le monde croit que la grand- mère n'est pas très éloignée de la sorcière. Alors cette réputation de la sorcellerie est attachée à la petite Fadette car elle habite avec sa grand- mère. Alors on dit que la petite Fadette connaît, comme sa grand- mère, les secrets de la nature.

La petite Fadette commence son premier contact avec la sorcellerie en disant à Landry Barbeau qu'elle connaît la place où se trouve son besson Sylvinet. C'est quand Landry lui demande de l'indiquer la place où se disparaît son besson *«Allons! dit-elle d'un air tout fier et tout content, retourne de ce pas au bord de la rivière; descends-la jusqu'à ce que tu entendes bêler ; et où tu verras un agneau bureau, tu verras aussitôt ton frère»* (G. Sand, op. cit, p 100). *«Un jour, à la recherche de Sylvinet, sachant que Landry était dans la peine et qu'elle l'a trouvée au bord de la rivière, tout pensif, avec un petit agneau, sur ses genoux, elle a fait un peu la sorcière avec Landry, à fin que Landry fut forcé*

à lui en avoir de la reconnaissance. Je crois bien que, quand elle l'a injurié au gué des Roulettes» (A. Chassang, Ch. Senninger, 1966, p 120).

Landry, en retournant chez lui dans la nuit, il veut passer la rivière, mais il ne peut pas à cause du feu follet. La petite Fadette aide Landry à passer l'eau «*Allons, pauvre cœur, la nuit on n'est pas si fier que le jour, et je gage que tu n'oses passer l'eau sans moi.*» (G. Sand, op. cit, p 132- 133). Nous pouvons dire que la petite Fadette, avec son sorcellerie, est savante de ce feu follet car elle le passe sans le craindre en expliquant à Landry que le follet n'est pas si méchant comme il le croit, et le feu follet ne fait de mal qu'à ceux qui s'en épeurent et qu'elle a coutume de le voir et qu'elle faisait une connaissance avec ce feu follet. La petite Fadette insulte Landry en lui disant qu'il a peur du feu follet malgré qu'il soit grand «*Je n'aurais jamais cru qu'un grand gars comme toi, qui est dans ses dix-sept ans, et qui ne tardera pas à avoir de la barbe au menton, fût si aisé à épeurer, et je suis contente de te voir comme cela*» (Ibid. p 136).

Nous voyons que la petite Fadette fait la crainte de Landry en le laissant à côté du feu follet après qu'elle le fait passer la rivière. La cause c'est que Landry lui promet de la récompenser en l'indiquant la place de son besson Sylvinet, mais Landry n'exécute son engagement. Alors Landry sentit comme un grand repentir dans son âme, non qu'il fait disposé à aucune sorte d'amitié pour une fille qui paraît avoir plus d'esprit que de bonté, et dont les vilaines manières ne plaisaient point, même à ceux qui s'en amusaient. La petite Fadette veut que les gens la remercient au lieu de l'accuser d'être une sorcière «*Eh bien, au lieu d'être remerciée honnêtement par tous les enfants de mon âge dont je guérissais les blessures et les maladies, et à qui j'enseignais mes remèdes sans demander jamais de récompense, j'ai été traitée de sorcière, et ceux qui venaient bien*

doucement me prier quand ils avaient besoin de moi, me disaient plus tard des sottises à la première occasion.» (Ibid. p 170- 171).

La petite Fadette aide sa grand- mère en lui apportant des herbes pour faire la guérison des gens. Nous trouvons que la petite Fadette n'a plus ses yeux ni ses jambes de quinze ans pour trouver les herbes dont sa grand- mère fait ses breuvages et ses poudres, et il y en a qu'il faut aller chercher bien loin et dans des endroits bien difficiles.

Nous voyons que la petite Fadette ne cache rien à Landry de la sorcellerie de sa grand-mère et quand Landry a peur de cette sorcellerie, elle essaie de supprimer sa crainte *«Elle ne voulait faire mystère de rien à Landry, et, comme il avait toujours un peu peur de la sorcellerie, elle mit tous ses soins à lui faire comprendre que le diable n'était pour rien dans les secrets de son savoir.» (Ibid. p 223- 224).*

Alors la petite Fadette enseigne à Landry, par ses herbes et ses recettes, comment guérir les personnes et les bêtes et Landry fait tout ce que la petite Fadette l'enseigne à la guérison des bêtes du père Caillaud, son maître. Alors Landry essaie bientôt l'effet des dernières sur une vache au père Caillaud, qui a pris l'enflure pour avoir mangé trop de vert.

4-2-1-3 La petite Fadette et la guérison de Sylvinet

Quand Sylvinet, le besson de Landry, a de fièvre, la petite Fadette guérit merveilleusement Sylvinet de sa fièvre. Nous voyons que la petite Fadette ne guérit que les personnes chères et amies pour elle *«Elle n'eût voulu l'essayer sur aucune autre personne qui lui eût été moins chère, et à qui elle n'eût point porté un si grand intérêt, car elle pensait que la première vertu de ce remède-là, c'était la forte amitié que l'on offrait dans son cœur au malade, sans laquelle Dieu ne vous donnait aucun pouvoir sur son mal.» (Ibid. p 301).*

La petite Fadette en soignant Sylvinet, elle guérit les gens par la religion et pas par la diablerie comme les gens le croient. Alors la petite Fadette en guérissant Sylvinet, elle dit à sa famille que leur fils est malade dans son esprit et ce n'est pas son corps. Elle utilise une façon provocante pour guérir l'esprit de Sylvinet, car elle voit que cette façon est convenable pour le guérir *«Je n'ai aucune pitié de votre maladie, parce que je m'y connais assez pour voir qu'elle n'est pas bien sérieuse, et que, s'il y a un danger pour vous, c'est celui de devenir fou, à quoi vous tentez de votre mieux, sans savoir où vous mènent votre malice et votre faiblesse d'esprit.»* (Ibid. p 315).

La petite Fadette reproche longuement à Sylvinet sa mauvaise conduite envers son besson et sa famille en lui disant qu'il n'a pas dit trois paroles sans se plaindre de son besson et sans l'accuser car l'amitié qu'il a pour lui, pour être très folle et désordonnée, tend à se changer en dépit et en rancune. Alors la petite Fadette utilise cette façon d'attaquer pour rendre à Sylvinet son esprit. Elle lui dit qu'il est mal chrétien: *«Il sentait qu'elle avait raison au fond, et qu'elle ne manquait d'indulgence que sur un point «C'est qu'elle avait l'air de croire qu'il n'avait jamais combattu son mal et qu'il s'était bien rendu compte de son égoïsme, tandis qu'il avait été égoïste sans le vouloir et sans le savoir.»* (Ibid. p 321).

Nous voyons que la petite Fadette est adroite *«L'histoire de la petite Fadette a plus d'événements. Fadette elle-même n'est pas aussi simple et aussi naïve que la petite Marie; mais elle n'est pas moins vraie. Elle a l'habileté des paysans; seulement, elle ne se sert de cette habileté que pour le bien»* (M. Saint- Girardin, 1859, p 517)

La petite Fadette, en donnant les dures reproches à Sylvinet pour le rendre son esprit, elle sait bien qu'elle exagère et qu'elle le fait à dessein de lui tarabuster beaucoup l'esprit avant de le prendre par la douceur et la consolation.

Alors la petite Fadette change sa façon pour guérir Sylvinet, elle devient plus tendre avec lui, au contraire de la première fois qu'elle lui reproche durement. Donc cette façon guérit bien Sylvinet qui éprouve un soulagement de ces soins *«Il pleura beaucoup, se confessa de tous ses torts, et lui demanda même son pardon et son amitié avec tant d'esprit et d'honnêteté, qu'elle reconnut bien qu'il avait le cœur meilleur que la tête.»* (G. Sand, op. cit, p 323- 324). Nous pouvons dire que la petite Fadette utilise sa sagesse en guérissant Sylvinet.

4-2-1-4 La petite Fadette, fille laide et mal vue

La petite Fadette est une fille qui est très mal vue dans le pays. Elle se comporte comme un garçon. Elle est sale et elle dit toujours de méchantes vérités aux gens. Elle est très maline. Les enfants voulaient la faire enrager, même quelquefois par manière d'amitié, car en craignant un peu pour sa malice *«La petite Fadette était malicieuse plutôt que fine. Elle avait pour Landry un penchant involontaire, qu'elle montrait surtout en lui jouant de mauvais tours.»* (M. Saint- Girardin, op. cit, p 517)

La petite Fadette est accoutumée de courir après les personnes *«lorsque Landry la vit au loin dans les champs, elle n'alla point de son côté et ne parut point faire attention à lui, ce qui était contre sa coutume, car elle courait après tout le monde, soit pour regarder par curiosité, soit pour rire, jouer et badiner avec ceux qui étaient de bonne humeur, soit pour tancer et railler ceux qui ne l'étaient point.»* (G. Sand, op. cit, p 117).

La petite Fadette mène une vie malheureuse à cause de mal traitement de sa grand- mère, mais malgré cette vie malheureuse, elle est patiente et elle rit toujours et ne se plaint jamais de rien.

La petite Fadette explique à Landry qu'elle est curieuse et insolente à cause de sa mère car les autres l'appellent l'enfant de coureuse et de vivandière et

cela la fait en colère. Alors elle doit venger sa mère *«Et comme je ne peux ni ne sais la défendre, je la venge, en disant aux autres les vérités qu'ils méritent, et en leur montrant qu'ils ne valent pas mieux que celle à qui ils jettent la pierre. Voilà pourquoi ils disent que je suis curieuse et insolente, que je surprends leurs secrets pour les divulguer.»* (Ibid. p 169). Alors la petite Fadette veut venger en paroles ce qui la méprise pour seulement soulager elle-même, mais vraiment elle n'a pas de rancune pour quelqu'un. Elle déclare qu'elle dit tout de suite ce qui lui vient au bout de la langue et ensuite elle n'y pense plus et elle pardonne comme le bon Dieu la commande.

La petite Fadette résume à Landry l'avis des autres sur elle en disant que tout son tort envers les autres, c'est de ne point chercher à quêter leur pitié ou leur indulgence pour sa laideur. C'est de la montrer à eux sans aucun attifage pour la déguiser, et cela les offense et leur fait oublier qu'elle leur a fait souvent du bien, jamais de mal.

Nous pouvons dire que la petite Fadette paraît laide et maline à cause du mal traitement de sa grand-mère. Alors elle souffre de la misère et de la pauvreté *«Ma grand-mère me donne-t-elle la moindre chose, si ce n'est la retirance et le manger? Et si je ne sais point tirer parti des pauvres hardes que ma pauvre mère m'a laissées, est-ce ma faute, puisque personne ne me l'a enseigné, et que depuis l'âge de dix ans je suis abandonnée sans amour ni merci de personne? Je sais bien le reproche qu'on me fait, et tu as eu la charité de me l'épargner »* (Ibid. p 175).

4-2-1-5 Le changement de la petite Fadette

Landry reproche à la petite Fadette son mauvais comportement. Il lui explique pourquoi les autres ne la respectent pas *«Je vais te dire pourquoi on ne te respecte pas comme une fille de seize ans devrait pouvoir l'exiger. C'est que tu n'as rien d'une fille et tout d'un garçon, dans ton air et dans tes manières; c'est que tu ne prends pas soin de ta personne [...] Tu montes sur les arbres*

comme un vrai chat- écurieux, et quand tu sautes sur une jument, sans bride ni selle, tu la fais galoper comme si le diable était dessus. C'est bon d'être forte et leste; c'est aussi bon de n'avoir peur de rien, et c'est un avantage de nature pour un homme. Mais pour une femme trop est trop, et tu as l'air de vouloir te faire remarquer. Aussi on te remarque, on te taquine, on crie après toi comme après un loup» (Ibid. p 164- 165). A cause des conseils de Landry, la petite Fadette fait quelque changement à son apparence, aussi les gens changent leurs manières avec elle. Elle continuait à être gentille dans son parler, dans son habillement et dans ses manières avec tout le monde *«Assistant du passage à l'âge adulte du peuple- enfant, on est prié de croire que Fadette, désagréable et méchante à dix ans, acquiert à seize tous les charmes et toutes les qualités. Il est vrai qu'elle y met du sien, fait des concessions renonce à ses comportements garçonnières: "elle se range"!»* (T. Gorilovics, A. Szabó, K. Lajos, 1992, p 44).

Après le changement, la petite Fadette attire l'attention des jeunes. Alors ceux- ci l'aiment *«Il y avait un si grand changement dans la personne et dans les habitudes de Fanchon Fadet, que les méchants propos furent oubliés, et que plus d'un garçon, en la voyant marcher si légère et de si belle grâce, eût souhaité qu'elle fût à la fin de son deuil, afin de pouvoir la courtiser et la faire danser.»* (G. Sand, op. cit, p 294- 295).

Nous voyons que la petite Fadette est au su qu'elle deviendra riche un jour, et, pour cela, qu'elle ne s'intéresse aux moqueries des autres jeunesses, car sa grand-mère le lui a prévenu *«Ne t'inquiète pas de ça, petite. Tu seras plus riche qu'elles toutes, et un jour arrivera où tu pourras être habillée de soie depuis les pieds jusqu'à la tête, si tel est ton bon plaisir»* (Ibid. p 306).

Nous pouvons dire que la petite Fadette après qu'elle fait de grand changement à sa personne et à ses habitudes, elle devient belle et aussi riche grâce à l'héritage de sa grand- mère. Alors nous voyons que tous les garçons

souhaitent de la courtiser et de la faire danser, surtout Landry, la cause de son changement.

4-2-1-6 Le mariage de la petite Fadette et Landry

Nous pouvons dire que la petite Fadette, avec l'héritage de sa grand-mère et le changement de sa personne et de son comportement, devient riche et belle et elle peut obtenir un époux car la fille pauvre à cette époque- là ne peut pas se marier à cause de la dot. Le père Barbeau dit à la petite Fadette *«Réjouis-toi donc, tu peux te dire riche et le faire assavoir, si tu désires trouver vite un beau mari.»* (Ibid. p 289). Nous trouvons que la petite Fadette est très consciente, elle veut se marier par son bon cœur et sa bonne renommée que par son bien *«J'ai la fantaisie, laide comme je suis, de ne point être épousée pour mon argent, mais pour mon bon cœur et ma bonne renommée; et comme j'en ai une mauvaise dans ce pays-ci, je désire y passer quelque temps pour qu'on s'aperçoive que je ne la mérite point.»* (Ibid. p 290).

La petite Fadette est très intelligente car en confiant au père Barbeau de s'occuper de son avoir, c'est pour que le père Barbeau sait bien sa richesse et ne l'empêche pas de se marier avec son fils Landry *«Si la petite Fadette se sent un peu fière devant le père Barbeau d'être riche, c'est parce qu'il ne peut plus l'accuser de vouloir exploiter Landry. Quant à savoir si la fortune de Fadette est la cause de la justice qui va lui être rendue, elle-même ne s'en soucie pas: il lui suffit que cette fortune soit l'occasion de son bonheur. Elle sait que le père Barbeau ne la prend pas pour bru seulement parce qu'elle est riche, mais parce qu'elle est à la fois honnête et riche»* (M. Saint- Girardin, 1859, p 520)

Nous remarquons que la petite Fadette est sage car elle ne veut pas être bru pour une famille qui ne l'aime pas et qui rougit d'elle et ne cède que par la faiblesse et la compassion à cause de sa pauvreté: La Fadette ne veut point entrer dans la famille de Landry d'une façon fortuite et honteuse; elle veut y entrer tête

levée, étant demandée et non demandant *«C'est ainsi qu'elle y entre [...] Cette petite fille, qu'on traitait presque de mendicante et de vagabonde, la voilà devenue la plus riche héritière du pays. Ce n'est pas une raison assurément de la prendre aussitôt pour bru, après l'avoir si longtemps repoussée; mais c'est une raison pour examiner comment elle a vécu jusqu'ici et si elle s'est toujours bien conduite: car, enfin, si le père Barbeau s'est trompé sur son compte, il ne demande pas mieux que de réparer son injustice et d'avouer son tort»*. (M. Saint- Girardin, op. cit, pp 518- 520)

Nous trouvons que la petite Fadette, après son mariage avec Landry, aide les pauvres enfants en les recevant dans sa nouvelle maison *«Elle y fit bâtir une jolie maison, à l'effet d'y recueillir tous les enfants malheureux de la commune durant quatre heures par chaque jour de la semaine»* (G. Sand, op. cit, p 330).

La petite Fadette avec son sagement et avec l'aide et les conseils de Landry réussit à faire un grand changement à sa forme et par la fortune de sa grand- mère, elle devient riche. Alors elle peut changer l'avis des autres sur elle et surtout la famille Barbeau qui consent à la prendre comme une bru.

4-2-1-7 La petite Fadette et la famille Barbeau

Les Barbeau, comme les autres gens de l'endroit, n'aiment pas la petite Fadette et sa famille car ils croient que *«La petite Fadette et son frère le sauteriot»* vont leur apporter le malheur à cause de la sorcellerie de sa grand- mère, la mère fadet et aussi car la famille Barbeau est plus riche que celle de la petite Fadette, ce qui nous montre l'inégalité sociale à cette époque- là.

Nous voyons que la petite Fadette fait son premier contact avec la famille Barbeau à travers leur fils Landry Barbeau. C'est quand Sylvinet, le besson de Landry a disparu, la petite Fadette indique à Landry la place où se

trouve son besson «*Face à la menace d'un premier dénouement offert par le suicide de Sylvinet, l'intervention de la petite Fadette est providentielle: relançant l'intrigue, elle rétablit- de façon temporaire- un équilibre propice à l'évolution des deux bessons*» (C. Personne, 1997, p 132). Landry promet à la petite Fadette de la récompenser, mais il n'exécute pas son engagement. Alors la petite Fadette est fâchée de Landry. Quand la petite Fadette rencontre Landry, elle ne lui demande rien. Elle décide à venger de Landry en l'accusant d'être lâche car il a peur du feu follet malgré qu'il soit grand «*Je n'aurais jamais cru qu'un grand gars comme toi, qui est dans ses dix-sept ans, et qui ne tardera pas à avoir de la barbe au menton, fût si aisé à épeurer, et je suis contente de te voir comme cela.*» (G. Sand, op. cit, p 136).

Comme nous l'avons déjà dit que la famille Barbeau déteste la petite Fadette et sa famille, celle- ci de son tour décide à humilier Landry et sa famille en lui disant qu'elle ne l'estime point, ni lui, ni son besson, ni ses père et mère, car ils sont fiers d'être riches et ils croient qu'on ne fait que le devoir en leur rendant un service «*Ils vous ont appris à être ingrat, Landry, et c'est le plus vilain défaut pour un homme après celui d'être peureux.*» (Ibid. p 137). La petite Fadette reproche à Landry que sa famille l'apprend l'ingratitude en ne la récompensant pas car la petite Fadette guérit Landry d'une grosse peine, c'est la disparition de son besson Sylvinet. Alors la famille Barbeau croyant que c'est le devoir de la petite Fadette envers eux. Landry avoue à la petite Fadette qu'il a tort en la négligeant et qu'il est fautif envers elle. Nous voyons que Landry est étonné de la manière dont il l'entend raisonner pour la première fois. Donc la petite Fadette déclare à Landry qu'elle va le pardonner s'il va danser avec elle à la fête de la Saint- Andoche et qu'il ne peut pas danser avec une autre qu'elle et si Landry va danser avec une autre, elle va l'accuser par l'ingratitude, la peur et le manque de la parole devant les gens si Landry ne fait pas ce qu'elle lui demande «*Vous me ferez danser trois bourrées après la messe, deux bourrées*

après vêpres, et encore deux bourrées après l'Angélus, ce qui fera sept. Et dans toute votre journée, depuis que vous serez levé jusqu'à ce que vous soyez couché, vous ne danserez aucune autre bourrée avec n'importe qui, fille ou femme. Si vous ne le faites, je saurai que vous avez trois choses bien laides en vous» (Ibid. p 142).

Nous voyons qu'au jour de la Saint- Andoche, la petite Fadette dit à Landry qu'il ne peut pas danser qu'avec elle car il l'a promis et que la Madelon, son amante, peut danser avec son besson Sylvinet car lui et Sylvinet sont si pareils et l'un vaut l'autre. Alors ce jour- là, la petite Fadette est si mal habillée comme d'habitude, ce qui fait le chagrin et l'humiliation de Landry en dansant avec elle *«Landry, qui n'osait plus regarder Madelon, tant il était chagriné et humilié vis-à-vis d'elle, regarda sa danseuse, et la trouva beaucoup plus vilaine que dans ses guenilles de tous les jours; elle avait cru se faire belle, et son dressage était bon pour faire rire.»* (Ibid. p 148).

Landry parle à la petite Fadette concernant son air et son comportement, la petite Fadette accepte les conseils de Landry avec des remerciements, en lui disant qu'il dit ce que tout le monde lui reproche avec beaucoup d'honnêteté et de ménagement *«Landry, alors, pressé par Fadette de lui dire quels sont les défauts qui font qu'on ne l'aime pas dans le pays et qu'on se moque volontiers d'elle, les lui dit avec une franchise toute rustique et pourtant avec un ton de bonté et d'amitié qui touche de plus en plus le cœur de Fadette».* (M. Saint- Girardin, op. cit, p 518)

La petite Fadette confesse à Landry qu'elle a des torts et des manquements et à présent qu'elle va pardonner à ceux qui la méconnaissent. Nous voyons que la petite Fadette estime Landry plus que les autres car il lui raconte son état d'être méprisée par tout le monde et aussi qu'elle n'a pas besoin de plaire à ce qui ne la plait pas. La petite Fadette, comme elle est raisonnable,

elle n'est pas fâchée de Landry car celui-ci ne l'a pas embrassé en dansant avec elle à la fête de la Saint- Andoche, mais Landry croit qu'il fait un tort et que la petite Fadette doit le pardonner *«Tu veux, Landry, que je te fasse expier ton tort par une punition. Eh bien! je t'en tiens quitte, mon garçon. C'est bien assez d'avoir fait danser la laide, ce serait trop de vertu que de vouloir l'embrasser.»* (G. Sand, op. cit, p 187). Nous trouvons que la petite Fadette a envie de faire une amitié avec Landry et qu'elle n'en souhaitera jamais d'autre.

Landry voit que la petite Fadette est une bonne parleuse et elle sait toujours mieux exprimer car en faisant pour lui une causerie d'un quart d'heure concernant son amitié avec la Madelon ce que Landry ne sait pas faire dans une année. La petite Fadette peut faire ça car elle a un esprit merveilleux et un cœur comme le bon Dieu n'en fait pas souvent.

Nous trouvons que la petite Fadette devient belle à cause des conseils de Landry. La petite Fadette voit que pour avoir l'air raisonnable, il faut commencer pour s'habiller raisonnablement. Après le changement de la petite Fadette, tout le monde change aussi l'avis sur elle. Nous voyons que le père Barbeau devient son confident. La petite Fadette révèle au père Barbeau le commandement de sa grand- mère, la mère fadet. Voici le commandement *«Quand je n'y serai plus, c'est là que tu trouveras ce que j'aurai laissé; c'est ton bien et ton avoir, ainsi que celui de ton frère; et si je vous prive un peu à présent, c'est pour que vous en trouviez davantage un jour. Mais ne laisse pas les gens de loi toucher à cela, ils te le feraient manger en frais. Garde- le quand tu le tiendras, cache- le toute la vie, pour t'en servir sur tes vieux jours et ne jamais manquer»* (Ibid. p 285). Alors la petite Fadette fait ouvrir le panier par le père Barbeau, c'est le panier où se trouve la fortune laissée par sa grand- mère, il y a environ de quarante mille francs. C'est environ le tiers en plus de tout l'avoir que le père Barbeau possédait en bâtiments et comme les gens de campagne ne

réalisent guère en espaces sonnantes, jamais il n'a pas vu tant d'argent à la fois «*Ne croyez pas, en effet, que le père Barbeau soit cupide et intéressé: c'est un honnête homme; mais il n'est pas défendu aux honnêtes gens de songer à l'intérêt de leur famille; il ne leur est pas défendu de souhaiter que leurs enfants fassent de bons mariages; et c'est à tout cela que pense le père Barbeau, quand il compte les quarante mille francs de la Fadette*». (M. Saint- Girardin, op. cit, p 520).

4-2-2 Le personnage de Landry

4-2-2-1 Portrait physique et moral

Landry Barbeau est l'ainé des deux bessons. Il a quatorze ans. Il est le plus fort, il est un bon travailleur, humble, serviable et fier «*Quand on les avait observés un quart d'heure, on voyait que Landry était une miette plus grand et plus fort, qu'il avait le cheveu un peu plus épais, le nez plus fort et l'œil plus vif. Il avait aussi le front plus large et l'air plus décidé, et même un signe que son frère avait à la joue droite, il l'avait à la joue gauche et beaucoup plus marqué.*» (G. Sand, op. cit, p 31). Comme son père, il est courageux, hardi au travail même s'il est difficile, et met du cœur à l'ouvrage. C'est pour cela que c'est lui et pas son frère qui sera envoyé travailler à la ferme la plus proche pour ramener un peu plus d'argent à la famille. Il a un fort caractère et n'écoute pas les dires des gens du village, surtout en ce qui concerne Fadette. Il voit derrière la carapace de la jeune fille et découvre la bonté dont elle peut faire preuve.

4-2-2-2 Landry et le travail à la Priche

Le père Barbeau décide d'envoyer l'un de ses jumeaux à la Priche pour travailler à la ferme du père Caillaud «*Le père Caillaud, de la Priche, lui offrit d'en prendre un pour toucher ses bœufs, parce qu'il avait un fort domaine à faire valoir, et que tous ses garçons étaient trop grands ou trop jeunes pour*

cette besogne là.» (Ibid. p 38). Alors on a choisi Landry car il est le plus fort des jumeaux. Landry déclare à Sylvinet qu'il est le plus fort et patient que lui et il peut supporter d'éloigner de sa famille *«Tiens, frère, lui dit-il, si nous pouvons nous décider à la séparation, mieux vaut que je m'en aille. Tu sais bien que je suis un peu plus fort que toi et que, quand nous sommes malades, ce qui arrive presque toujours en même temps, la fièvre se met plus fort après toi qu'après moi. On dit que nous mourrons peut-être si l'on nous sépare.»* (Ibid. p 41). Cette séparation cause le malheur de Sylvinet car celui-ci est très fragile et il ne peut pas supporter être loin de son besson *«Le jour où Landry est envoyé comme un garçon de ferme chez un voisin, Sylvinet souffre de la séparation bien plus que son frère»* (R. Zellweger, op. cit, p 130). Mais Landry s'accommode d'être séparé de son besson. Alors il travaille bien à la Priche.

Landry commence à sentir l'orgueil de ses quatorze ans. Il a envie de montrer qu'il n'était plus un enfant. Nous voyons que Landry en travaillant à la Priche, il n'a pas besoin d'aide car il a déjà appris à travailler avec son père, le père Barbeau *«Et puis il était content de montrer qu'il n'était ni maladroit ni lâche, et qu'on n'avait rien de nouveau à lui apprendre.»* (G. Sand, op. cit, p 52).

Nous remarquons que Landry aspire à plus de tranquillité à son travail chez le père Caillaud. Il revient tous les dimanches pour voir sa famille et surtout son besson Sylvinet qui ne supporte pas cette séparation. Landry, malgré qu'il aime son besson, mais il ne peut pas l'embrasser devant les gens de la Priche car ils voient que c'est honteux *«Quand Sylvinet vint se jeter sur lui, l'embrasser tout en pleurant, et se serrer contre lui comme un oiseau se pousse dans le nid contre son frère pour se réchauffer, Landry fut fâché à cause des autres, tandis qu'il ne pouvait pourtant pas s'empêcher d'être content pour son compte»* (Ibid. p 57).

A la Priche, Landry tombe amoureux de la belle Madelon, la nièce du père Caillaud, son maître au travail. Alors Landry ne peut pas quitter la Priche à cause de son amour «*Landry ne demandait pas mieux que de rester dans le voisinage de sa famille et de renouveler avec les gens de la Priche, qui lui convenaient beaucoup. Mêmement, il se sentait venir une amitié pour une nièce du père Caillaud qui s'appelait Madelon et qui était un beau brin de fille.*» (Ibid. p 123).

4-2-2-3 La séparation de Landry de son besson

Le travail de Landry à la Priche cause le malheur de Sylvinet car celui-ci ne peut pas supporter cette séparation de son besson, mais Landry est le plus patient. Sylvinet a beaucoup de peine «*Landry disait cela d'un air assez résolu; mais Sylvinet se remit à pleurer; car il n'avait pas autant de résolution que son frère, et l'idée de tout perdre et de tout quitter à la fois lui fit tant de peine qu'il ne pouvait plus s'arrêter dans ses larmes.*» (Ibid. p 40). Landry prend de mieux en mieux son parti dans sa nouvelle situation, mais Sylvinet ne le prenant pas du tout en comptant les jours et les heures comme une âme en peine. «*Ainsi ce n'est pas la Fadette qui sépare les jumeaux, mais bien plutôt la vie et eux-mêmes. Un an après que Landry a commencé à travailler chez le père Caillaud, les différences entre les jumeaux sont devenues évidentes à tous*» (G. Seybert, G. Schlientz, 2000, p 178).

Sylvinet souffrant, décide d'être disparu. Cette décision de Sylvinet fait l'inquiétude de Landry. Il a peur qu'il y a un malheur qui arrive à son besson. Il le cherche partout, mais il ne le trouve. Alors il a un grand chagrin pour lui «*Là-dessus il se mit à pleurer son frère et à lui faire des reproches; et jamais de sa vie il n'avait eu un pareil chagrin.*» (G. Sand, op. cit, p 84). Landry, chagriné par la disparition de son besson, décide de consulter la mère Fadet pour l'indiquer la place de son frère malgré qu'il ne la croit pas.

Nous remarquons que Landry est le plus patient de cette séparation. Il est content de travailler et de vivre n'importe où et comment et Sylvinet ne peut point comprendre que son frère a à part de lui un moment d'aise et de tranquillité.

4-2-2-4 Landry, conseiller et amoureux de la petite Fadette

Landry est un bon conseiller pour la petite Fadette car, lui, est la seule personne qui attire l'attention de la petite Fadette sur son apparence «*La petite Fadette écoute avec une grande humilité ce prêcheur de dix-sept ans, qui finit aussi par s'attendrir sur son repentir. [...]. Il quitte la petite Fadette, qui, gardant en son cœur les conseils de Landry, se corrige de ses défauts et prend l'allure et le maintien qui conviennent à une jeune fille de seize ans*» (M. Saint-Girardin, op. cit, p 518)

Landry en parlant à la petite Fadette, il commence à l'admirer. Il ne peut pas s'empêcher d'avoir du plaisir à entendre cette fille car jamais il n'a entendu une voix si douce et des paroles si bien dites que les paroles et la voix de la petite Fadette «*Le jeune paysan berrichon, Landry Barbeau, est épris de Françoise Fadet, dite Fanchon ou la petite Fadette ou le Grelet, c'est-à-dire le grillon.*» (A. Chassang, Ch. Senninger, op. cit, p 318).

Nous remarquons que Landry change son amour pour la belle Madelon. Il devient amoureux de la petite Fadette. Il est épris par son esprit et il a envie de faire une amitié avec elle. Alors il va arranger l'affaire avec la Madelon «*En dernier lieu, la manière dont elle parla de son petit frère le sauteriot, lui fit un effet, comme si, tout d'un coup, il se sentait de l'amitié pour elle, et comme s'il voulait être de son parti contre tout le monde.*» (G. Sand, op. cit, p 179). «*Landry décide de faire plus attention à Fadette*» (M. Danahy, 1990, p 121).

Landry devient amoureux de la petite Fadette. Il l'avoue son amitié: «*Dimanche dernier, dans la carrière, j'ai pris pour toi, sans savoir comment cela m'est venu, une amitié si forte que de toute la semaine je n'ai mangé ni dormi mon sou.*» (G. Sand, op. cit, p 210). Nous pouvons dire que l'amour de Landry pour la petite Fadette commence à la fête de la Sain Andoche quand Landry dansait avec elle.

La petite Fadette après qu'elle fait une amitié avec Landry, elle l'enseigne à Landry ses secrets, qui sont de deux ordres «*le secret de son âme, mais aussi et surtout, les savoirs qu'elle possède en sa qualité de «sorcière».*» (N. Glaser, p 1993, p 60).

Landry est fâché contre son père car celui-ci accuse la petite Fadette par la mauvaise conduite. Landry craint que sa relation amoureuse avec la petite Fadette finit par un procès ou un scandale. Il est prêt à défier ceux qui ont dit que la petite Fadette mène une mauvaise conduite. Il les accuse d'être lâches et païens. Landry montre à sa famille que la petite Fadette est une bonne fille «*Je veux que mon père et ma mère sachent de moi, pour se tranquilliser, qu'il n'y a point sur la terre deux filles aussi honnêtes, aussi sages, aussi bonnes, aussi désintéressées que cette fille-là.*» (G. Sand, op. cit, p 250).

Nous voyons que le temps de l'amitié, dans les fictions sandiennes, est toujours celui du partage des secrets, partage qui prend généralement la forme de l'initiation d'un homme aux secrets d'une femme. C'est que la petite Fadette sait déchiffrer Landry, alors que Landry ne sait pas lire la petite Fadette «*Avec tout son esprit, ce n'est pas du premier coup cependant, et sans faire effort sur elle-même, que Fadette est arrivée à être si sage et si avisée. Pour cela, il a fallu qu'elle aimât le jeune Landry. Voulant se faire aimer de lui, elle s'est corrigée de ses défauts. Il est vrai que c'est Landry lui-même qui l'a avertie et conseillée.*» (M. Saint- Girardin, op. cit, p 517)

Nous pouvons dire que Landry est la seule personne qui découvre la bonne personnalité de la petite Fadette. Celle-ci a de bon esprit et les gens la méprisent seulement par son apparence en négligeant sa bonté. Landry, découvrant la bonne personnalité de la Petite Fadette, en tombe amoureux.

4-2-2-5 Landry et son besson Sylvinet

Landry aime beaucoup son besson Sylvinet. Il consent à travailler à la Priche et à se séparer de son besson pour être obéi à son père et aussi pour aider sa famille «*Les jumeaux acceptent difficilement de se séparer mais pour couvrir les besoins financiers de la famille le père décide de placer l'un d'eux dans une ferme du voisinage.*» (E. Leduc, 2015, p 105). On a choisi Landry pour le travail car il est le plus fort et patient. Sylvinet est très triste de cette séparation et il va voir son besson tous les jours.

Nous voyons que Landry ne connaît pas la jalousie comme son besson. Il rencontre les mauvais faits de Sylvinet avec sagesse et honnêteté «*Il arriva même que, de paroles en paroles, et de fâcheries en fâcheries, Sylvinet, prenant toujours en mauvaise part tout ce que Landry lui disait de plus sage et de plus honnête pour lui remettre l'esprit*» (G. Sand, op. cit, p73). Landry est fatigué par les accusations de son besson. Il le trouve injuste par ses reproches suivants.

Landry n'est pas jaloux de Sylvinet en voyant que sa mère l'embarrasse avec plus d'amour car il voit que son besson a besoin de cette tendresse et cet amour plus que lui «*Il croyait toujours qu'elle ne pouvait pas l'aimer autant que son frère, et il n'en était point jaloux, se disant qu'il était moins aimable et qu'il n'avait que la part qui lui était due. Il se soumettait à cela autant par respect pour sa mère que par amitié pour son besson, qui avait, plus que lui, besoin de caresses et de consolation.*» (Ibid. p 111).

Nous voyons que Sylvinet est plus fragile que Landry. Landry prend plus de force et plus de taille que Sylvinet. Donc nous observons des petites différences, entre Landry et son besson et aussi leur esprit passe sur leur figure. Landry après que les deux bessons ont quinze ans, devient tout à fait beau garçon et Sylvinet reste un joli homme, plus mince et moins coulé que Landry.

Sylvinet est toujours jaloux de l'amitié de Landry avec les autres et surtout la petite Fadette. Alors cette jalousie le fait tomber d'une fièvre. Landry demande à la petite Fadette d'utiliser son savoir pour guérir Sylvinet de sa fièvre *«Et pourtant tu as tant d'esprit, Fadette, tu parles si bien, tu as un don si particulier pour persuader ce que tu veux, quand tu en prends la peine, que si tu lui parlais seulement une heure, il en ressentirait»* (Ibid. p 280).

Landry voit que la guérison de la petite Fadette pour son besson peut soutenir leur amour car son père s'oppose à cet amour, mais en voyant que la petite Fadette s'occupe de Sylvinet, il peut accepter cet amour *«Fais cet effort-là pour moi, ma Fanchon, et pour la réussite de nos amours aussi, car l'opposition de mon père ne sera pas le plus petit de nos empêchements»* (Ibid. p 281).

Grâce aux soins de la petite Fadette, Sylvinet devient mieux. Mais il tombe amoureux à la petite Fadette ce qui représente un nouveau obstacle à l'amour de Landry et la petite Fadette. Heureusement Sylvinet abandonne l'amour de la petite Fadette à son besson en apportant la nouvelle de l'acceptation du mariage de Landry et la petite Fadette de son père à Landry ce qui fait le contentement de Landry *«Tous les bonheurs me viennent donc à la fois, dit Landry en se pâmant de joie dans ses bras, puisque c'est toi qui viens me chercher, et que tu parais aussi content que moi-même»* (Ibid. p 329). Landry est heureux car son besson devient mieux et aussi lui et son père acceptent son mariage avec la petite Fadette.

4-2-2-6 Landry et la petite Fadette

Landry et sa famille, dès le début du roman, détestent la petite Fadette et sa famille comme les autres gens de l'endroit, mais peu à peu Landry découvre que la petite Fadette est victime de la mentalité paysanne car les gens ne cherchent pas à connaître sa personne, ils jugent seulement son apparence car la petite Fadette est toujours mal habillée et aussi on l'accuse d'être maline, mais Landry découvre la vérité de cette fille- là «*Les sentiments de Landry pour cette petite que la nature ou plutôt la romancière n'a pas douée d'une beauté éclatante, semblent d'abord tenir du mépris et non de l'amour. Mais bientôt il se laisse de conquérir par son intelligence et il s'en éprend sincèrement.*» (R. Zellweger, op. cit, p 130).

Landry se dispute avec la petite Fadette et son frère le sauteriot. C'est quand la petite Fadette veut montrer à Landry la place de son frère disparu, car sa grand- mère refuse d'indiquer la place de son besson. Alors Landry croit que la petite Fadette veut l'emmalicer par son sorcellerie. Landry méprise toujours la petite Fadette en l'accusant de pratiquer la sorcellerie avec sa grand- mère «*Tu ne sais pas plus que moi où est mon frère, et tu n'es pas plus savante là-dessus que ta grand'mère, qui est une vieille menteuse et une pas grand' chose.*» (G. Sand, op. cit, p 94). Nous voyons que Landry, quand même, a peur de la petite Fadette car il sait que la famille de la petite Fadette est réputée par son entendement avec le diable, voici la déclaration de la petite Fadette à Landry «*Adieu donc, le beau besson sans cœur, qui laisse son frère derrière lui. Tu auras beau l'attendre pour souper, tu ne le verras pas d'aujourd'hui ni de demain non plus; car là où il est, il ne bouge non plus qu'une pauvre pierre, et voilà l'orage qui vient. Il y aura des arbres dans la rivière encore cette nuit, et la rivière emportera Sylvinet si loin, si loin, que jamais plus tu ne le retrouveras.*» (Ibid. p 95).

Landry est surpris de la parole de la petite Fadette car il trouve son besson dans le même endroit mentionné par la petite Fadette et avec les mêmes manières *«Il s'arrêta à le regarder; car il était étonné de le trouver comme la petite Fadette le lui avait prédit, tout au milieu des arbres que le vent tourmentait furieusement, et ne bougeant non plus qu'une pierre.»* (Ibid. p102). Landry est étonné de la petite Fadette car celle-ci sait que de quoi Landry est en peine à cause de la disparition de son besson sans que Landry le lui dise. Alors Landry commence à croire la puissance de la petite Fadette *«Il faut souligner qu'au début de roman même Landry est influencé par la commercialisation des relations humaines telle qu'elle est représentée par le mercier. Dans une scène clé, quand il veut apprendre de Fadette où se trouve Sylvinet, il lui offre son couteau neuf comme un remerciement»* (Ch. Montalbetti, J. Neefs, B. Didier, 2005, P 381).

Comme nous l'avons déjà dit, la famille Barbeau n'aime pas la petite Fadette et sa famille. Donc Landry ne peut pas dire à son père qu'il trouve son besson grâce à la petite Fadette, ce qui rend Landry incapable d'exécuter son engagement vers la petite Fadette car son père ne s'intéresse pas à ce point. Alors la petite Fadette veut venger de Landry. Quand Landry retourne chez lui dans la nuit pour assister le jour de la Saint Andoche à la Cosse, il voit un feu dans son chemin, alors il a peur et il ne peut pas passer la rivière *«Cette fois Landry eut peur et faillit perdre la tête, et il avait ouï dire qu'il n'y a rien de plus abusif et de plus méchant que ce feu- là »* (G. Sand, op. cit, p 130).

La petite Fadette aide Landry à passer le feu follet avec paix. Landry a peur de la petite Fadette car celle-ci le fait deux services sans aucun remerciement de Landry; (retrouver son besson et le faire passer le feu follet). Landry décide de faire finir l'affaire avec la petite Fadette pour éviter son malheur *«Voyons, Fanchon Fadet, lui dit-il, il faut que cette affaire-là s'arrange*

et se finisse entre nous. Tu es mécontente de moi, et je ne suis pas bien content de moi-même. Il faut que tu me dises ce que tu souhaites et pas plus tard que demain je te l'apporterai» (G. Sand, op. cit, p 141- 142).

La petite Fadette demande à Landry de danser avec elle à la fête de la Saint Andoche, mais Landry trouve que l'envie de la petite Fadette de danser avec lui est très drôle car elle est mal habillée. Landry voit que la petite Fadette veut l'humilier en dansant avec lui et en même temps il a promis à la belle Madelon de danser avec elle *«Landry se sentit donc tout à fait humilié d'être voué à une pareille danseuse, et quand il se souvint qu'il s'était fait promettre au moins trois bourrées par la belle Madelon, il se demanda comment elle prendrait l'affront qu'il serait forcé de lui faire en ne les réclamant point.»* (G. Sand, op. cit, p 144- 145).

Nous voyons que Landry a un fort caractère et il n'écoute pas les dires des gens du village concernant sa danse avec la petite Fadette car les jeunes de l'endroit se moquent de lui. Landry ne peut pas supporter ces moqueries des gamins contre la petite Fadette. Donc il devient courageux en défendant la petite Fadette *«Landry avait perdu sa honte; il se sentait brave et fort, et un je ne sais quoi de l'homme fait lui disait qu'il remplissait son devoir en ne laissant pas maltraiter une femme, laide ou belle, petite ou grande, qu'il avait prise pour sa danseuse, au vu et su de tout le monde»* (Ibid. p 154).

La petite Fadette paraît laide comme un garçon *«Le chanvreur qui joue le rôle de narrateur insiste sur sa laideur, et le fait d'avoir employé le masculin pour la décrire (un enfant)»* (S. Vierende, 2003, p156). Mais Landry confesse franchement à la petite Fadette, avec de bonne foi et de bonne amitié, que les autres la méprisent et l'insultent car elle n'a pas l'air propre et soigné et aussi elle se fait laide par son habillement et son langage malgré qu'elle a seize ans *«Je vas te dire pourquoi on ne te respecte pas comme une fille de seize ans*

devrait pouvoir l'exiger. C'est que tu n'as rien d'une fille et tout d'un garçon, dans ton air et dans tes manières; c'est que tu ne prends pas soin de ta personne.» (G. Sand, op. cit, p 164). *«Si on ne la respecte pas comme une fille de seize ans devrait pouvoir l'exiger, c'est qu'elle n'a rien d'une fille et tout d'un garçon dans son air et dans ses manières, et qu'elle ne prend pas soin de sa personne.»* (M. Saint- Girardin, op. cit, p 518)

4-2-3 Le personnage de Sylvinet

4-2-3-1 Portrait physique et moral

Sylvain, sur nommé Sylvinet. Il est le besson de Landry, né en second. Il est le plus fragile des deux. Sensible, solitaire. Il devient vite dépendant affectivement de son frère. Lorsque celui-ci part travailler à la ferme voisine et rencontre de nouveaux amis, la jalousie de Sylvain apparaît, le jeune homme est empli de rancœur et d'égoïsme *«Il y a, pourtant, dans la petite Fadette, un caractère sensible et maladif, Sylvinet, qui, dévoré par la jalousie et plutôt incestueux dans ses affections, tyrannise sa famille par ses innombrables malaises.»* (Nina Glaser, op. cit, p 47).

Sylvinet est le moins fort des bessons. Il ne peut pas quitter sa famille pour aller travailler plus loin. Donc on choisit son besson Landry pour cette mission car Landry est plus fort que lui *«Il connut bien que Sylvinet avait plus peur que lui d'aller habiter un endroit étranger et de se donner à une famille autre que la sienne.»* (G. Sand, op. cit, p 41).

4-2-3-2 La fragilité de Sylvinet

Nous voyons que Sylvinet est le moins fort que son besson Landry *«Le premier est un enfant robuste et sûr de lui et l'autre est plus chétif et a besoin de beaucoup d'affection»* (R. Zellweger, op. cit, p 130).

La jalousie envers son besson cause sa fragilité. Il aime beaucoup son besson et il ne peut pas supporter son départ à la Priche. Alors il se met à le chercher partout «*Il se prit de courir du côté de la Priche, sans même songer où il allait, mais se laissant emporter par son instinct comme un pigeon qui court après sa pigeonne sans s'embarrasser du chemin*» (G. Sand, op. cit, p 54- 55).

Sylvinet souffre de la séparation de Landry. Il revient se pendre aux jupons de sa mère comme un petit enfant, et il ne la quitte point de la journée, lui parle toujours de Landry et il ne peut pas se défendre de penser à lui, en passant par tous les endroits et recoins où ils avaient eu coutume de passer ensemble. Sylvinet soigne et câline Landry à plein cœur. Il lui annonce ce qu'il y a de meilleur à manger, le croûton de son pain et le cœur de sa salade. Sylvinet voit qu'il aime bien son besson, mais celui-ci ne l'aime pas de la même manière «*Alors le pauvre enfant se mettait en l'esprit un souci, que, devant, il n'avait eu, à savoir qu'il était le seul à aimer, et que son amitié lui était mal rendue; que cela avait dû exister de tout temps sans être venu d'abord à sa connaissance*» (Ibid. p 67).

Pour dissuader Sylvinet de sa fragilité, on le fait travailler avec son père pour diminuer sa jalousie, mais on voit que le travail qu'on fait chez les parents n'est jamais aussi rude que celui qu'on a de commande chez les autres.

4-2-3-3 La jalousie de Sylvinet

Sylvinet et Landry se portent un amour fraternel très fort, sans faille, mais à leur naissance, leurs parents avaient été prévenus par une vieille femme qu'ils devraient les séparer pour qu'ils ne s'étouffent et ne se détruisent pas «*Au premier moment, on ne faisait point entre eux de différence et on croyait voir un œuf et un œuf.[...] En fait, l'un valait l'autre, et si Landry avait une idée de gaieté et de courage de plus que son aîné, Sylvinet était si amiteux et si fin*

d'esprit qu'on ne pouvait pas l'aimer moins que son cadet. On pensa bien, pendant trois mois, à les empêcher de trop s'accoutumer l'un à l'autre.» (Ibid. p 131- 132). Nous voyons que si les parents n'ont pas écouté ce conseil, certes un peu dur, mais réaliste, le destin se charge de le faire. En effet, en grandissant, l'amour se transforme, pour Sylvinet, en jalousie malade *«Landry ne pouvait pas deviner cette jalousie de son frère; car, de son naturel, il n'avait eu, quant à lui, jalousie de rien en sa vie »* (Ibid. p 68).

Sylvinet ne supporte plus que quiconque que lui n'approche son frère, il ne conçoit pas que celui-ci puisse se faire des nouveaux amis, qu'il puisse apprécier d'autres personnes, voire tomber amoureux de quelqu'un. Il en tombe malade de jalousie lorsque son frère part travailler à la ferme et commence à courtiser Madelon et à fréquenter Fadette, ce qui le rend méchant et dépressif *«Et sa douleur s'accroît encore lorsqu'il s'aperçoit que son frère commence à s'intéresser à Fadette.»* (R. Zellweger, op. cit, p 130).

Sylvinet est toujours jaloux de son frère car celui-ci est gentil avec les gens de la Priche ce qui rend Sylvinet fâché et jaloux *«Si le pauvre enfant avait la jalousie des moindres choses qu'occupaient Landry, il avait encore plus fort celle des personnes à qui Landry montrait de l'attachement. Il ne pouvait souffrir que Landry fût camarade et de bonne humeur avec les autres gars de la Priche»* (G. Sand, op. cit, p71). *«La romancière fut d'opposer à l'amour plus délicat, plus apparemment tendre du besson le plus faible, Sylvinet, le sentiment aussi fort, mais mieux dominé, préservé de toute jalousie que lui porte son frère Landry»* (A. Alquier, 1973, p 44).

Sylvinet confesse à sa mère qu'il va guérir son besson qui est très patient et ne se plaint de rien. La mère veut rendre Sylvinet sans faire peine à Landry et sans le déranger avec sa jalousie. Landry, de sa part, fait toute sa possibilité pour agir simplement et justement avec son besson qui le fatigue par

sa jalousie et ses reproches «*Mon frère, pensait-il malgré lui, est le plus chrétien et le plus juste de nous deux, ma chère mère le dit et c'est la vérité, mais s'il m'aimait aussi fort que je l'aime, il ne pourrait pas se soumettre comme il le fait.*» (G. Sand, op. cit, p 113).

Sylvinet, voyant que Landry ne s'occupe plus de la Madelon, quoiqu'il a accepté d'abord ce partage de son amitié comme un mal nécessaire rendu plus doux par la honte de Landry et la prudence de cette fille, se réjouit bien de penser que Landry n'est pas pressé de lui retirer son cœur pour le donner à une femme, et, la jalousie le quittant.

Landry est amoureux de la petite Fadette, ce qui fait la jalousie de son besson «*Sylvinet déteste toutes les femmes qui s'approchent de son frère, et en particulier la petite Fadette*» (Ph. Hamon, A. Viboud, 2008, p 349). Quand la petite Fadette part à la ville pour disparaître un an, Sylvinet est heureux car le départ de la petite Fadette est une bonne nouvelle pour lui. Sylvinet voit que dès le moment son besson peut l'aimer et ils se retrouvent toujours ensemble «*Sylvinet eut comme un contentement d'égoïste en apprenant le départ de la Fadette, et il se flatta que dorénavant son besson n'aimerait que lui et ne le quitterait plus pour personne.*» (G. Sand, op. cit, p 269). La jalousie de Sylvinet pour Landry augmente quand Landry, après le départ de la petite Fadette, fait une amitié avec son frère le sauteriot et aussi Cadet Caillaud, le fils de son patron, le père Caillaud.

Nous voyons que Sylvinet est aussi jaloux pour Nanette, sa sœur, car celle-ci admire Cadet Caillaud «*Voyant, d'un autre côté, que sa soeur Nanette, laquelle, jusqu'alors, l'avait toujours consolé et réjoui par des soins très doux et des attentions mignardes, commençait à se plaire beaucoup dans la société de ce même Cadet Caillaud, dont les deux familles approuvaient fort l'inclination*» (Ibid. p 270). Alors la jalousie et l'égoïsme de Sylvinet causent sa souffrance car

le pauvre Sylvinet, dont la fantaisie est de posséder à lui tout seul l'amitié de ceux qu'il aime, tombe dans un ennui mortel, dans une langueur singulière, et son esprit se rembrunit si fort qu'on ne sait pas où le prendre pour le contenter. Ainsi se termine la jalousie de Sylvinet pour son besson. La jalousie qui cause le chagrin de son besson et sa famille.

4-2-3-4 La maladie de sylvinet

Sylvinet ne peut pas supporter l'amour de Landry et la petite Fadette, tombe malade et devient en mauvais cas ce qui fait la pitié de sa famille envers lui. La fièvre ne le quitte presque plus et quand il l'a un peu plus que d'habitude, il dit des choses qui n'ont pas de grand raison et qui sont cruelles pour le cœur de ses parents *«Il souhaitait la mort, disant qu'il n'était bon à rien; qu'on l'épargnait par compassion de son état, mais qu'il était une charge pour ses parents»* (Ibid. p 271).

La Baigneuse de Clavières, la femme la plus savante du canton après la Sagette, dit, à la famille de Sylvinet, que Sylvinet doit aimer les femmes pour sauver de sa maladie, mais vraiment Sylvinet ne peut pas souffrir les femmes *«Jamais on n'a vu un garçon si fier et si sage, et, depuis le moment où son besson s'est mis l'amour en tête, il n'a fait que dire du mal de toutes les filles que nous connaissons. »* (Ibid. p 272).

La petite Fadette s'occupe de Sylvinet quand celui-ci est malade. Alors Sylvinet change son avis sur la petite Fadette. Il devient à l'aise avec son existence car elle le guérit avec son sagesse. Il aime la petite Fadette et il a envie de la voir toujours *«Vous croyez que c'était encore de l'égoïsme; c'était autre chose, j'avais du soulagement à causer avec vous.»* (Ibid. p 325). Sylvinet voit que la petite Fadette est une bonne soigneuse et elle a une façon unique pour guérir les maladies car les autres l'ont fait du mal par leurs drogues et la petite

Fadette ne fait rien que de le toucher. Il espère être toujours avec elle pour l'empêcher d'être jamais malade ou fautif.

Sylvinet avoue à la petite Fadette pendant que celle-ci le soigne, que son esprit est faible mais il n'est pas malin *«Reprochez-moi ma faiblesse d'esprit, dit Sylvinet; mais quant à ma malice, c'est un reproche que je ne crois point mériter»* (Ibid. p 315).

Nous voyons que les reproches que la petite Fadette fait à Sylvinet donnent leur résultat exigeant. La petite Fadette le peint et l'humilie beaucoup, et il souhaite lui donner une meilleure idée de sa conscience. Nous trouvons que Sylvinet devient mieux grâce à la guérison de la petite Fadette. Elle réussit à lui rendre son esprit car il est le plus malade que son corps *«La petite Fadette, en lui touchant le pouls, avait reconnu d'abord que la fièvre n'était pas forte, et que s'il avait un peu de délire, c'est que son esprit était plus malade et plus affaibli que son corps. Elle crut donc devoir le prendre par l'esprit en lui donnant d'elle une grande crainte, et dès le jour elle retourna auprès de lui. Il n'avait guère dormi, mais il était tranquille et comme abattu»* (Ibid. p 322). La petite Fadette avec son sagement peut rendre à Sylvinet son esprit et sa confiance. C'est par une cure de paroles que Fadette tente de guérir Sylvinet de sa fixation infantile. Et elle y réussit au moins partiellement. Sylvinet se prend d'amitié pour elle et accepte l'éloignement de son besson. C'est dire que la relation de parole qui s'établit entre hommes et femmes dans le partage amical des secrets, dans la candeur et l'intensité inégalées de l'échange. (N. Glaser, op. cit, p 62).

4-2-3-5 Le changement de la pensée de Sylvinet envers la petite Fadette

Sylvinet, au début, déteste la petite Fadette, mais il commence à l'aimer quand celle-ci le guérit, alors sa façon de guérison le plaît beaucoup. Sylvinet

est donc habitué à la petite Fadette pendant la durée du soin en ne voulant pas qu'elle le quitte *«Elle le laissa s'épancher, le grondant encore quelquefois, et, quand elle voulait quitter sa main, il la retenait, parce qu'il lui semblait que cette main le guérissait de sa maladie et de son chagrin en même temps.»* (G. Sand, op. cit, p 324). Nina Glaser déclare que *«la petite Fadette apparaissait dans l'un des premiers cahiers de brouillons de la Recherche comme objet d'une lecture de la mère à ses enfants. Est-ce la leçon de morale que fait la petite Fadette à Sylvain au sujet de sa maladie et de sa jalousie qui, touchant trop juste, aurait provoqué la mise à l'écart de ce roman dans les avant-textes de «Combray»? Est-ce le thème de la rivalité fraternelle des deux «bessons» qui devait disparaître en même temps que le frère du héros de la Recherche était peu à peu effacé des brouillons?»* (N. Glaser, op. cit, p 47). Nous voyons que c'est grâce à la petite Fadette que Sylvinet devient mieux et n'est pas jaloux de son besson.

Nous voyons que Sylvinet et la petite Fadette deviennent des amis. Sylvinet après le mariage de son frère, doit se résigner à laisser sa liberté à son frère au risque de le perdre pour toujours. Il décide finalement de partir dans l'armée pour moins souffrir et laisser de la place à son frère et à l'amour qu'il porte à Fadette en repoussant l'idée de se marier proposée par son père *«Un mois environ après le mariage de son frère et de sa sœur, comme son père l'engageait aussi à chercher et à prendre femme, il répondit qu'il ne se sentait aucun goût pour le mariage, mais qu'il avait, depuis quelque temps, une idée qu'il voulait contenter, laquelle était d'être soldat et de s'engager»* (Ibid. p 331).

Sylvinet en s'engageant à l'état militaire, il veut laisser son besson vit tranquillement avec sa femme car l'amitié de Sylvinet pour la petite Fadette se

change en amour «*Sylvinet, lui cachant bravement sa double jalousie, quitte le pays pour se faire soldat.*» (R. Zellweger, op. cit, p 130).

La parole qui a déjà dite par la Baigneuse de Clavières devient vrai, car elle a prédit que Sylvinet peut aimer une seule femme dans sa vie et il est évident que cette femme, c'est la petite Fadette. Alors son père craint que Sylvinet ne se mariera jamais à cause de son amour de la petite Fadette «*J'ai bien peur qu'il ne se marie jamais, car la Baigneuse de Clavières a dit, dans les temps, que lorsqu'il serait épris d'une femme, il ne serait plus si affolé de son frère ; mais qu'il n'en aimerait jamais qu'une en sa vie, parce qu'il avait le cœur trop sensible et trop passionné.*» (G. Sand, op. cit, p 335).

4-2-3-6 Sylvinet et l'amour pour son besson

Sylvinet aime beaucoup son besson Landry et il ne peut pas supporter son départ à la Priche. Après le départ de Landry, nous voyons que Sylvinet vit aux souvenirs de son besson. Sylvinet cause le malheur de son besson car toujours il le fait des reproches en l'accusant de ne plus l'aimer en choisissant d'être loin de lui «*Enfin, son amitié devint peu à peu si exigeante et son humeur si triste, que Landry commençait à en souffrir et à ne pas se trouver heureux de le voir trop souvent. Il était un peu fatigué de s'entendre toujours reprocher d'avoir accepté son sort comme il le faisait, et on eût dit que Sylvinet se serait trouvé moins malheureux s'il eût pu rendre son frère aussi malheureux que lui.*» (Ibid. p 72).

Sylvinet décide de se disparaître car il dispute toujours avec son besson. Toute la famille est triste de cette décision. Landry se met vivement à sa recherche et il a bien du chagrin tout en courant. Il le trouve grâce à la petite Fadette. Sylvinet, en revenant de sa disparition, devient raisonnable et il ne fait aucune dispute avec son besson «*Il arriva que Sylvinet fut plus raisonnable*

pendant le reste de l'année ; qu'il s'abstint de quereller et de bouder son frère, qu'il aima enfin plus paisiblement, et que sa santé, qui avait souffert de toutes ces angoisses, se rétablit et se fortifia» (Ibid. p 114).

La Baigneuse déclare que Sylvinet en aimant une femme, il peut oublier son besson car son cœur aime vivement. Les filles ne sont pas aimées par Sylvinet et même Sylvinet n'est pas aimé par les filles, c'est à cause de son air indifférent et triste *«Mais, quoique Sylvinet fût joli garçon et bien élevé, son air indifférent et triste ne réjouissait pas le cœur des filles. Elles ne lui faisaient aucune avance, et lui qui était si timide, il s'imaginait, à force de les craindre, qu'il les détestait.»* (Ibid. p 273- 274). Nous remarquons que Sylvinet déteste toutes les filles car il voit que la petite Fadette l'enlève l'amour de son besson.

La relation amoureuse entre Landry et la petite Fadette cause la souffrance de Sylvinet, mais il ne peut pas confesser la cause de sa peine à sa famille car il croit qu'il devient grand pour se plaindre *«Sa mère l'en reprit doucement ; mais, comme il avait honte, à dix-huit ans, d'avoir les mêmes faiblesses d'esprit qu'il avait eues à quinze, il ne voulut jamais confesser ce qui le rongait.»* (Ibid. p 238).

Sylvinet trouve un soulagement en voyant que le départ de son besson plus loin est mieux pour lui, car dans l'endroit où il va et où il ne connaît personne, il ne fera pas tout de suite de nouvelles amitiés. Donc il s'ennuiera un peu et il ne pensera qu'à lui et le regrettera.

4-2-3-7 Sylvinet et la petite Fadette

Sylvinet, au début, comme son besson Landry et sa famille, déteste la petite Fadette et sa famille. Il croit qu'elle mène une mauvaise conduite comme sa mère qui a quitté son mari pour suivre les soldats. Il déclare à Landry que la petite Fadette peut supporter les moqueries et l'insulte des gens car c'est son

goût, mais pour Landry c'est insupportable *«C'est bon pour elle de s'exposer aux duretés et au mépris du monde. Elle ne cherche que cela, et c'est son goût; mais ce n'est pas le nôtre»* (Ibid. p 153).

Sylvinet voit que la petite Fadette est une sorcière et elle est mauvaise comme les autres sorcières. Il dit à Landry que la petite Fadette en le sauvant du feu follet et lui demande de danser avec elle à la Saint- Andoche, elle veut faire Landry se dispute avec la Madelon car toutes les sorcières sont mauvaises *«Elle est très mauvaise, cette fille-là: toutes les sorcières aiment le mal, il n'y en a pas de bonnes. Elle savait bien qu'elle te brouillerait avec la Madelon et tes plus honnêtes connaissances»* (Ibid. p 158). Sylvinet a du chagrin car il voit que Landry fait toujours la défense de cette mauvaise fille contre tout le monde. Il dit à son besson que son père ne l'accuse point d'avoir fait du tort à cette fille- là, mais il craint que la petite Fadette ne se soit mise dans l'embarras avec d'autres, et qu'elle ne veuille faire croire, en se promenant de jour et de nuit avec Landry, que c'est à Landry de lui donner une réparation. Sylvinet a dit ces paroles car il voit que la petite Fadette est une mauvaise fille.

Sylvinet déplaît la petite Fadette car il voit en elle une rivalité de l'amour pour son besson. Il voit que son besson en se mariant avec elle, va se séparer de lui et cette séparation cause sa maladie *«Le mariage de Landry avait toujours été une idée désolante à Sylvinet, et comme le dernier mot de leur séparation. Il reprit les fièvres, et la mère consulta encore les médecins.»* (Ibid. p 296). Sylvinet, après sa maladie, change son avis sur la petite Fadette, car celle- ci le bien guérit pendant sa maladie et finalement il consent avec mécontentement le mariage de Landry et la petite Fadette car il tombe amoureux de la petite Fadette.

4-2-4 La famille Barbeau

4-2-4-1 Portrait de la famille Barbeau

La famille Barbeau habite à la Cosse. Elle est composée du père Barbeau, de la mère Barbeau, et de leurs trois enfants: Sylvain (surnommé Sylvinet) et Landry, les deux jumeaux très différents, et Nanette, la benjamine. C'est une famille paysanne du Berry, modeste, mais aux revenus suffisants. Elle est assez riche. Le père est un homme bon, courageux, un paysan robuste du Berry *«Le père Barbeau de la Cosse n'était pas mal dans ses affaires, à preuve qu'il était du conseil municipal de sa commune. Il avait deux champs qui lui donnaient la nourriture de sa famille et du profit pardessus le marché.»* (Ibid. p 19).

La maison des Barbeau montre leur richesse, car elle est bien bâtie, couverte en tuile, établie en bon air sur la côte, avec un jardin de bon rapport et une vigne de six journaux. Le père Barbeau est un bon homme. Il est gentil avec ses voisins. Il est très porté pour sa famille.

Les Barbeau ont trois enfants, mais la mère Barbeau donne naissance de deux jumeaux qui sont si pareils, alors ils ont cinq enfants *«Il avait déjà trois enfants, quand la mère Barbeau, voyant sans doute qu'elle avait assez de bien pour cinq, et qu'il fallait se dépêcher, parce que l'âge lui venait, s'avisait de lui en donner deux à la fois, deux beaux garçons...»* (Ibid. p 20).

4-2-4-2 La famille Barbeau et ses bessons

Nous remarquons que la maison et la propriété du père Barbeau prennent le nom de la Bessonnière à cause de la naissance des deux bessons (Landry et Sylvinet) *«Car il faut vous dire que la maison et la propriété du père Barbeau, situées au bourg de la Cosse, avaient pris ce nom-là depuis la naissance des deux enfants»* (Ibid. p 53).

La famille Barbeau, après la naissance des jumeaux devient une grande famille. Alors père Barbeau décide d'envoyer l'un de deux bessons pour aller travailler au père Caillaud de la Priche pour aider sa famille. On choisit donc Landry pour cette mission car il est le plus fort. Nous voyons que le père Barbeau n'est pas méchant car il ne veut pas séparer forcément ses jumeaux «*Le premier jour ils ne surent que se lamenter tous deux, et se tenir par les bras comme s'ils avaient crainte qu'on ne vînt les séparer par force. Mais le père Barbeau ne l'eût point fait. Il avait la sagesse d'un paysan, qui est faite moitié de patience et moitié de confiance dans l'effet du temps*» (Ibid. p 39). Nous trouvons que le père Barbeau préfère Landry car il est un bon travailleur et il n'aime pas les caresses tandis que la mère Barbeau préfère Sylvinet car il est le plus gâté «*L'inclination de la mère Barbeau pour le caractère doux et sensible de Sylvinet ne va pas sans une certaine injustice à l'égard de son jumeau*» (M. P. Rambeau, 1985, p 251).

La mère Barbeau voit que Landry est bien un véritable garçon, car il ne demande qu'à vivre, à remuer, à travailler et à changer de place. Mais Sylvinet a le cœur d'une fille. Il est si tendre et si doux qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer ça comme ses yeux «*Y a-t-il rien de plus intéressant que l'amitié des deux bessons, Landry et Sylvinet, l'un fort et courageux, l'autre faible et doux*» (Johns Hopkins University, JSTOR Organization, 1893, p 146).

Le père Barbeau est tendre avec ses enfants, il voit que Sylvinet est un peu fort, alors il préfère le laisser travailler chez lui que chez les autres car il mourra de faiblesse et le père Barbeau le repentira au futur «*C'est pourquoi je ne veux point le mettre chez les autres; car, par la crainte qu'il a des reproches et le peu de force que Dieu lui a donné il se tuerait bien vite, et j'aurais à me le reprocher toute ma vie.*» (G. Sand, op. cit, p 239).

4-2-4-3 La famille Barbeau et le rôle du chef de la famille

Chez la famille paysanne, le chef de la famille est très important, car, c'est lui qui donne les ordres et les conseils dans la famille et on doit toujours respecter et obéir à tout ce qu'il le demande. Alors nous pouvons dire que le chef de la famille impose son autorité paternelle sur tous les membres de la famille.

Le père Barbeau demande à Landry d'aller travailler à la Priche, la mère Barbeau est très inquiète pour son enfant, mais elle ne peut rien faire, car elle doit soumettre à son mari, le chef de famille *«La mère Barbeau eut grand'peur et grand chagrin quand son mari lui en parla pour la première fois. On eût dit qu'elle n'avait jamais prévu que la chose dût arriver à ses bessons, et pourtant elle s'en était inquiétée leur vie durant; mais, comme elle était grandement soumise à son mari, elle ne sut que dire.»* (Ibid. p 38- 39).

Les jeunes de la campagne ne peuvent pas aimer et se marier sans le consentement de leur famille *«La chose n'allât plus loin entre eux que l'honnêteté ne permet à deux enfants qui ne sont point encore en âge d'être mariés, du moins au dire des parents et de la prudence: car l'amour n'attend guère, et quand une fois il s'est mis dans le sang de deux jeunesses, c'est miracle s'il attend l'approbation d'autrui.»* (Ibid. p 222).

Le père Barbeau déclare à Landry, concernant son amour pour la petite Fadette, qu'il doit prendre l'avis de son père car son père est le plus savant que lui, car Landry est encore plus jeune et il n'a pas de grande expérience dans la vie *«J'aviserais à ce que je dois faire pour vous prévenir d'une étourderie de jeunesse. À cette heure, vous devez retourner chez vos maîtres.»* (Ibid. p 251).

4-2-4-4 La famille Barbeau et la mère sagette

La famille Barbeau reçoit deux bessons (jumeaux). A la naissance des bessons, c'est la mère sagette qui fait cette naissance. Les deux bessons sont

Landry et Sylvinet. Quand la mère sagette reçoit les deux bessons, elle fait une petite croix par son aiguille au bras du premier- né pour le fait distinguer de l'ainé «*La mère Sagette, qui les reçut dans son tablier comme ils venaient au monde, n'oublia pas de faire au premier-né une petite croix sur le bras avec son aiguille, parce que, disait-elle, un bout de ruban ou un collier peut se confondre et faire perdre le droit d'aînesse.*» (Ibid. p 20). Nous voyons que le premier- né, c'est Landry et l'ainé, c'est Sylvinet.

La mère sagette qui est à la naissance de deux bessons Landry et Sylvinet, dit à la famille Barbeau qu'elle travaillait cinquante ans à la sagette. Elle fait le métier de sage-femme, et qu'elle voit naître, vivre ou mourir tous les enfants du canton. Elle dit à la famille Barbeau que leur bessons ne sont pas les premiers dans l'endroit «*Ce n'est donc pas la première fois que je reçois des jumeaux*» (Ibid. p 23). La mère sagette conseille à la famille Barbeau que leur bessons ne doivent pas se retrouver toujours ensemble quand ils seront en âge, et qu'ils doivent quitter leurs parents «*Faites attention, dès que vos bessons commenceront à se reconnaître, de ne pas les laisser toujours ensemble. Emmenez l'un au travail pendant que l'autre gardera la maison.*» (Ibid. p 24). La famille Barbeau exécute le conseil de la mère sagette en envoyant Landry, le plus fort, à travailler dans une ferme à la Priche, chez le père Caillaud. Les barbeaux savent que la mère sagette est la plus savante qu'eux, car elle a une grande expérience (cinquante ans). Donc ils ne veulent pas mettre ce conseil à l'oubliance.

Nous voyons que la mère sagette demande aussi à la famille Barbeau de ne pas habiller leurs bessons dans la même façon «*Ne les habillez pas de même; quand l'un aura un chapeau, que l'autre ait une casquette, et que surtout leurs blouses ne soient pas du même bleu.*» (Ibid. p 24- 25).

La mère sagette demande aussi à la famille Barbeau d'empêcher les bessons de se confondre l'un avec l'autre et de s'accoutumer à ne pas se passer l'un de l'autre. La mère sagette a un grand peur que les Barbeaux ne mettent pas sa parole et ses conseils dans l'oreille du chat et s'ils ne font pas ce qu'elle leur demande, ils le repentiront grandement un jour.

La mère sagette dit que les bessons ne sont pas nourris du même lait ce que la mère Barbeau n'a pas pris précaution à l'avance, car elle n'a pas prévenu de donner naissance de deux bessons «*Puis comme elle avait bien recommandé que les bessons ne fussent point nourris du même lait, on s'enquit vite d'une nourrice.*» (Ibid. p 25). Nous pouvons dire que les gens de la campagne sont ignorants car le mère Barbeau ne sait pas ses bessons que le jour de naissance.

Les Barbeaux voient que la mère sagette parle d'or, donc ils la croient. Ils lui promettent de faire comme elle a dit. Ils lui font un beau présent avant de la renvoyer. La mère Barbeau exécute tout ce que la mère sagette l'a dit, sauf la nourrice «*Je vous en prie, mon mari, ne pensez plus à cette nourrice; nous ferons pour le reste tout ce que la Sagette a recommandé.*» (Ibid. p 28). Nous voyons que la mère Barbeau aime beaucoup ses bessons et elle ne peut pas supporter d'envoyer l'un de ses bessons à la nourrice. Aussi les nourrices coûtent très chers à la campagne à cette époque- là.

4-2-4-5 La famille Barbeau et la famille Fadette

La famille Barbeau, après qu'elle sait l'amour de son fils Landry pour la petite Fadette, est toute fâchée car les deux familles (la sienne et celle de la petite Fadette) sont de la classe sociale très différente, ce qui nous montre l'inégalité sociale à cette époque- là chez les paysans «*Les parents Barbeau pendant ce temps voient d'un mauvais œil cette liaison de leur fils, et ce n'est*

qu'après une séparation des amoureux qui dure deux ans» (R. Zellweger, op. cit, p 130). Le père Barbeau croit aussi que la petite Fadette mène une mauvaise conduite car sa mère est une mauvaise femme qui a quitté son mari, ses enfants et son pays pour suivre les soldats. Comme les deux familles ne sont pas égales, le père Barbeau craint que son fils repentira cet amour toute sa vie car la petite Fadette est pauvre et malheureuse *«On t'accuse de te promener de tous les côtés avec la petite Fadette, ce qui me ferait craindre de te voir engagé par elle dans de mauvaises amours, dont toute ta vie tu pourrais avoir à te repentir.»* (G. Sand, op. cit, p 247). Le père Barbeau dit à Landry que son amour pour la petite Fadette est impossible à cause de sa famille car elle a une mauvaise parenté et la famille Barbeau est estimée et honorée.

Le père Barbeau, après qu'il fait une enquête secrète sur la petite Fadette, en allant à Château- Meillant pour s'informer de la conduite de la petite fadette, il peut consentir le mariage de Landry et la petite Fadette car il s'est assuré de sa bonne conduite et ses bonnes *«l'enquête secrète du père Barbeau avait été si favorable à la petite Fadette, qu'il n'avait plus d'hésitation et qu'il souhaitait grandement pouvoir rappeler Landry.»* (Ibid. p 303).

Nous pouvons dire que le père Barbeau accepte le mariage de Landry et la petite Fadette car celle- ci devient riche à cause de la fortune héritée par sa grand- mère, la mère Fadet *«Et grâce surtout à un trésor qui tombe fort à propos entre les mains de Fadette, que Landry peut en faire sa femme.»* (R. Zellweger, op. cit, p 130). Alors le père Barbeau ne dit pas la vérité en disant à la petite Fadette que sa famille ne refuse pas son mariage avec Landry à cause de sa pauvreté, mais c'est à cause de sa mauvaise conduite *«la famille de Landry vous estime et vous désire. Ne croyez point qu'elle a changé parce que vous êtes riche. Ce n'est point la pauvreté qui nous répugnait de vous, mais les mauvais propos tenus sur votre compte.»* (G. Sand, op. cit, p 309). *«Le père Barbeau ne*

voudra d'elle pour belle-fille que le jour où elle sera riche» (M. T. Rouget, 1931, p 130)

Le père Barbeau est inquiet que la petite Fadette va refuser le mariage avec Landry. Il voit que la petite Fadette a de rancune pour lui car il croit les mauvais propos dits par les gens envers elle. Il lui affirme qu'elle sera aimée et estimée chez lui car le père Barbeau n'a encore trompé personne. Le père Barbeau éprit donc par l'esprit de la petite Fadette *«Cette fille-là a un grand esprit, et je crois bien que ça doit porter bonheur de l'avoir dans une famille.»* (G. Sand, op. cit, p 328).

Landry épouse la petite Fadette et Sylvinet veut laisser vivre tranquillement son besson avec la petite Fadette. Nous trouvons que Sylvinet tombe amoureux de la petite Fadette. Il décide d'engager au soldat. Cette décision fait la surprise de sa famille car il n'a jamais le moindre goût pour l'état militaire *«Je ne m'expliquerai jamais comment son idée a tourné tout à coup de ce côté-là, et comment il s'est fait un pareil changement dans son humeur, lui qui était si tranquille et si ami de ses petites aises»* (Ibid. p 334).

La famille Barbeau est très respectée dans les environs. C'est un modèle de famille paysanne de figure autoritaire du rôle du chef de famille dont les ordres sont obéis. Dans cette famille, chaque personne occupe une place précise. Nous voyons que le père Barbeau, le chef de sa famille, donne les ordres dans la famille comme il commande à Landry d'aller travailler à la Priche.

4-3 Les personnages secondaires dans le roman *la petite Fadette*

Les personnages secondaires de *la petite Fadette* sont Madelon, la mère Fadet et le Sauteriot. Nous donnerons une courte présentation pour chaque personnage. Cette présentation donne toutes les informations qui concernent chaque personnage.

4-3-1 Le personnage de Madelon

Madelon est la nièce du patron de Landry, le père Caillaud. C'est une belle jeune fille un peu bourgeoise, mais hautaine et méprisante. Elle aime Landry et elle est jalouse de la petite Fadette.

La Madelon se moque de Landry car il l'abandonne pour danser avec la petite Fadette. Elle voit que Landry est encore un petit enfant, et, à son âge, pourvu qu'on trouve à qui parler, on ne regarde pas si c'est une tête de chèvre ou une figure chrétienne. Madelon consent avec dépit de danser avec Sylvinet, alors Landry peut danser avec la petite Fadette *«Puisque vous avez fait une promesse si ancienne, il faut la tenir, Landry. J'aime bien autant danser avec votre frère»* (Ibid. p 148).

Madelon se moque de la petite fadette, mais elle ne veut pas parler avec la petite Fadette car elle la croit une sorcière et elle va l'apporter le malheur *«Tu as une belle jappe et une fière hardiesse, lui dit-elle, et on dirait que ta grand'mère t'a fait une leçon pour essayer d'enjôler le monde; mais je n'aime pas à causer avec les sorcières, ça porte malheur, et je te prie de me laisser, grelet cornu»* (Ibid. p 196). La cause de cette moquerie, car la petite Fadette l'a prise Landry ce qui incite la jalousie de Madelon envers la petite Fadette.

La Madelon, étant jalouse de la petite Fadette, décide de venger de la petite Fadette en répandant la nouvelle de leur amour dans toute la campagne *«Elle se remémora tout ce que cette belle parleuse lui avait dit de l'amour de Landry, et en songeant que la Fadette en était éprise au point d'oser le lui avouer, elle se glorifia de pouvoir tirer vengeance de cette pauvre fille.»* (Ibid. p 198- 199).

Nous voyons que la belle Madelon, qui est renommée pour son air sage et pour ses manières fières avec les garçons, est cependant très coquette en

dessous, et pas moitié si raisonnable ni si fidèle dans ses amitiés que la petite Fadette, dont on a si mal parlé et si mal auguré. Madelon aime son cousin Cadet Caillaud, celui-ci est son dernier amoureux, ils ont un rendez-vous dans la même place où Landry et la petite Fadette se rencontrent *«Mais, le jour où il le fit, Landry et Fadette se trouvaient là, et ces quatre amoureux se trouvèrent bien penauds en se voyant les uns les autres. C'est ce qui les engagea tous également à se taire et à ne rien ébruiter.»* (Ibid. p 242).

Nous voyons que la Madelon malgré qu'elle a beaucoup d'aventures, mais elle tombe amoureuse de Landry car celui-ci est beaux. Alors elle est jalouse de la petite Fadette car Landry en est amoureux. Alors elle décide de venger de Landry et la petite Fadette en faisant arriver la nouvelle de leur liaison à la famille de Landry pour qu'on fasse arrêter cette liaison, mais vainement car la famille de Landry accepte cette liaison après la richesse de la petite Fadette.

4-3-2 Le personnage de la mère Fadet

La mère Fadet est une vieille femme. Elle la grand-mère de la petite Fadette *«Cette femme, qui n'avait ni terre ni avoir autre que son petit jardin et sa petite maison, ne cherchait pourtant point son pain, à cause de beaucoup de connaissance qu'elle avait sur les maux et dommages du monde, et, de tous côtés, on venait la consulter.»* (Ibid. p 85).

La mère Fadet est une sorcière. Elle guérit les blessures, foulures et autres estropions. Les gens aussi la consultent pour leur indiquer les choses perdues même les personnes. Donc Landry, après la disparition de son besson Sylvinet, il va chez la mère Fadet pour l'indiquer la place de son frère, mais la mère Fadet refuse la demande de Landry car elle sait que Landry ne la croit pas car elle est une sorcière *«Mais la mère Fadet, qui n'aimait point à se*

voir outrepassée de sa réputation, et qui n'exposait pas volontiers son talent pour rien, se gaussa de lui et le renvoya même assez durement, parce qu'elle n'était pas contente que, dans le temps, on eût employé la Sagette à sa place» (Ibid. p 87).

La mère Fadet et la famille Barbeau ne s'aiment pas car il y avait une pique depuis longtemps entre eux à cause de la sorcellerie et la pauvreté de la mère Fadet. Alors la mère Fadet voit que les Barbeaux n'aiment pas la petite Fadette et son frère le sauteriot car ils croient qu'ils leur apportent le malheur grâce à la sorcellerie de leur grand- mère «*Mais il y avait une telle idée sur le compte de la mère Fadet, que certains, et notamment ceux du père Barbeau, s'imaginaient que le grelet et le sauteriot, ou, si vous l'aimez mieux, le grillon et la sauterelle, leur porteraient malheur s'ils faisaient amitié avec eux.*» (Ibid. p 90).

Sylvinet voit que la mère Fadet est une vieille charmeuse et elle ne s'occupe pas de la petite Fadette et son frère malgré que ceux- ci n'ont pas ni mère, ni père. Alors Sylvinet les voit malheureux car leur grand- mère est toujours en malice avec les autres et elle ne leur passe rien de son occupation.

La mère Fadet enseigne à la petite à guérir les gens. On croit que la mère Fadet n'aime pas la petite Fadette et seulement elle l'utilise comme une servante «*On dit que j'ai seize ans et que je pourrais bien me louer, qu'alors j'aurais des gages et le moyen de m'entretenir ; mais que l'amour de la paresse et du vagabondage me retient auprès de ma grand'mère, qui ne m'aime pourtant guère et qui a bien le moyen de prendre une servante*» (Ibid. p 175-176).

La mère Fadet, elle devient âgée et sourde et elle ne peut pas travailler, alors une de ses proches vient vivre chez elle «*et qu'elle ne peut plus donner ses*

consultations. Elle a une parente très bonne, qui lui offre de venir demeurer avec elle, et qui la soignera bien, ainsi que mon pauvre sauteriot..» (Ibid. p 254). Nous voyons que la mère Fadet paraît qu'elle n'aime pas la petite Fadette et son frère, mais vraiment c'est grâce à elle que la petite Fadette devient riche car après la mort de sa grand- mère, elle a de grande fortune héritée de sa grand- mère. La grand- mère a déjà prévenu la petite Fadette par cette fortune.

Nous voyons que le personnage de la mère Fadet représente le thème de la superstition qui se répandait beaucoup à la campagne à cette époque- là.

4-3-3 Le personnage de Jeanet

Jeanet est le petit frère de la petite Fadette. On l'appelle Sauteriot «*SAUTEREAU a pu désigner un homme toujours «bondissant», ou un personnage grêle et craintif, comme une sauterelle (tel le Sauteriot dans la petite Fadette de George Sand)*» (J. Cellard, 1983, p 148). Il est plus sec et plus malin qu'elle. Il se trouve toujours avec sa sœur. Il est laid comme sa sœur la petite Fadette «*Elle est suivie de son frère le sauteriot, aussi laid qu'elle*» (S. Vierne, 2003, p157)

Nous remarquons que Jeanet fait toujours des méchants faits pour les autres, c'est comme il le fait avec la jument de Landry «*Il ne vit que Jeanet le sauteriot qui, toujours traversieux et méchant, ramassa une pierre pour la jeter dans les jambes de sa jument.*» (Ibid. p 119).

La petite Fadette aime son frère et elle le défend contre sa grand-mère qui le bat beaucoup «*Ma grand'mère le tance trop rudement et le frapperait trop, si je ne le défendais contre elle en faisant semblant de le tarabuster à sa place*» (Ibid. p 177).

Jeanet souffre beaucoup après le départ de sa sœur, la petite Fadette, car elle a une grande tendresse pour lui et elle le fait tout dans sa vie. Le pauvre

Jeanet pleure et ne veut point aller au lit, parce que sa Fanchon n'est point encore rentrée. La petite Fadette le fait tout, c'est à elle à lui faire dire ses prières et à le coucher. Le sauteriot, après la mort de sa grand-mère, devient en bon cas à cause des soins de sa sœur, la petite Fadette «*Le bonheur amenda vite son tempérament; et, n'étant plus menacé et tancé par sa grand'mère, ne rencontrant plus que des caresses, des paroles douces et de bons traitements, il devint un gars fort mignon, tout plein de petites idées drôles et aimables, et ne pouvant plus déplaire à personne, malgré sa boiterie et son petit nez camard.*» (Ibid. p 294).

Nous trouvons que la petite Fadette représente la mère pour son petit frère, le sauteriot, mais sa grand- mère ne l'aime pas. Alors il souffre de l'absence de la première et se réjouit de l'absence de la deuxième.

4-4 Les thèmes abordés dans le roman *la petite Fadette*

Dans le roman *la petite Fadette*, il y a trois grands thèmes abordés, ils sont le thème de la gémellité, le thème de l'amour et le thème de la vie champêtre.

4-4-1 Le thème de la gémellité

Le mot gémellité: C'est, d'après le Petit Robert, «Cas où se présentent des jumeaux. Caractère de deux choses exactement semblables». Le thème de la gémellité est manifesté de façon quasi permanente du début à la fin du récit par le terme «bessons» qui est très récurrente dans le roman: Le mot «bessons» paraît (150 fois) dans le roman.

George Sand aborde dans le roman *la petite Fadette* la vie des deux bessons «Landry et Sylvinet» «*Et, comme ils étaient si pareils qu'on ne pouvait presque pas les distinguer l'un de l'autre, on reconnut bien vite que c'étaient deux bessons, c'est-à-dire deux jumeaux d'une parfaite ressemblance.*» (Ibid. p

20). La mère Barbeau donne naissance de ses deux bessons. «..S'avisait de lui en donner deux à la fois, deux beaux garçons» (Ibid. p 20). Nous voyons que l'endroit où habite la famille Barbeau s'appelle la Bessonnière à cause des bessons de cette famille «*Mais ce fut plus malaisé à passer pour le pauvre Sylvinet, à la Bessonnière: car il faut vous dire que la maison et la propriété du père Barbeau, situées au bourg de la Cosse, avaient pris ce nom-là depuis la naissance des deux enfants, et à cause que, peu de temps après, une servante de la maison avait mis au monde une paire de bessons qui n'avaient point vécu.*» (Ibid. p 52- 53).

George Sand, à travers le thème de la gémellité, veut nous faire savoir comment vivre les bessons à la campagne et comment ces deux bessons s'aiment «*La première partie évoque l'attachement exceptionnel de deux jumeaux l'un pour l'autre, les bessons de la Bessonnière*» (A. Alquier, 1973, p 44). «*Nous sommes au bourg de la Cosse où les jumeaux Sylvinet et Landry grandissent, unis par une amitié naïve et charmante*» (E. Goulet, 1948, p 188). «*Ce n'est pas le jumeau qui est rival de son jumeau, c'est l'étranger qui est un rival de l'amour gémellaire. C'est là le thème traité par George Sand dans la petite Fadette. Où l'en retrouve les traits qui distinguent le jumeau dominant et le dominé*» (Université de Toulouse-Le Mirail, 1980, p 24).

La mère Barbeau est très inquiète pour ses deux bessons car elle n'est pas prête de recevoir deux bessons à la fois «*Mais moi j'ai du souci, parce qu'on m'a dit qu'il n'y avait rien de plus chanceux et de plus malaisé à élever que des bessons. Ils se font tort l'un à l'autre, et presque toujours, il faut qu'un des deux périsse pour que l'autre se porte bien.*» (G. Sand, op. cit, p 22).

La mère sagette affirme aux Barbeau que leurs jumeaux sont en bonne santé et ce n'est pas très grave de se ressembler car les deux bessons-là vivront beaux et bien, et ils ne seront pas plus malades que d'autres enfants «*la*

ressemblance ne fait rien à leur santé. Il y en a qui ne se ressemblent pas plus que vous et moi, et souvent il arrive que l'un est fort et l'autre faible ; ce qui fait que l'un vit et que l'autre meurt» (Ibid. p 23). La mère sagement déclare à la mère Barbeau qu'elle doit se consoler car elle sera en plaisir de voir grandir les bessons deviennent grand. Comme les bessons se ressemblent beaucoup, la mère sagement dit à la mère Barbeau qu'il n'y aura guère que la famille des bessons et ceux qui les verront tous les jours qui pourrez faire entre eux une différence; car elle n'a jamais vu deux bessons si pareils comme eux. On dit qu'ils sont deux petits perdreaux sortant de l'œuf; c'est si gentil et si semblable, qu'il n'y a que la mère-perdrix qui les reconnaisse.

Nous voyons que le père Barbeau est inquiet pour ses jumeaux, car en se séparant, l'un d'eux va mourir du chagrin. Il voit que les bessons sont liés l'un à l'autre *«Mais j'ai ouï dire que les bessons prenaient tant d'amitié l'un pour l'autre, que quand ils se quittaient ils ne pouvaient plus vivre, et qu'un des deux, tout au moins, se laissait consumer par le chagrin, jusqu'à en mourir»* (Ibid. p 24).

La levée du secret dans l'amitié déssexualisée entre la femme et l'homme ne prélude pas à la fusion narcissique des «amis». Une telle possibilité est explicitement envisagée et condamnée à travers la fable de la relation des deux «bessons» qui fait contrepoint à l'amour de Fadette et de Landry *«Le personnage de Sylvinet illustre le danger de l'identification narcissique à l'autre, qui empêche l'accès à l'amour d'objet. Dans cas des jumeaux, l'absence de secrets, le désir de tout se dire et de tout savoir l'un de l'autre signifie non pas la découverte et la reconnaissance de l'autre mais le déni de son altérité. Tant que Sylvinet manifeste son désir de fusion infantile avec son besson, il ne peut pas aimer une femme. Mais la dénonciation du narcissisme infantile ne concerne pas seulement sa face homosexuelle. L'attachement de Joset à Brûlette*

représente le pendant «hétérosexuel» du lien de Sylvinet à Landry» (N. Glaser, op. cit, p 61). Dans les deux cas, il y va en fait de la persistance d'un lien primitif à la mère, qui, faute de se symboliser, demeure infantile.

La mère Barbeau veut nourrir ses deux bessons elle-même, sans chercher une nourrice comme le dit la mère sagette, car celle-ci dit que les deux bessons, en nourrissant du même lait, ils prennent une grande amitié pour eux-mêmes, ce qui n'inquiète pas la mère Barbeau. La mère Barbeau aime mieux que les bessons s'aiment trop, que s'il faut sacrifier l'un à l'autre. Alors la mère Barbeau voit que c'est bon de nourrir ses bessons elle-même pour avoir une grande amitié pour eux *«Comment voulez-vous que des enfants à la mamelle se prennent de trop grande amitié, quand c'est tout au plus s'ils connaîtront leurs mains d'avec leurs pieds quand ils seront en sevrage?»* (G. Sand, op. cit, p 28).

Les bessons sont toujours ensemble et leur famille craint qu'ils s'accoutument l'un à l'autre. Nous trouvons que si Landry a une idée de gaieté et de courage de plus que son aîné, Sylvinet est si amiteux et si fin d'esprit qu'on ne pouvait pas l'aimer moins que son cadet. Les bessons ont le même goût, même pour les couleurs *«Quand l'âge leur vint, on remarqua qu'ils avaient le même goût pour la couleur, et quand leur tante Rosette voulut leur faire cadeau à chacun d'une cravate, à la nouvelle année, ils choisirent tous deux la même cravate lilas au mercier colporteur qui promenait sa marchandise de porte en porte sur le dos de son cheval percheron»* (Ibid. p 33).

Nous remarquons que si l'un des bessons voit jaune ce qui est rouge, aussitôt l'autre verra rouge ce qui est jaune, et il ne faut pas les contrarier là-dessus, car on dit que quand on veut empêcher les bessons de se considérer comme les deux empreintes d'un même dessin, ils deviennent idiots et ne savent plus du tout ce qu'ils disent.

Les bessons sont habillés si pareillement, qu'on a encore plus souvent lieu de les confondre. Nous voyons que soit par malice d'enfant, soit par la force de cette loi de nature que le curé croit que c'est impossible à défaire car les bessons font la même chose *«Quand l'un avait cassé le bout de son sabot, bien vite l'autre écornait le sien du même pied; quand l'un déchirait sa veste ou sa casquette, sans tarder, l'autre imitait si bien la déchirure, qu'on aurait dit que le même accident l'avait occasionnée»* (Ibid. p 34).

Les bessons ne peuvent pas s'amuser avec les autres enfants. Ils aiment toujours être ensemble. Cette amitié-là augmente toujours avec l'âge, et le jour. Ils ne sont jamais jaloux l'un de l'autre, leur père essaie de les rendre jaloux en faisant un fait à l'un, soit bon soit mauvais, mais l'autre a le même sentiment que son besson *«Le père Barbeau s'inquiétait bien un peu de ce que deviendrait cette accoutumance d'être toujours ensemble quand ils seraient en âge d'homme, et se remémorant les paroles de la Sagette il essayait de les taquiner pour les rendre jaloux l'un de l'autre»* (Ibid. p 35- 36).

Comme les bessons sont très liés l'un à l'autre, le père Barbeau décide de les séparer comme la mère sagette l'a déjà conseillé. Il veut envoyer Landry à travailler à la Priche car Landry est le plus fort. Cette décision est très difficile pour les deux bessons, surtout Sylvinet. Il a beaucoup de peine *«Landry disait cela d'un air assez résolu; mais Sylvinet se remit à pleurer; car il n'avait pas autant de résolution que son frère, et l'idée de tout perdre et de tout quitter à la fois lui fit tant de peine qu'il ne pouvait plus s'arrêter dans ses larmes.»* (Ibid. p 40).

Sylvinet, après le départ de son besson, s'imagine voir et entendre son besson. Il cause tout seul croyant que Landry lui répond. Il souffre beaucoup. Il devient pâle, dort mal et ne mange quasi point, sa mère est bien affligée et ne sait que faire pour le consoler. Alors le père Barbeau propose au père Caillaud

de prendre Sylvinet avec son besson à son service car Sylvinet est triste à la séparation de son jumeau mais le père Caillaud lui dit que c'est mieux pour les bessons d'être séparés *«Si ces enfants doivent encore être plus éloignés l'un de l'autre, et ne se voir que de semaine en semaine, ou de mois en mois, il vaut mieux commencer à les accoutumer à n'être pas toujours dans la poche l'un de l'autre»* (Ibid. p 65).

Nous remarquons que Landry est le plus patient de cette séparation. Il est content de travailler et de vivre n'importe où et comment et Sylvinet ne peut point comprendre que son frère a à part de lui un moment d'aise et de tranquillité. Quand Landry et Sylvinet arrivent à l'âge de quinze ans, ils se ressemblent comme des deux frères, et, jamais on ne les voit comme des jumeaux *«Landry, qui était censé le cadet, étant né une heure après Sylvinet, paraissait à ceux qui les voyaient pour la première fois, l'aîné d'un an ou deux»* (Ibid. p 115).

Landry et Sylvinet ont les mêmes sentiments, mais Sylvinet est sensible que son besson. Il se sent ce qui peut se passer pour son besson Landry. Malgré que Sylvinet devient grand, mais il est encore jaloux pour son besson car Landry a une liaison avec la petite Fadette *«Aussitôt que Landry essayait de lui en parler et de le mettre dans ses intérêts, Sylvinet s'affligeait, lui faisait reproche de s'obstiner dans une idée si répugnante à leurs parents et si chagrinante pour lui-même.»* (Ibid. p 269).

Les médecins ont dit que l'un des bessons doit mourir pour faire vivre l'autre et sans doute, c'est le plus faible. Le plus faible des bessons, c'est Sylvinet. Il est toujours jaloux pour son besson. La jalousie cause sa maladie, car il ne peut pas supporter que son besson fasse une amitié avec les autres, surtout la petite Fadette *«Landry, le plus mâle des jumeaux, est induit à aimer la petite*

Fadette, et par là il désole sa famille, surtout son frère le pauvre Sylvinet.» (Ch. Augustin, S. Beuve, M. Allemand, 1927, p102).

«Le phénomène gémellaire a toujours fasciné les humains, ceux d'aujourd'hui, comme ceux d'autrefois» (M. O. Mergnac, A. Tricaud, (2004), p 50). Nous voyons que Landry et Sylvinet donne un modèle de l'amour de la gémellité et Sylvinet donne un modèle de besson qui est jaloux pour son besson.

4-4-2 Le thème de l'amour

G. Sand aborde dans le roman de *la petite Fadette* le thème de l'amour. Ce thème domine tout le roman. Le mot «amour» est mentionné (77 fois) et le verbe «aimer» (27 fois) et «amoureux» (14 fois). Ce roman est considéré un roman d'amour. Landry aime la Madelon puis il découvre son amour fort pour la petite Fadette. Aussi son besson Sylvinet tombe amoureux de la petite Fadette, mais à la fin l'amour de Landry et la petite Fadette est triomphé et finit par leur mariage après quelques obstacles de la famille de Landry.

«La vraisemblance est, au contraire, le mérite souverain des romans champêtres de madame Sand. Les passions, les sentiments, les idées, le langage de ses personnages sont vraiment de la campagne. Cela ne veut pas dire que les habitants de la campagne n'aient pas des passions aussi touchantes et des sentiments aussi vifs que ceux des habitants des villes» (M. Saint- Girardin, op. cit, p 516). En faisant une comparaison entre l'amour chez paysans et chez les citadins, nous trouvons que les paysans sont les plus patients à leur amour que les citadins *«Elle ne pouvait pas le suspecter de la vouloir tromper sur la force de cet amour-là, car c'était une espèce d'amour comme on n'en voit pas souvent chez les gens de campagne, lesquels aiment plus patiemment que ceux des villes.»* (G. Sand, op. cit, p 221).

Nous voyons qu'au début du roman Landry déteste la petite Fadette et sa famille comme les autres gens de l'endroit, mais peu à peu et en causant beaucoup avec elle, il commence à l'aimer, puis il devient son amoureux. L'amour de Landry pour la petite Fadette commence par ses paroles. Landry aime la voix de la petite Fadette car il voit qu'elle est une bonne parleuse et aussi elle a un grand esprit «*Si le monde était juste et raisonnable, il ferait plus d'attention à mon bon cœur qu'à ma vilaine figure et à mes mauvais habillements*» (Ibid. p 168). «*C'est de la parole de la petite Fadette que Landry tombe amoureux, parole qui se déploie à l'écart de la scène sociale dont tous deux se sont échappés; c'est même au moment où la petite Fadette lui révèle qu'elle s'occupe de son petit frère comme si elle était sa mère, et fait ainsi entrevoir sous ses oripeaux de fille garçonne la figure maternelle, que Landry en devient follement amoureux.*» (A. Berger, 1987, p 77).

Avant même qu'il soit reconnu comme don ou lien d'amour, c'est le don d'une parole qui unit Landry et Fadette ou Bernard et Edmée, et garantit leur éternelle fidélité. Landry confesse à la petite Fadette qu'il l'aime car il la voit belle. Il l'aime plus sa famille et la Madelon, la nièce de son patron. La petite Fadette croit que Landry fait une plaisanterie en lui confessant son amour. Elle craint de perdre l'amour de Landry car elle voit que Landry n'a pas bien décidé «*Mais elle craignait de perdre trop vite un bonheur si vite gagné ; à cause de cette crainte, elle voulait donner à Landry le temps de souhaiter vivement son amour*» (G. Sand, op. cit, p 215).

Nous pouvons dire que la petite Fadette est droite et adroite «*Quoique fort avisée d'esprit, elle a le cœur bon et tendre. Elle aime Landry d'un amour qui date de loin, et elle finit par s'en faire aimer.*» (M. Saint- Girardin, op. cit, p 517). Alors Landry est malheureux quand la petite Fadette n'est pas avec lui. Il en est comme enragé en lui-même, quand il ne peut lui parler à son aise; mais

sitôt qu'il se trouve un moment avec elle, il est apaisé et content de lui parce qu'elle lui enseigne la raison et le console dans toutes ses idées. La petite Fadette aime follement Landry, mais elle ne veut pas le lui montrer car elle se conduit avec une grande sagesse. Elle pense à lui le jour, la nuit et à toute heure de son temps. Elle a envie de le voir, mais aussitôt qu'elle le voit, elle prend un air tranquille, lui parle raison, feint même de ne point encore connaître le feu d'amour, et ne lui permet pas de lui serrer la main plus haut que le poignet. L'amour de Landry pour la petite Fadette est innocent. Landry la considère comme elle est sa sœur *«Il se tenait pour si peu certain d'être aimé d'amour, qu'il vivait aussi innocemment avec elle que si elle eût été sa sœur, et lui Jeanet, le petit sauteriot»* (G. Sand, op. cit, p 223).

Nous trouvons que l'amour que Landry a pour la belle Madelon est bientôt petit et bien tranquille au prix de ce qu'il sent maintenant pour la petite Fadette. La petite Fadette est inquiète pour son amour, car si on découvre son amour pour Landry, on va l'empêcher cet amour, et cela lui causera le malheur *«Crois ce que je t'ai toujours dit, Landry, que le jour où l'on saura que tu m'aimes sera le commencement de nos peines»* (Ibid. p 233). La cause de la crainte de la petite Fadette de cette découverte de son amour, c'est la pauvreté de sa famille, mais celle de Landry est assez riche. Landry, de son, tour a peur de son père, le père Barbeau *«Landry, alors, la voyant changée par lui et pour lui, se met à l'aimer sincèrement. Mais comment l'épouser? Comment faire consentir le père Barbeau, qui est riche, à donner son fils à la pauvre Fadette?»* (M. Saint- Girardin, op. cit, p 518). Nous voyons que chez les paysans, le statut social est obstacle de l'amour. Alors la petite Fadette ne peut pas épouser Landry à cause de sa pauvreté.

Sylvinet, en connaissant l'amour de Landry pour la petite Fadette, devient très jaloux. Il souffre d'un grand chagrin à cause de l'amour caché de son besson pour la petite Fadette. La découverte de l'amour de Landry et la petite

Fadette est par la Madelon. Celle-ci informe les gens de l'endroit car elle a un dépit pour Landry qui l'a abandonné pour la petite Fadette. Elle veut venger elle-même «*Ce fut la Madelon qui découvrit le pot aux roses; et, si elle le fit sans malice, encore en tira-t-elle un mauvais parti. Elle s'était bien consolée de Landry, et, n'ayant pas perdu beaucoup de temps à l'aimer, elle n'en avait guère demandé pour l'oublier. Cependant il lui était resté sur le cœur une petite rancune qui n'attendait que l'occasion pour se faire sentir, tant il est vrai que le dépit chez les femmes dure plus que le regret*» (G. Sand, op. cit, p 241).

Ce n'est pas seulement la Madelon qui est jalouse de la petite Fadette, toutes les filles, dans le pays sont jalouses d'elle car elles voient que Landry est beau et la petite Fadette ne mérite pas son amour. Alors l'amour de Landry pour la petite Fadette les insulte «*Alors toute la jeunesse femelle s'en mêla, car lorsqu'un garçon de belle mine et de bon avoir s'occupe d'une personne, c'est comme une injure à toutes les autres, et si l'on peut trouver à mordre sur cette personne-là, on ne s'en fait pas faute*» (Ibid. p 243- 244).

La petite Fadette en partant dans la ville pour se disparaître pendant un an, promet à Landry qu'elle viendra un jour et que jamais elle ne prendra pas d'autre amant que lui «*Je reviendrai, Landry; je prends Dieu à témoin que je reviendrai dans un an au plus tôt, dans deux ans au plus tard, et que je t'oublierai si peu que je n'aurai jamais d'autre ami ni d'autre amoureux que toi*» (Ibid. p 259).

Landry aime fortement la petite Fadette. Il lui déclare qu'elle n'a jamais aimé et quand l'amour la viendra, elle va l'oublier. Il confesse aussi à la petite Fadette que si elle aime de la manière dont il l'aime, elle ne le quittera pas pendant un an. La petite Fadette lui dit qu'elle l'aime beaucoup et que c'est son qui la fait partir. Landry porte à la petite Fadette un véritable amour, car c'est son amour qui le fait pleurer «*Et, le regardant toujours, ses yeux se remplirent*

de larmes qui tombèrent sur ses joues, tandis qu'elle souriait d'une manière bien étrange» (Ibid. p 260).

Nous trouvons que même Cadet Caillaud, le fils du père Caillaud, aime la petite Fadette mais l'amour de la petite Fadette pour Landry lui représente un obstacle et l'empêche de continuer son amour pour elle. Il sait bien que la petite Fadette ne pense qu'à Landry *«Mais elle t'aimait uniquement, Landry, et se contentait de ne point déplaire aux autres, elle ne cherchait d'autre approbation que la tienne, et je te répons qu'une femme de ce caractère-là m'aurait bien convenu»* (Ibid. p 264).

Landry, quand il aime la petite Fadette, ce n'est pas pour sa richesse, mais pour sa personne car Landry est à l'insu de sa richesse. La petite Fadette sait que Landry l'a aimé quand elle portait des guenilles, quand tout le monde la repoussait, et quand ses parents eux-mêmes ont le tort de lui en faire un grand péché. Il l'a trouvée belle quand tout le monde la déniait l'espérance de le devenir; il l'a aimée en dépit des peines que cet amour-là lui suscitait; il l'a aimée absente comme présente; enfin, il l'a si bien aimée qu'elle ne peut pas se méfier de lui, et qu'elle n'en veut jamais avoir d'autre pour mari *«Landry m'aimait si honnêtement, et d'un si grand cœur, que jamais il ne s'est inquiété de savoir si j'étais riche ou misérable.»* (Ibid. p 306). Après la richesse de la petite Fadette, le père Barbeau est d'accord pour le mariage de Landry et la petite Fadette. Alors le mariage de Landry et la petite Fadette se fait au même jour du mariage de Cadet Caillaud et Nanette, la sœur cadette de Landry. Voilà pourquoi les épousailles, à la fin des récits champêtres, coïncident avec les retrouvailles: la cérémonie nuptiale célèbre le retour du héros, un moment éloigné par l'expérience d'un social non familial; elle consacre la victoire du lien d'amour originel, la fin des processus et des menaces de séparation, le ré-emprunt des chemins premiers, enjeux que souligne la topologie sandienne des

chemins perdus, égarant, ou menant droit au but, c'est-à-dire au point de départ: autant de chemins qui, dans *François le Champi*, *La petite Fadette* ou *La mare au Diable*, ramènent vers la mère, comme le montrerait aisément une analyse détaillée. (A. Berger, 2004, p 81)

4-4-3 La vie à la campagne

Le thème de la vie champêtre est une continuation du thème abordé dans *la Mare au diable*, puis dans *François le champi*. Le mot travail est mentionné (31 fois) et le labourage (10 fois). G. Sand veut montrer la misère des paysans. Ceux-ci travaillent toujours au labourage de la terre, au berger et au moulin.

George Sand dit que les paysans souffrent de la misère car la vie est très difficile à la campagne «*Un peu de gêne et de surcroît de travail peut être fort salutaire aux gens de notre condition*» (G. Sand, op. cit, p 7). Elle déclare qu'à côté la souffrance matérielle: il y a dans l'humanité, à l'heure qu'il est, une souffrance morale qui ne peut rien amener de bon. Le méchant souffre, et la souffrance du méchant, c'est la rage; le juste souffre, et la souffrance du juste, c'est le martyr auquel peu d'hommes survivent.

Nous voyons que le labourage est le travail essentiel à la campagne. Les laboureurs ont toujours des chants pour les encourager au travail dur de la terre, car ils travaillent dès l'éveil du soleil jusqu'à son coucher «*Écoute le chant du labourage, me dit mon ami [...] J'écoutai le récitatif du laboureur, entrecoupé de longs silences, j'admire la variété infinie que le grave caprice de son improvisation imposait au vieux thème sacramentel. C'était comme une rêverie de la nature elle-même, ou comme une mystérieuse formule par laquelle la terre proclamait chaque phase de l'union de sa force avec le travail de l'homme.*» (Ibid. p 10). «*Tout comme le laboureur chantant auquel il est*

associé, il prépare le champ dans lequel s'inscrira l'histoire de La Petite Fadette. Mais il nous faut maintenant nous tourner vers le laboureur, puis vers le chanvreux, car leur ressemblance joue un rôle fondamental dans ce cycle de romans.» (J. Beizer et E. Endre 2004, p 101).

Le père Barbeau envoie son fils Landry pour travailler à la ferme de le Priche chez le père Caillaud pour aider sa famille. Cela nous montre que la jeunesse à la campagne peut aider leur famille en travaillant. Landry est heureux dans sa nouvelle situation chez le père Caillaud. Celui-ci a de grands bœufs. Il lui demande de lier les bœufs. Landry ne trouve pas une difficulté car il a déjà appris à travailler chez son père *«De fait, Landry n'était pas novice dans cette besogne-là; car son père avait une jolie paire de bœufs, qu'il avait souvent ajustés et conduits à merveille»* (G. Sand, op. cit, p 51).

Landry va travailler au labourage *«Landry ayant promis de faire de son mieux, s'en alla au labourage, où il fit bonne contenance et bon office tout le jour...»* (Ibid. p 52). Landry, pour distraire son besson Sylvinet, il le conduit voir les grands bœufs, les belles vaches, le brebiage conséquent et les grosses récoltes du fermage au père Caillaud; car Landry estime et considère tout cela, non par envie, mais pour le goût qu'il a au travail de la terre, à l'élevage des bestiaux, et pour le beau et le bien fait dans toutes les choses de la campagne. Landry travaille à la terre. L'instrument qu'on utilise pour labourer la terre, c'est la charrue. On utilise des bœufs pour faire pousser la charrue *«Il était obligé de se forcer pour travailler, car, ni les grands bœufs, ni la charrue reluisante, ni la belle terre rouge, humide de la fine pluie d'automne, ne suffisaient plus à ses contemplations et à ses rêvasseries.»* (Ibid. p 201).

Nous voyons que le moulin se trouve beaucoup à la campagne, mêmes les enfants l'inspirent leurs jouets *«un de ces petits moulins que font les enfants de chez nous avec des grobilles, et qui sont si finement agencés qu'ils tournent*

au courant de l'eau et restent là quelquefois bien longtemps...» (Ibid. p 62). Nous pouvons dire que les enfants des paysans inspirent leurs jouets de la vie quotidienne de leurs familles *«Comme de faire petites brouettes d'osier, ou petits moulins, ou saulnées à prendre les petits oiseaux; ou encore des maisons avec des cailloux, et des champs grands comme un mouchoir de poche, que les enfants font mine de labourer à plusieurs façons, faisant imitation en petit de ce qu'ils voient faire aux laboureurs, semeurs, herseurs, hésérbeurs et moissonneurs.»* (Ibid. p 74).

Nous arrivons au rôle de la femme de campagne dans sa société rurale. Nous trouvons qu'elle est toujours soumise au chef de la famille, soit un père, soit un mari. Nous trouvons que la femme de la campagne est toujours obéie à son mari, c'est quand on envoie Landry à la Priche, sa mère, la mère Barbeau est inquiète pour lui mais elle ne peut pas l'empêcher car c'est l'avis de son mari *«La mère Barbeau eut grand 'peur et grand chagrin quand son mari lui en parla pour la première fois. On eût dit qu'elle n'avait jamais prévu que la chose dût arriver à ses bessons, et pourtant elle s'en était inquiétée leur vie durant; mais, comme elle était grandement soumise à son mari, elle ne sut que dire»* (Ibid. p 38- 39).

Les filles paysannes participent aussi au travail pour aider leur famille, mais elles ne travaillent pas au labourage comme les garçons. La Madelon garde des un troupeau de moutons *«Elle marchait vite et allait du côté d'une taille où Madelon faisait de la feuille pour ses moutons»* (Ibid. p 194). Nous voyons que la petite Fadette travaille en gardant ses ouailles *«Comme c'était dimanche, la petite Fadette ne cousait ni ne filait en gardant ses ouailles»* (Ibid. p 206). Sylvinet déclare que leurs bêtes sont si belles qu'on est tout surpris de voir un pareil troupeau à des gens qui n'ont de pacage autre que le communal. Sa grand-mère sait à qui elle doit des ouailles en si bonne laine et des chèvres en si bon

lait. Nous pouvons dire que les paysans élèvent les animaux pour avoir une source d'élimination comme le lait, la viande, les œufs, etc....

Les jeunes hommes de la campagne doivent être assez forts pour travailler au labourage de la terre. Ils ne doivent pas être faibles comme les filles. Sylvinet est timide de sa faiblesse devant sa mère car il voit qu'il devient grand «*Sa mère l'en reprit doucement; mais, comme il avait honte, à dix-huit ans, d'avoir les mêmes faiblesses d'esprit qu'il avait eues à quinze, il ne voulut jamais confesser ce qui le rongéait.*» (Ibid. p 238). Nous trouvons que les gens de la campagne mènent une vie difficile. Ils travaillent au labourage de la terre.

Conclusion

Le roman *la petite Fadette* donne encore le monde paysan de G. Sand. Ce monde se compose de la famille Barbeau et la famille de la petite Fadette. La petite Fadette est une pauvre fille qui habite avec sa grand- mère qui fait de la sorcellerie. Elle est laide et se comporte comme un garçon ce qui fait tout le monde dans la place se moque d'elle. Alors elle et sa famille sont victimes de la mentalité paysanne qui juge l'apparence et néglige la bonne personnalité. D'une autre part, le roman donne l'histoire des jumeaux, Landry et Sylvinet, qui sont très liés l'un à l'autre. Landry, comme il est le plus fort, part travailler aux fermes de la Priche. Alors cette séparation cause la jalousie malade de Sylvinet, le plus fragile, qui ne peut pas supporter l'éloignement de son besson.

Landry Barbeau en découvrant la bonne personnalité de la petite Fadette, en tombe amoureux, mais son père, le père Barbeau, s'oppose à ce mariage à cause de la pauvreté de la petite Fadette. Après la richesse de la petite Fadette, le père barbeau, accepte ce mariage. Cela nous montre que les paysans riches ne peuvent pas se marier avec les paysans pauvres. Le personnage du père Barbeau nous montre l'importance du rôle de chef de famille dans la famille paysanne.

Nous pouvons dire que dans ce roman, G. Sand nous donne une société qui souffre de la différence entre les classes sociales, aussi elle nous montre le rôle de chef de famille à la famille paysanne et le travail des paysans au labourage de la terre.

Conclusion générale

En étudiant la société rurale à travers *la Mare au diable*, *François le champi* et *la petite Fadette* de G. Sand, nous trouvons que l'auteure veut donner une dignité littéraire au monde paysan du Berry, sa région natale, en faisant le paysan parler dans sa propre langue pour que tout le monde connaisse tous les côtés de sa vie ainsi que sa souffrance, donnant ainsi un style rustique.

Dans *la Mare au diable*, G. Sand donne une société rurale qui se compose de la famille Maurice et celle de la petite Marie. Germain, le personnage principal, travaille durement au labourage de la terre comme tous les gens de son époque. Son beau-père, le père Maurice lui demande de chercher une nouvelle femme pour s'occuper de ses petits-enfants. Malgré que Germain ne pense pas de faire une nouvelle union, mais il accepte cette demande de son beau-père car celui-ci est le chef de famille et chez la famille paysanne, on doit obéir aux ordres du chef de la famille. Germain tombe amoureux de la petite Marie, sa pauvre voisine qui souffre de la misère. Le père Maurice refuse ce mariage car la petite Marie est pauvre et très jeune, mais à la fin il accepte car la petite Marie est une bonne fille. Le mariage de Germain et la petite Marie se fait dans une grande fête traditionnelle.

La société rurale dans *François le champi* se représente par la famille Blanchet et celle de la Zabelle et son fils adoptif, François le «champi». La Zabelle adopte François pour l'aider à sortir de sa misère. Elle loue une pauvre maison chez les Blanchets. François travaille chez les blanchets. Il est un bon travailleur. La famille Blanchet déteste François car les champis ont de mauvaise réputation. Mais Madeleine, la femme de Cadet Blanchet, est compatissante avec François, elle aide la Zabelle à son adoption, mais son cruel mari lui demande de chasser François. Madeleine, malgré qu'elle aime François, il le chasse car on doit obéir aux ordres de chef de la famille, même si celui-ci est cruel. Grâce à des bons soins de Madeleine et de la Zabelle, François devient une bonne personne dans la société. En

grandissant, François tombe amoureux de Madeleine et leur amour finit par leur mariage.

Dans *la petite Fadette*, G. Sand donne une société qui se compose de la famille Barbeau et celle de la petite Fadette. Le père Barbeau envoie son fils Landry, le plus fort que son besson Sylvinet, à travailler comme un laboureur dans la ferme voisine. Malgré la séparation de son besson est très difficile, Landry accepte cette proposition de son père car, chez la famille paysanne, tous les membres doivent estimer les ordres de chef de famille. Alors cette séparation cause la jalousie malade de Sylvinet. Landry tombe amoureux de la petite Fadette. Son père refuse ce mariage car la petite Fadette vient d'une famille pauvre. Après la richesse de la petite Fadette, le père Barbeau accepte ce mariage.

G. Sand, à travers *la Mare au diable*, *François le champi* et *la petite Fadette*, donne une société rurale qui souffre de la misère, de l'inégalité sociale et de l'obéissance au chef de la famille. Nous voyons que les paysans travaillent durement au labourage de la terre, car c'est le travail essentiel à cette époque-là. Ils gagnent difficilement leur pain car les propriétaires de la terre prennent tous leurs efforts. C'est comme le cas de Germain dans *la Mare au diable*, de François dans *François le champi* et de Landry dans *la petite Fadette*. Le couple de Germain et la petite Marie et celui de Landry et la petite Fadette affirme que les paysans riches ne peuvent pas aimer et se marier avec les paysans pauvres. L'amour de Germain pour la petite Marie rencontre quelques difficultés car la petite Marie vient d'une famille pauvre. Ainsi que l'amour de Landry pour la petite Fadette. Le veuf avec des enfants à la campagne ne doit pas se marier avec une jeune femme, car la jeune est incapable de diriger le ménage de son mari et de s'occuper de petits enfants. De plus, le veuf ne peut pas prendre une pauvre femme à cause de la dot et le bien de ses enfants. Alors Germain, le veuf, trouve quelques difficultés à son mariage avec la petite Marie, à cause de sa jeunesse et de sa pauvreté. Le mariage à la campagne se fait selon les coutumes et les traditions de la région. Le mariage de Germain et de la

petite Marie se fait dans une grande fête traditionnelle qui dure trois jours. La société rurale méprise l'existence des enfants abandonnés, car ceux-ci ont de mauvaise réputation. C'est comme le cas de François, mais François affirme que le champi peut être une bonne personne dans la société. Quant à la vie des jumeaux à la campagne, nous voyons que Sylvinet ne peut pas supporter la séparation de son besson Landry qui part travailler dans la ferme voisine. Cette séparation cause la jalousie malade de Sylvinet. Alors nous pouvons dire que les bessons à la campagne sont très liés l'un à l'autre.

Nous pensons que G. Sand, à travers les trois romans champêtres montre plusieurs aspects de la vie des paysans, leurs difficultés matérielles, leurs mœurs, leurs coutumes et traditions et leurs sentiments. Mais l'auteure ne s'intéresse pas beaucoup au côté de l'éducation des paysans.

Comme recommandation, cette étude propose de faire une étude sociolinguistique sur les romans champêtres de G. Sand pour savoir le style rustique que l'auteure utilise dans ce type de romans.

Bibliographie

- Agulhon, M, (1976), *“Attitudes politiques”*, *Apogée et crise de la civilisation paysanne de 1789 à 1914, Histoire de la France rurale*, Seuil, Paris.
- Albouy, P, (1969), *Mythes et mythologie dans la littérature française*, Armand Colin, Paris.
- Alquier, A, (1973), *George Sand*, Éditions Pierre Charron.
- Antonio Borgheggiani, P, (2002), *Ordre et caprice: de Bonstetten à Bourget: George Sand vue par Jules Lemaitre*, Presses Paris Sorbonne.
- Arsène Chassang, Charles Senninger, (1966), *Recueil de textes littéraires français: XIXe siècle*, tome 19, Hachette.
- Augustin, Ch, Beuve, S, Allemand, M, (1927), *Les grands écrivains français: XIXe siècle: les romanciers*, Tome 2, Garnier frères, 1927.
- Baroli, M, (1982), *le Berry au temps de George Sand*, Paris, Hachette.
- Barry, J, (1982), *George Sand ou scandale de la liberté*, seuil.
- Bauer, R, Fokkema, D, W, de Graat, M, (1988), *International Comparative Literature Association*. Congress, Tome 3, No 12, University of North Carolina Press.
- Beizer, J, Ender, E, (2004), *Écoute le chant du labourage: chant et travail de l'écriture dans Les Veillées du chanvre*. In: *Littérature*, N°134, George Sand «Le génie narratif».
- Belmont, N, (1975), *L'académie celtique et George Sand. Les débuts des recherches folkloriques en France*, Romantisme, 9.
- Benichou, P, (1970), *"George Sand" Nerval et la chanson folklorique*, Corti, Paris.
- Berger, A, (1987), *L'apprentissage selon George Sand*. In: *Littérature*, N°67, *Le mystérieux des familles*. Écriture et parenté.
- Berger, A, (2004), *L'amour sans hache*. In: *Littérature*, N°134, *George Sand: «Le génie narratif»*.
- Berthier, P, Jarrety, M, (2006), *Histoire de la France, XIXe –XXe siècle*, Presses universitaires de France, Paris.
- Beuve, S, (1927), *"George Sand"*, *Les Grands écrivains français*, Garnier, Paris.

- Bionnier, Y, (1979), *les Jacqueries de 1847 en Bas-Berry*.
- Bordas, É, (2004), *George Sand: écritures et représentations*, J & S.
- Boyer, Ph, (1987), *Le petit pan de mur jeune*, Seuil.
- Bruneau, CH, (1966), *Petite histoire de la langue française*, Tome 2, A. Colin.
- Bussillet, D, (2002), *Marcel Proust du côté de Cabourg*, Cahiers du temps.
- Castex, P, G, Surer, P, Becker, G (1951), *Manuel des études littéraires françaises: XIXe siècle*, Hachette.
- Catherine, L, (2011), *Les romans champêtres et le réalisme timide de George Sand, George Sand toujours présente*, PUQ.
- Cellard, J, (1983), *Trésors des noms de familles*, Belin.
- Cellier, L, (1977), *Le roman initiatique en France au temps du Romantisme dans Parcours initiatiques*, Neuchâtel, Éd. de la Baconnière.
- Chambon, F, G, (1971), *Le Scapin, Première Serie*, Slatkine, Genève.
- Chantal, B, (1997), *Révolution industrielle et croissance au XIXe siècle*, Ellipses Marketing, coll. Les Économiques.
- Charles Asselain, J, (1984), *Histoire économique de la France du XVIIIe siècle à nos jours*, Points Histoire.
- Chaurand, J, (1972), *Introduction à la dialectologie française*, Bordas.
- Christophe, P, (2003), *George Sand et Jésus: une inlassable recherche spirituelle*, Editions du CERF.
- Corbin, A, (1990), *Le Village des cannibales*, Paris, Flammarion.
- Caors, M, (2000), *George Sand et le Berry: paysages champêtres et romanesques*, Royer.
- Caors, M, (2004), *le catalogue de l'exposition George Sand et la politique*, Le Blanc (France).
- Danahy, M, (1990), *Claude Caujolle, Plaisir De Lire*, Holt, Rinehart and Winston.
- Dauphin, N, Démier, F, (2006), *George Sand, terroir et histoire*, Presses universitaires de Rennes, Tome 2004.
- Demiraj, B et Dayan, P, (1997), *Lautréamont et Sand*, Rodopi.

- Diaz, B, Naginski, I, H, (2006), *George Sand: pratiques et imaginaires de l'écriture*, Université de Caen Basse-Normandie, Centre de recherche "Textes, histoire, langages" (Caen, France) PU de Caen.
- Didier, B, (1994), *Société rurale, société urbaine chez George Sand*. In: Cahiers de l'Association internationale des études françaises, N°46.
- Diversos, A, (2009), *George Sand. La Dame de Nohant. Les romans champêtres*, Universitat de Lleida.
- Durkheim, É, (1974), *Sociologie et philosophie*, Paris, PUF.
- Échelard, M, (1984), *Histoire de la littérature française au XIXe siècle*, Hatier, Paris.
- Egée, F, Rincé, D, Got, O, Valette, B, (1980), *Histoire de la littérature française, XVIIIe, XIXe, XXe*, Nathan.
- Eve-Marie, H, (2008), *Petit manuel de stylistique: Avec exercices et corrigés*, De Boeck Supérieur.
- Fabre, D, (1986), *"L'ethnologue et ses sources"*, Terrain, Carnets du Patrimoine ethnologique, n°7.
- Faguet, É, (1887), *Dix-neuvième siècle, Études littéraires*, Société Française d'Imprimerie et de Librairie, Paris.
- Faguet, É, (1894), *Dix-neuvième siècle: Étude littéraires*, Société Française d'imprimerie et de librairie, Paris.
- Faucard- Martinez, B, (2006), *George Sand, François le champi*, clé internationale.
- Fortier-Beaulieu, P, (1938), *Le veuvage et le remariage*, Paris, Publications du Département et du Musée National des Arts et Traditions Populaires.
- Frappier-Mazur, L, Bordas, É, (2004), *Genèses du roman: Balzac et Sand : pour Nicole Mozet*, Rodopi.
- Friends of George Sand, (1997), *George Sand, Studies*, tome 16-19, Hofstra University.
- Iwasaki, H, (1980), *Le côté de Madeleine: François le Champi dans À la recherche du temps perdu*. In: Littérature, N°37, Le détail et son inconscient.
- Jablonka, I, (2006), *Ni père ni mère: histoire des enfants de l'assistance publique (1874-1939)*, Seuil.
- Johns Hopkins University, JSTOR Organization, (1893), *Modern Language Notes*, Tome 8, Johns Hopkins Press.

- Glaser, N, (1993), *Proust du côté de chez Sand: «Première nuit d'insomnie et de désespoir»*. In: Littérature, N°89, Désir et détours.
- Gorilovics, T, Szabó, A, Lajos, K, (1992), *Le chantier de George Sand; George Sand et l'étranger: actes du Xe Colloque international George Sand*, Debrecen, 7-8-9 juillet.
- Giraud, J, (1927), *L'école romantique française: les doctrines et les hommes*, A. Colin.
- Goulet, E, (1948), *Revue dominicaine*, Tome 54, Couvent des Dominicains.
- Grimm Reinhold R, (1977), *Les Romans champêtres de George Sand : l'échec du renouvellement d'un genre littéraire*, In. Romantisme.
- Hamon, P, Viboud, A, (2008), *Dictionnaire thématique du roman de mœurs en France, 1814-1914: J-Z*, Presses Sorbonne Nouvelle.
- Kurz, H, (1939), *Intermediate French Grammar and Readings*, D. Appleton-Century Company, incorporated.
- Laforgue, P, (2003), *Corambé: Identité et fiction de soi chez George Sand*, Klincksieck.
- Lagarde, A, Michard, L, (1969), *Le XIXe siècle* Bordas Paris.
- Lane, B, (1988), *voyage et initiation dans la Mare au diable*, études françaises.
- Lejeune, Ph, (1971), *Écriture et sexualité in Europe*, février-mars.
- Louise, M et Defrasne, J, (1954), *Contes et légendes du Berry*, Paris, Nathan.
- Louise Vincent, M, (1978), *La langue et le style rustiques de George Sand dans les romans champêtres*, Slatkine Reprints. Genève.
- Leduc, E, (2015), *La Dame de Nohant: ou La vie passionnée de George Sand*, Editions Publibook
- Mallet, F, (1976), *George Sand*, Grasset.
- Marie, L, *Le Berry Dans L'œuvre de George Sand*, Slatkine Reprints, Genève, 1978.
- Marie-Paule Rambeau, (1985), *Chopin dans la vie et l'œuvre de George Sand*, Société d'édition "Les Belles Lettres,".
- Mark Spire, T, (1954), *George Sand et le Berry*, Cahiers de l'Association internationale des études françaises.

- Mergnac, M, O, Tricaud, A, (2004), *Bébés d'hier*, Archives & Culture.
- Michelet, C, (1996), *Histoire des paysans de France*, Robert Laffont.
- Montalbetti, Ch, Neefs, J, Didier, B, (2005), *Le Bonheur de la littérature: Variations critiques pour Béatrice Didier*, Presses Universitaires de France-PUF.
- Moulin, A, (1988), *Les Paysans dans la société française de la Révolution à nos jours*, Seuil.
- Mouze, L, (2014), *François le Champi: Le parti-pris des humbles*, Les Points sur les Editions.
- Nicole, B, (1970), *l'obstacle romanesque dans quelques œuvres de George Sand, Etudes littéraires*, vol 3, Université de Rennes.
- Paquet, A, (1988), *La société et les relations sociales en Berry au milieu du XIX siècle*, Harmattan, Paris.
- Propp, V, (1928), *Morphologie du conte*, Leningard.
- Personne, C, (1997), *Evolution d'une problématique à travers cinq romans de George Sand*, Universität sverlag C. Winter.
- Rey- Debove, J et Rey, A, (2000), *le Nouveau Petit Robert, Dictionnaire le Robert*, Paris.
- Rincé, D, Lecherbonnier, B, (1986), *XIXe siècle- Littérature, textes et documents*, Nathan, Paris.
- Rouget, M, T, (1931), *George Sand "socialiste"*, Bosc Frères, M. et L. Riou.
- Roussel, E, (2003), *La petite Fadette de George Sand, lecture facile*, Clé International.
- Saëns, A. S, (2004), *George Sand Et L'Empire Des Lettres*, Presses Universitaires du Nouveau Monde.
- Sand, G, (1849), *la Petite Fadette*, Michel Lévy frères, Paris.
- Sand, G, (1860), *Romans champêtres*, Hachette et Cie, Paris.
- Sand, G, (1973), *la Mare au diable, préface de Léon Cellier*, Folio classique, Gallimard.
- Sand, G, (1976), *François le champi*, Gallimard, folio classique, Paris.
- Sand, G, (1980), *Légendes rustiques*, Editions libres, Hallier, Paris.

- Sand, G, (1999), *la Mare au diable*, Hachette, Paris.
- Saint- Marc, G, (1859), *le magasin de Librairie- Cours de littérature dramatique*, Tome 1, Charpentier, Paris.
- Séché, L, (1904), *Sainte-Beuve: études d'histoire romantique*, Mercure de France, Paris.
- Segalen, M, (1981), *Mentalité populaire et remariage en Europe occidentale, Mariage et remariage dans les populations du passé*, J. Dupâquier éd. Academic Press Lavadon, New-York.
- Seybert, G, Schlientz, G, (2000), *George Sand - jenseits des Identischen, au-delà de l'identique*, Aisthesis-Verlag.
- Université de Toulouse-Le Mirail, (1980), *Littératures*, Service des publications de Toulouse-Le Mirail.
- Van, Gennep, A, (1946), *Manuel de folklore français contemporain*, tome premier, Picard, Paris.
- Vassivière, J, et al, (2014), *Manuel d'analyse des textes- Histoire littéraire et poétique*, Armand Colin.
- Vergnioux, A, (2009), *Théories pédagogiques, recherches épistémologiques*, Vrin.
- Verley, P, (1999), *La première révolution industrielle*, Armand Colin.
- Vierne, S, (1985), «*George Sand et le mythe initiatique*», The Whitson Publishing Co.
- Vierne, S, (2003), *George Sand, la femme qui écrivait la nuit*, Presses Univ Blaise Pascal.
- Vincent, L, (1919), *George Sand et le Berry*, E. Champion, Paris.
- Vincent, L, (1982), *Le Berry au temps de George Sand*, Hachette, Paris.
- Vinet, A, (1949), *Etudes sur la littérature française au dix- neuvième siècle*, tome 1, les éditeurs, Paris.
- Vincent, L, (2006), *Le miroir et le chemin: l'univers romanesque de Pierre-Louis Rey*, Tome 26, Presses Sorbonne Nouvelle.

-Walter, G, (1963), *Histoire des paysans de France*, coll. L'Histoire, Flammarion.

-Winter, G et al, (2004), *Français, 2^e*, Editions Bréa.

-Gilli, Y, (1985), *A propos du texte littéraire et de F. Kafka (théorie et pratique)*, *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, Presses Univ. Franche-Comté. Besançon.

-Zellweger, R, (1978), *Les Débuts du roman rustique: Suisse, Allemagne, France*, Slatkine.

Sitographie:

www.pays-george-sand.com/ consulté le 20/5/2012.

www.larousse.fr/ consulté le 7/6/ 2012.

www.mers-sur-indre.fr/index.php/-la-mare-au-diable/ consulté le 20/ 4/ 2013.

<http://books.openedition.org/pur/7802/> consulté le 22/4/2013.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Petite_Fadette/](https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Petite_Fadette)consulté le 30/4/ 2013.

www.19e.org/biographies/S/sand.htm / consulté le 4/7/ 2013.

www.amisdegeorgesand.org/ consulté le 3/ 12/ 2013.

,

Table des matières

Dédicace	1
Remerciements	II
مستخلص	III
Résumé	IV
Abstract	V
Introduction	1
CHAPITRE I	
1-L'auteure, la ruralité au dix- neuvième siècle et présentation des œuvres choisies	6
1-1 George Sand dans son temps	6
1-1-1 Biographie de George Sand	6
1-1-2 George Sand et le goût de l'absolu et de l'idéal	12
1-1-3 Le forçat littéraire de George Sand	13
1-2- George Sand et l'image de Berry	15
1-3- George Sand et les romans champêtres	25
1-4- La situation de la société rurale au dix-neuvième siècle	37
1-4-1-L'exode rural en France au dix- neuvième siècle	38
1-4-2- Les lentes mutations du monde paysan entre 1815 et 1870: l'apogée du monde paysan	40

1-4-3La révolution industrielle et ses conséquences sur le monde de la campagne	42
1-5 Résumés des trois romans, la Mare au diable, la Petite Fadette et François le champi et présentation des personnages	45
1-5-1-Résumé de la Mare au diable	45
1-5-2-présentation des personnages de la Mare au diable	46
1-5-3- Résumé de François le champi	46
1-5-4-Présentation des personnages de François le champi	47
1-5-5- Résumé de la Petite Fadette	48
1-5-6- Présentation des personnages de la Petite Fadette	51
Conclusion	51
CHAPITRE II	
2-La société rurale dans le roman la Mare au diable	52
2-1Présentation de l'œuvre	52
2-2Les personnages principaux dans le roman la Mare au Diable	53
2-2-1Le personnage de Germain	53
2-2-1-1Portrait physique	53
2-2-1-2Portrait moral	54
2-2-1-3Le veuvage de Germain	55
2-2-1-4Le père Maurice et le mariage de Germain	56
2-2-1-5Le voyage de Germain	57
2-2-1-6L'amour de Germain qui conduit à son mariage	58
2-2-1-7Germain et sa belle-famille	61

2-2-1-8	Germain et la petite Marie	63
2-2-1-9	Germain et la veuve Guérin	65
2-2-2	Le personnage de la petite Marie	65
2-2-2-1	Portrait physique	65
2-2-2-2	Portrait moral	66
2-2-2-3	La petite Marie et le travail aux Ormeaux	67
2-2-2-4	L'adroitement de la petite Marie dans le bois	68
2-2-2-5	La petite Marie et le mariage avec un vieux	70
2-2-2-6	La petite Marie et la famille Maurice	71
2-2-2-7	La petite Marie et sa mère	72
2-2-2-8	La petite Marie et le petit Pierre	73
2-2-3	Le personnage du petit Pierre	74
2-2-3-1	Portrait physique et moral	74
2-2-3-2	Le voyage du petit Pierre	75
2-2-3-3	L'innocence du petit Pierre	76
2-2-3-4	L'amour du petit Pierre pour la petite Marie	77
2-2-4	Le personnage du père Maurice	79
2-2-4-1	Portrait physique et moral	79
2-2-4-2	Le père Maurice et le rôle du chef de la famille	80
2-2-4-3	Le père Maurice et Germain	81
2-2-4-4	Le père Maurice et ses voisins	82
2-3	Les personnages secondaires dans le roman la Mare au Diable	83
2-3-1	Le personnage de la mère Maurice	83
2-3-1-1	Portrait physique et moral	83
2-3-2	La veuve Guérin	84
2-3-2-1	Portrait physique et moral	84
2-3-3	Le fermier des Ormeaux	85
2-3-3-1	Portrait physique et moral	85

2-3-4 La vieille	85
2-3-5 La mère Guillette	86
2-4 Les thèmes dans la Mare au diable	86
2-4-1 Le thème de la vie champêtre	86
2-4-2 Le thème de l'amour	94
2-4-3 Le thème du mariage	102
2-4-4 Le thème des Noces de campagne	108
Conclusion	118

CHAPITRE III

3 La société rurale dans le roman François le champi	119
3-1 Présentation de l'œuvre	119
3-2 Les personnages principaux dans le roman François le champi	120
3-2-1 Le personnage de François	120
3-2-1-1 Portrait physique	120
3-2-1-2 Portrait moral	121
3-2-1-3 L'adoption du François	122
3-2-1-4 François et l'abandon	124
3-2-1-5 Le rapport François- Madeleine	125
3-2-1-6 François et Cadet Blanchet	128
3-2-1-7 François et la Sévère	130
3-2-1-8 François et la Mariette	131
3-2-1-9 François et son maitre Jean Vertaud	131
3-2-2 Le personnage de Madeleine	132
3-2-2-1 Portrait physique et moral	132
3-2-2-2 L'amour maternel de Madeleine pour François	134
3-2-2-3 La séparation de Madeleine et François	135
3-2-2-4 Le Mariage de Madeleine et François	136

3-2-2-5 Madeleine et son cruel mari Cadet Blanchet	137
3-2-2-6 Madeleine et ses deux adversaires (la Sévère et Mariette)	138
3-2-3 Le personnage de la Zabelle (Isabelle Bigot	140
3-2-3-1 Portrait physique et moral	140
3-2-3-2 La misère de la Zabelle	140
3-2-3-3 La Zabelle et son fils adoptif	141
3-2-3-4 La mort de la Zabelle	142
3-2-3-5 La Zabelle et la famille Blanchet	143
3-3 Les personnages secondaires dans le roman François le champi	144
3-3-1 Cadet Blanchet	144
3-3-2 La Sévère	145
3-3-3 La Mariette	146
3-4 Les thèmes traités dans le roman François le champi	147
3-4-1 Le thème de l'enfant abandonné	147
3-4-2 Le thème de l'amour	152
3-4-3 Le thème de la vie champêtre	158
Conclusion	162

CHAPITRE IV

4 La société rurale dans le roman la petite Fadette	164
4-1 Présentation de l'œuvre	164
4-2 Les personnages principaux dans le roman la petite Fadette	165
4-2-1 Le personnage de la petite Fadette	165
4-2-1-1 Portrait physique et moral	165
4-2-1-2 La petite Fadette, un peu sorcière	167
4-2-1-3 La petite Fadette et la guérison de Sylvinet	169

4-2-1-4 La petite Fadette, fille laide et mal vue	171
4-2-1-5 Le changement de la petite Fadette	172
4-2-1-6 Le mariage de la petite Fadette et Landry	174
4-2-1-7 La petite Fadette et la famille Barbeau	175
4-2-2 Le personnage de Landry	179
4-2-2-1 Portrait physique et moral	179
4-2-2-2 Landry et le travail à la Priche	179
4-2-2-3 La séparation de Landry de son besson	181
4-2-2-4 Landry, conseiller et amoureux de la petite Fadette	182
4-2-2-5 Landry et son besson Sylvinet	184
4-2-2-6 Landry et la petite Fadette	186
4-2-3 Le personnage de Sylvinet	189
4-2-3-1 Portrait physique et moral	189
4-2-3-2 La fragilité de Sylvinet	189
4-2-3-3 La jalousie de Sylvinet	190
4-2-3-4 La maladie de sylvinet	193
4-2-3-5 Le changement de la pensée de Sylvinet envers la petite Fadette	194
4-2-3-6 Sylvinet et l'amour pour son besson	196
4-2-3-7 Sylvinet et la petite Fadette	197
4-2-4 La famille Barbeau	199
4-2-4-1 Portrait de la famille Barbeau	199

4-2-4-2 La famille Barbeau et ses bessons	199
4-2-4-3 La famille Barbeau et le rôle du chef de la famille	201
4-2-4-4 La famille Barbeau et la mère sagette	201
4-2-4-5 La famille Barbeau et la famille Fadette	203
4-3 Les personnages secondaires dans le roman la petite Fadette	205
4-3-1 Le personnage de Madelon	206
4-3-2 Le personnage de la mère Fadet	207
4-3-3 Le personnage de Jeanet	209
4-4 Les thèmes abordés dans le roman la petite Fadette	210
4-4-1 Le thème de la gémellité	210
4-4-2 Le thème de l'amour	216
4-4-3 La vie à la campagne	221
Conclusion	224
Conclusion générale	226
Bibliographie	229
Sitographie	235
Table des matières	236